les rets de l'oiseleur

tahar djaout



Enal

A-propos de *l'Exproprié*

• « En plongeant dans les territoires de Tahar Djaout, on réveille les plages tendres et vivantes d'un monde dont on voudrait que les délices ou les paroxysmes se figent à jamais. »

El-Moudjahid, 08.12.1981.

• « Un style qui brise les carcans de l'écriture latine et qui introduit la crudité par exigence de beauté. »

El-Djoumhouria, 22.12.1981.

• « Il est rare que l'écrit soit à ce point, comme dans *l'Exproprié,* l'expression d'une volonté tendue à se rompre et d'un énergique conflit qui oppose dans l'être les forces les plus contradictoires, les voix les plus étranges, les désirs les plus inconciliables. »

Algérie-Actualité.

• « Situé aux frontières du symbole et de la dérision, ce roman se lit comme une sorte de voyage au fond d'une identité qui nous mène d'un lieu réel à un monde au seuil duquel grouillent fragments de mythes et échos dont la résonance s'achève en débris. »

Afrique-Asie.

• « Dans le sillage des écrivains maghrébins de talent qui, de Kateb Yacine à Kheïr-Eddine, se sont appropriés une langue et en ont forgé un langage, une succession de signes plus que de mots, Tahar Djaout va ici dans sa colère plus loin et plus profond qu'il ne l'a fait jusque-là dans ses poèmes. »

El-Moudjahid, 08.02.1982.

• « Ce roman extrêmement lyrique est remarquable d'unité et de conception. Il faut lire *l'Exproprié* comme une tentative d'appropriation et de récupération du Soi : tous les fragments qui le composent s'unissent pour célébrer la mémoire collective maghrébine. »

CELFAN Review, Philadelphie.



tahar djaout

les rets de l'oiseleur

(nouvelles)

Entreprise Nationale du Livre
3, boulevard Zirout Youcef
Alger

DU MEME AUTEUR
AUX MÊMES ÉDITIONS:

L'Exproprié, *roman.*

N° Edition 1070/81

HDIDOUCHE

Après les premières pluies d'un automne trop précoce, le bleu essoré du ciel réémerge, éclatant et glorieux. L'été qui s'était réfugié quelque part là-haut pour échapper aux trombes d'eau redescend dans un cortège de fourmis ailées. Les oliviers et les lentisques lissent leurs branches luisantes de cet éclat huileux de feuilles irriguées de sève et de soleil. La terre, chauffée au plus profond de ses entrailles, se répand en vapeurs tièdes.

L'été redevient maître. Avec son ciel écru et ses arbres fléchés dans l'azur. Et là-bas, au bord de la mer, le bosquet de lauriers-roses où les vagues viennent mordre.

« Mouche ! »

La bille touchée est projetée au loin, et celle qui vient de la percuter si violemment prend sa place en virevoltant sur elle-même avant de s'immobiliser. Un vrai coup de maître.

Hamid est, de tout ce groupe d'une dizaine de gosses, celui dont le tir est le plus infaillible. Et accepter de jouer avec lui est déjà une preuve éclatante de courage.

La meilleure période pour jouer aux billes est ce temps transitoire entre l'été et l'automne, où les premières pluies vite dissipées ont juste eu le temps de laver la terre et de drosser la poussière. Il est alors aisé de tracer dans le sol mou et compact le petit « carré » triangulaire où les billes dorment, attendant l'heureux gagnant.

«C'est la cinquième fois consécutive que Hdidouche gagne, dit Saïd, le petit berger à la tignasse délavée.

— Il ne gagnera pas longtemps, réplique rageusement Yahia dont les petites mains brunes et déjà calleuses tremblent de colère contenue et d'impuissance.

— Un crapaud a pissé sur tes billes.

— Cinq dans tes yeux!»

Le temps imparti au jeu va bientôt prendre fin : il faudra dans quelques minutes sortir les troupeaux et les mener dans la vallée. Et Yahia, rageur, n'a pas encore tenu cette revanche qu'il cherchait depuis le matin.

«Il y a un trou d'air dans ta poche, ironise Saïd.

— Je ne suis pas de ceux qui pleurent pour une bille perdue, dit sèchement Yahia.»

Le soleil a maintenant laissé derrière lui une belle portion du ciel. Il s'épand en flots clairs sur la colline nue où le camp militaire dresse ses bâtisses régulières de pierres et de tôle.

★

Le camp ressemble à un amas de parallélipipèdes greffés sur la colline pelée. De ce camp, on domine toute la campagne alentour suivant les quatre points cardinaux. Les grandes personnes ont toutes connu – et elles en parlent souvent – le petit hameau attenant au village et qui fut rasé en vue de l'installation de la caserne.

Que fabrique-t-on exactement à l'intérieur de ce camp ? Est-il vrai que l'on y découpe des hommes en morceaux et que l'on y mange bes grenouilles et des serpents ? C'est sûr que les soldats doivent être des hommes tout à fait anormaux; car, à chacune de leur descente au village, les gens courent se barricader chez eux.

La première fois où Hdidouche pénétra dans le camp, c'était ce jour où une pierre insidieusement lancée par la

fronde de Yahia vint ouvrir une entaille au-dessus de son sourcil droit. Sa mère effrayée l'avait tout de suite transporté à l'infirmerie militaire sans même avoir tenté quelque chose pour arrêter le sang qui coulait abondamment sur sa robe. A l'entrée du camp, l'enfant entrevit comme dans un rêve des maçons en haillons dont les bras se levaient, s'abaissaient, s'agitaient comme une noria sans fin. Trois soldats, mitraillette à la bretelle, faisaient les cent pas autour d'eux.

L'infirmerie s'était annoncée par ces odeurs étrangères qu'il détestait et qui lui soulevaient le cœur. Les odeurs – trop âcres, trop blanches, trop rouges – le faisaient toujours penser au sang et aux chairs violentées. Odeurs impudiques et envahissantes. A leur contact déshabillant, l'enfant serrait fortement les poings et les cuisses.

Le sang avait formé un caillot sur son sourcil, il ne coulait plus. Hamid était assis sur un banc très long avec d'autres personnes. Un garçon plus grand que lui criait. Il poussait des gémissements douloureux, puis des plaintes étouffées qui devenaient progressivement inaudibles. Tout à coup il se prit à délirer.

Il parlait d'une voix gémissante et écorchée comme si sa gorge était labourée d'éraflures. Il parlait d'une source et d'un soleil impotent.

En l'écoutant, Hdidouche pensait à cette jeune femme du village qui chantait très bien et qui avait un gros frère que tout le monde trouvait outrageusement efféminé. N'était-ce pas celui-ci? Hdidouche prit sérieusement peur, il avait envie de vomir.

Il n'arrivait pas à bien dissocier la femme aux hanches larges et ondoyantes et aux mamelles généreuses de son gros frère. Il les vit tout à coup face à face: même visage, même sourire voluptueux et supplicié, mêmes mains caressantes. Les deux visages avançaient à la rencontre l'un de

l'autre. Et, bientôt, les deux personnes se fondirent en une seule. Hybride. Homme-femme impudique et provocant.

L'enfant pensait aux corps nus et en sueur, à la moiteur des fesses. Les femmes sont des monstres qui sucent et qui blessent, elles sont toute viscosité et suppuration. Morve. Urine. Sperme. Sang. Sueur. La blessure au front ressemblait à une caverne poreuse où voletaient des guêpes.

Le gros garçon brun fut introduit à l'intérieur de l'infirmerie. On l'entendit crier plus fort.

«On l'a *pénétré*», pensa Hdidouche, et son cœur se mit à battre la chamade; ses jambes devinrent froides et cotonneuses. elles n'avaient même pas la force de trembler.

Le garçon-fille sortit bientôt. soutenu par sa mère. Son pantalon était défait. et l'une de ses mains frottait faiblement sa cuisse.

«Va-t-on me faire la même chose à moi?» pensa Hdidouche.

Un grand désarroi le gagna. Beaucoup de choses lui échappaient. Il n'arrivait pas à comprendre comment sa mère elle-même avait contribué à sa perdition. C'était bien elle qui l'avait amené ici au lieu de le rentrer à la maison. de lui appliquer un bon cataplasme sur le sourcil et de lui serrer la tête dans un foulard à franges multicolores. Sa mère ne serait-elle. elle aussi. qu'un être goulu et suppurant – avalant et rejetant morve. urine. sperme et sang? Ses fesses se dénudent-elles? Sont-elles moites et impudiques?

L'enfant était éperdu de peur et d'angoisse. Nulle personne sur qui compter – en qui se reposer.

La blessure au front grouillait d'insectes multipares.

★

Les deux oiseaux ne voulaient pas se séparer. Ce sont de drôles d'oiseaux, pensa Hdidouche. car la saison est

maintenant loin où les oiseaux se poursuivent en pépiant gaiement entre les buissons, se sèment puis se rattrapent et s'abattent l'un sur l'autre comme deux boules de plumes chavirées.

C'étaient vraiment de drôles d'oiseaux. Ils étaient venus avec un essaim d'étourneaux et maintenant, les étourneaux partis vers l'oliveraie pour la collecte des derniers grains échappés à la sagacité des ramasseurs, les deux oiseaux étaient restés là, sur le grand frêne du village. Ils sautillèrent un moment sur les branches avec des cris perçants puis prirent leur envol vers les figuiers tout proches.

Maintenant, Hdidouche les voyait très bien sur la branche nue et blanchâtre du figuier: l'un des oiseaux frottait légèrement sa tête contre l'aile de son compagnon. Hdidouche, avec deux doigts, extirpa lentement son lance-pierres de sa poche. Il visa. Les oiseaux s'envolèrent haut dans le ciel. Mais ils ne tardèrent pas à fondre comme deux pierres ajustées sur un arbre tout proche. Ils recommencèrent le manège à maintes reprises: chaque fois que Hdidouche empoignait son lance-pierres, ils s'envolaient pour changer d'arbre. Ont-ils donc des sens supérieurs à ceux des autres oiseaux? Ce qui exaspérait l'enfant, c'était cette façon qu'avaient les oiseaux de le narguer: pourquoi ne s'éloignaient-ils pas une fois pour toutes?

Le soleil avait parcouru une belle distance à partir de ce point de colline d'où il avait émergé le matin. Le ciel était très clair; quelques nuages cotonneux et très propres s'y démembraient parfois sous la carde invisible du vent. La route faisait des lacets dans les champs puis contournait une immense colline et on cessait de la voir. Les oiseaux tout à coup quittèrent le grand olivier feuillu dont les branches descendaient jusqu'à la terre qu'elles balayaient, et virèrent vers le ruisseau où les lauriers formaient d'énormes nids de fleurs roses et violettes. Hdidouche rangea son lance-pierres.

Le village était loin. Le soleil était très doux mais Hdidouche avait un tantinet froid. Le bleu du ciel était mauve – comme un bleu de crépuscule. Les buissons bruissaient d'oiseaux. Des alouettes fusèrent d'entre les pierres avec des notes aiguës, Mais Hdidouche accueillait tout avec une joie mesurée.

La grande colline contournée. Hdidouche vit le village mort.

Sa mère l'avait autrefois amené ici et ils passaient une journée entière chez des parents. Hdidouche préférait la compagnie des femmes, car elles ne s'arrêtaient pas de parler de beaucoup de choses et, parfois, elles se laissaient aller à des révélations dont la hardiesse le faisait rougir; souvent il s'étonnait qu'elles aient osé s'exprimer ainsi devant lui. (Le jugeaient-elles trop petit et croyaient-elles qu'il ne comprenait pas?). Des femmes il aimait la voix, l'odeur et le frou-frou à peine perceptible des vêtements. Il aimait les joues, les mains, le corps – caché mais lu à travers le tissu plus généreux et moins fermes que ceux des hommes. Il n'y avait pas d'enfant de son âge dans la maison où sa mère et lui allaient, et c'est pour cela que, ayant à choisir entre la compagnie des hommes et celle des femmes, il optait toujours pour cette dernière.

Le village était un immense champ semé d'herbe et de murs émiettés. Des alouettes et des bergeronnettes musardaient entre les pierres, prenaient leur vol, puis revenaient. L'olivier sous lequel se tenait Hdidouche dominait tout le village. Celui-ci était partagé naturellement en deux zones distinctes. A l'entrée, un chemin bordé d'opuntias (Hdidouche se souvenait très vaguement de certains étés gorgés de cigales où les abeilles et les guêpes logeaient des bourdonnements au cœur des fruits pourrissants) sillonnait entre des maisons bâties en terrain plat. Puis c'est l'olivier qui s'accroche de ses pieds profonds et tenaces a un éboulement de terrain. En bas, c'est l'autre partie du village –

celle qui échappe à la tourmente des vents et qui se reposait maintenant avec ses grosses pierres grises couchées comme des bêtes dans l'herbe rase.

Hdidouche se retourna pour regarder le camp militaire: ce n'était plus qu'un amas de cubes ridicules, moins vivants que ces ruines où les herbes se chevauchaient.

Un vent venu du large glissa sur la terre, sans bruit. Il chanta un moment parmi les herbes agitées d'un tremblotement, puis rejoignit de nouveau le silence des ruines.

Le vent passé, le village retourna à son immobilité de squelette humide envahi de moisissures.

Les arbres étaient déjà à moitié dénudés. Mais une végétation courte et serrée, née de la dernière pluie, habillait la terre d'un vert luxuriant. La sève et la mort s'affrontaient entre les amas de pierres sèches.

★

La kouba du saint était la seule bâtisse debout. L'herbe poussait tout autour jusqu'entre les interstices des dalles qui tapissaient le seuil. La kouba n'était qu'une maisonnette cubique au toit en terrasse. C'était la seule maison qui ait jamais été peinte dans le village. Et maintenant encore elle conservait, malgré des années de délaissement, une couleur gris perle de chaux déteinte qui distinguait ses murs des autres murs debout et criblés par le mortier.

Les balles n'avaient pas épargné les façades de la kouba, mais aucune façade n'accusait de fissure sérieuse.

Hdidouche savait qu'à l'intérieur la kouba resplendissait de tissus chatoyants ou moirés qui tombaient de la châsse comme les ailes des grands oiseaux abattus. Tout enfant, sa mère l'avait souvent amené ici et l'avait fait pénétrer dans la kouba après l'avoir contraint à embrasser très pieusement un angle de façade. A l'intérieur il y avait de gros livres jaunis et miteux dont l'écriture enchevêtrée — il remuait les pages des livres chaque fois que sa mère avait

le dos tourné — aux jambages harmonieux, dessinait comme un vaste tapis aux motifs changeants.

La mère avisait un petit trou sous la châsse, prenait une pincée de terre très fine et la faisait avaler à l'enfant. La terre avait un goût fade et pesant, elle s'attardait interminablement sur la langue, et l'enfant salivait si fort qu'il avait mal aux mâchoires comme aux jours où il essayait de manger des coings encore verts. La terre finissait quand même par descendre dans son gosier et Hdidouche éprouvait, en même temps que le soulagement d'être venu à bout de cette chose lourde qui lui obstruait la bouche, une envie très forte de vomir ou de s'étendre sous la châsse pour y dormir à tout jamais.

C'était toujours par temps très chaud que la mère venait dans ce village. En cours de route elle défaisait le foulard à franges multicolores – dessus il y avait des minarets et une écriture pareille à celle des livres jaunes et miteux recouverts d'un tissu décoloré – qui lui couvrait la tête et le cou. Son cou était long et blanc comme celui des amphores d'huile. Une de ses dents était de la même couleur et avait le même éclat que ses fibules et ses bracelets. Hdidouche s'était toujours dit que sa mère devait bien avoir quelque chose de supérieur aux autres personnes – témoin cette dent tout à fait unique qui lui avait poussé !

Dès l'approche du village (à ce point précis d'où l'on pouvait percevoir le bruit de la source voilé par la discussion animée des femmes) la mère remettait son foulard. La tête complètement recouverte, elle paraissait alors plus vieille malgré ses mains potelées de petite fille.

L'enfant avait souvent soif en arrivant au village. Des cigales tissaient un chant lourd entre les oliviers au tronc très chaud. Et la mer, au loin, étalait son bleu informe d'un bout de l'horizon à l'autre.

La mère saluait des femmes plus ou moins vieilles. Et Hdidouche s'attendait à chaque fois à ce que ces femmes

les invitent chez elles. Il voulait prendre de l'eau fraîche et de ce thé sucré et lourd comme le vol des mouches nonchalantes. Sa mère échangeait avec les femmes des mots où l'enfant décelait des allusions au miel et au bourdonnement des guêpes-maçons.

«Paix à toi!»

L'enfant embrassait des mains ou des têtes – selon l'âge des femmes rencontrées. Le parfum capiteux des foulards, l'odeur aigre de la sueur et des aisselles rentraient en lui comme des piqûres désagréables. Le genre de personne qu'il aimait le plus rencontrer et embrasser, c'étaient de jeunes femmes grassouillettes et au teint très blanc qui prenaient des seaux ou de grandes cruches pour puiser de l'eau à la source. Elles avaient un corps solide et légèrement dansant où les fesses rompaient brusquement la plaine douce du dos et lui imprimaient parfois une vibration éruptive qui allait se perdre à la naissance délicate du cou.

Elles avaient toutes des yeux verts ou gris et des lèvres plutôt épaisses où le sourire découvrait parfois une boursouflure ou une rougeur impudique. Elles ne possédaient ni le débit facile ni l'attention et la déférence des vieilles femmes curieuses et loquaces; mais on sentait sous leurs sourcils baissés, leurs bouches fermées et leurs robes bosselées par les collines des seins et des fesses (ont-elles des cigales dans le ventre?) beaucoup de véhémence et de mots ravalés. Leur corps muselé par le tissu, l'enfant l'imaginait comme une terre grasse qui se répand en exhalaisons après le pardon des pluies. Mais la terre demeurait étrangère pour lui et mystérieuse. Il tentait péniblement d'établir des comparaisons avec ce qu'il connaissait: les petites filles qui se lavaient toutes nues dans la fontaine et que rien à peu près ne distinguait des garçons – sinon ce pauvre sillon insignifiant qu'elles cachaient peureusement sous le pubis. Il savait que la femme, elle, est violente malgré sa nonchalance. Pour l'approcher et dompter son corps; il faut la terrasser, la

blesser et se faire très mal soi-même. Mais on ressort de l'épreuve plus fort, plus beau et plus respecté; on acquiert alors le droit de porter un burnous ample, de caresser les bêtes de trait et d'élever la voix dans les assemblées.

Des alouettes vagabondaient dans le désordre des pierres éparses. L'enfant se sentait complètement sécurisé malgré le silence qui l'entourait. Une émotion indéfinissable lui remuait les entrailles. Le saint qu'abrite la kouba est un homme au pouvoir immense. Il protège tous ceux qui l'approchent ou l'implorent même de loin. Sa mère le lui avait souvent répété avec des preuves à chaque fois.

Un jour une femme très pieuse qui habitait dans un village éloigné se leva tôt pour faire sa prière. Et son bébé qui s'était réveillé et traîné jusque près de l'âtre rougeoyant y tomba la tête la première. Au lieu d'interrompre sa prière et de se porter au secours de l'enfant, elle invoqua le nom du saint – « Ya sidi Hmed Aderouiche ! » – et continua ses dévotions. Ce n'est qu'à la fin de la prière qu'elle se précipita vers son enfant. L'âtre était éteint et l'enfant jouait paisiblement dans les cendres. Lorsque, le lendemain, la femme vint dévotement rendre visite au saint, chargée d'offrandes et de repentirs, celui-ci lui montra ses mains brûlées avec ce simple commentaire :

« Vois, ma fille. »

Sa mère lui avait raconté aussi l'histoire du soldat impie. Le jour où les militaires mirent en place leurs batteries pour détruire le village, un soldat s'était approché de cette maisonnette cubique que personne jusqu'alors n'avait osé profaner, ne serait-ce que d'un propos déplacé. Il prit sa mitraillette, la déchargea méthodiquement sur le tronc du vieux figuier de la kouba, puis donna un violent coup de pied dans la porte de l'autel. Sa jambe se cassa sur-le-champ.

L'enfant sentit d'abord comme une piqûre de guêpe et ce n'est qu'après que la détonation roula dans sa tête,

pareille à un mur qui s'écroule. La mer étirait son bleu informe entre le ciel et les ruines.

★

L'enfant est très léger dans les bras de sa mère. Lui-même n'a qu'une perception vague des choses qui l'entourent, comme en ces jours de convalescence où son corps affaibli mais heureux de vivre commence à peine à redécouvrir les bruits et la lumière.

La mère chante-t-elle? Sa voix est fine et musicale comme le vent entre les roseaux qui bordent la rivière.

La mère est très forte. L'enfant est collé à elle comme à la terre. Il se sent parfois pris dans un grand tournoiement. Il voit alors le soleil clignoter dans le ciel, en bas, sous ses pieds; l'astre désaccordé rase les arbres et s'effiloche contre les collines. L'enfant étouffe de vertige, il est secoué d'une nausée inextirpable. Il perd complètement l'équilibre et se couvre la tête des deux mains en prévision de la chute. Mais la poitrine de sa mère est solide comme la montagne. Rien ne réussit à la secouer, et l'enfant y trouve un refuge infaillible contre les tournoiements et les vertiges.

La route qui sépare les deux villages ressemble à un gigantesque serpent qui parfois se dissimule entre les arbres comme pour fourvoyer les mauvais marcheurs. L'enfant était déjà venu à maintes reprises dans le village maintenant en ruines. Il sait que sa mère était née là. A un point proche de ce village, la route était bordée des deux côtés par une multitude de ruches vibrantes d'insectes volubiles. Chaque fois que l'enfant arrivait à cet endroit, il se mettait à courir à toutes jambes, car les abeilles lui avaient toujours inspiré une grande peur. Quand il s'arrêtait de courir, il était toujours devant la source qui annonçait déjà l'entrée du village et dont le chant était entrecoupé de voix criardes de femmes. Il y avait là des vieilles toutes ridées et édentées, dont le menton remontait vers le nez mais aussi des filles

et des jeunes femmes mariées aux hanches larges et ondoyantes qu'il ne pouvait regarder sans un certain malaise.

L'eau s'est d'abord mise à ruisseler dans sa tête. Lentement. Il entend un chuchotis dans ses cheveux, puis dans ses oreilles et ses tempes. Il se rappelle alors qu'il a très soif. Il aura beau boire, jamais il n'arrivera à combler ce trou immense ouvert dans sa gorge. L'enfant ne pense pas seulement à l'eau, mais aussi à la vase fraîche et bienfaisante, aux herbes brillantes et grasses qui poussent au bord des sources et qui jamais ne se mouillent. Il pense aux cruches en terre cuite que l'on remplissait et qu'on mettait à l'ombre avec une touffe de lentisque fichée dans le goulot – ce qui donnait à l'eau un goût quasi voluptueux de terre et de sève d'arbre. Il pense: la source me suffira-t-elle? Il est un peu alarmé car il ne sait pas très bien si la source vers laquelle il marche n'est pas cette source timide qui suintait à peine entre deux arbres verts de lichens et qu'il avait découverte un jour qu'il suivit avec son lance-pierres armé deux merles jusqu'au fin fond d'un ruisseau ombragé et frais.

Mais quand il arrive à la source (il ne sent pas vraiment ses pieds. Ma mère doit me porter, pense-t-il), il ne peut réprimer un grand cri de joie et d'admiration. Il lui est impossible de tenir en place. Ses doigts, son cou, ses cuisses, son ventre – tout se met à le démanger agréablement. Il avise un petit buisson de lentisques et pisse dessus allègrement.

La source a creusé un lit aussi immense que celui de la rivière où Hdidouche allait se baigner – en cachette de ses parents – les jours de grandes chaleurs. La profondeur du lit donne à l'eau une coloration verte – un vert opaque et vertigineux. Des insectes se déplacent à la surface en créant autour d'eux de grandes rides circulaires.

Quand l'enfant exprime à sa mère son désir d'aller boire à la source, elle accueille le vœu avec un large sourire qui découvre ses dents plus blanches que les coquillages polis par la caresse immémoriale des vagues. Alors seulement

l'enfant s'aperçoit à quel point sa mère est belle; et cette découverte le gêne un peu.

L'enfant est très petit – plus petit que d'habitude. Il est très léger dans les bras de sa mère. Mais (en ce temps de guerre où la mort est quotidienne) il sait déjà beaucoup de choses. Ainsi, quand il se penche vers la source il ne peut s'empêcher de penser que cette eau si claire et si bienfaisante qu'on aimerait y plonger toute sa tête pour ne jamais l'en retirer peut pourtant constituer un poison impardonnable – pour quelqu'un de gravement blessé par exemple. Alors il pense : « Heureusement que je ne suis pas un blessé ». Et il se met à rire de joie en son for intérieur.

La route qui serpente entre les deux villages débouche maintenant sur un immense mamelon de terrain. De la colline on voit très distinctement le bosquet de lauriers-roses où les vagues viennent mordre.

LE REPORTER

Le journaliste pense.

Je suis habitué à des cieux plus lumineux où des aurores intenables expulsent en vrac des éclats d'épées neuves et des paillettes de mica.

Mon visage se laissait élimer sans douleur aucune par le contact râpeux et cuisant de débris écailleux éjectés par la mer dans sa rumination infinie de noria. Ne subsistait parfois de moi qu'un corps – tout ascèse et mirage – mué en cavité étanche où s'ébrouaient les goélands. Je rôtissais si bien qu'à la fin, les bras étendus et le corps offert à la promenade des guêpes et des actinies, je devenais une petite ville aux artères poreuses et aux murs pelés. Une ville en T empalée de soleil et traînée dans une rugosité de hammada. Tipasa? Tigzirt? Timimoun? Tiznit? Tafilalet? Tabarka?

Mais la ville qui *se superpose* est autre. Pas maghrébine. Elle dit cependant dans ses tatouages en arc-en-ciel un homme tisseur de lumière. Cherkaoui. Martinez. Khadda.

Le contact de la ville est désagréable. Comme un sac de jute sur lequel serait peinte une profusion de cocotiers. Moi, je prends toujours soin, avant de regarder la ville, de vérifier que les vitres sont hermétiquement closes afin d'éloigner tout danger d'éraflement ou même de simple égratignure.

Les cocotiers bandent à l'orée d'un cours d'eau aux rives argileuses. Rougeâtres. Je penses à ces lézards agressifs

(les mâles ont la tête noire) qui se tiennent toujours sur le qui-vive, le cou en érection, et qui vous regardent durant de longues secondes sans broncher. Une attitude ennemie et provocatrice. Ou plutôt un regard lucide défiant le tortionnaire – car on fait dans la région une grande consommation de lézards. Mais on a beau en bouffer, ils n'en infestent pas moins tous les coins jusqu'aux couloirs des hôtels chics. C'est pour cela que je n'ose plus aller à la piscine du *Great Fédéral Hotel* (où je loge depuis une douzaine de jours) et que je me contente quotidiennement d'une douche froide sous ce climat intenable des Tropiques. Il y a une semaine, j'ai passé pratiquement toute une journée à la piscine et je me suis baigné longuement. Puis, en sortant de l'eau, je me suis allongé sur un rocking-chair et j'ai somnolé. En me réveillant, j'ai trouvé que les lézards m'avaient encerclé. Ils se tenaient autour de moi avec toujours le hideux cou tendu et la gorge pulsante, et semblaient se concerter entre eux sur ce qu'ils feraient de ma personne. Je me mis sur mon séant, mais les yeux arides et provocateurs me fixaient toujours avec le même point d'interrogation à peine formulé mais insistant. Puis ils filèrent en glissant comme des batraciens sur leur ventre replet et pendouillant.

Maintenant que les lézards m'ont relégué dans ma chambre et m'ont claustré peut-être à jamais (je suis sûr que même les couloirs doivent grouiller, il me suffira d'ouvrir la porte pour que ma chambre soit aussitôt envahie), je ne m'ennuie pas réellement; car je peux regarder tous les miroitements et toutes les métamorphoses de la mer à travers la vitre de ma grande fenêtre (une véritable rade ouverte sur un magma d'eau et de soleil). J'arrive même à entendre parfois le ciel répercuter à l'infini les cris effarés des mouettes qui regardent la mer agoniser sous les serres lumineuses du mazout.

J'arme mes yeux de phosphore pour mieux voir les palmipèdes. Ces oiseaux m'intéressent au plus haut point, et je tiens à commencer le reportage que j'ai à écrire sur cette contrée par l'évocation des mouettes. Le début d'un

reportage est pour moi primordial; il constitue à lui seul toute une mise en condition du lecteur. Il faut dire que je n'ai aucune sympathie pour les lecteurs du journal qui m'envoie ici. Pas plus que je n'ai la moindre sympathie pour le journal lui-même.

Le début du reportage, dis-je, est déterminant. Et cela fait douze jours que je suis ici sans avoir rien pu écrire, car je ne juge pas avoir encore trouvé le bon début. Je dois avouer que la chose m'obsède réellement. Je ne fait pratiquement rien de ma journée; je me lève à neuf heures, me fais monter le petit déjeuner dans la chambre – il en va de même pour le déjeuner et le dîner – et je contemple la mer à travers la vitre tout en pensant au début de mon reportage. Il est vrai que je *vois* très bien ce début – et j'ai fini par le voir et le connaître à tel point que je me demande s'il est vraiment utile et nécessaire que je l'écrive. Je vois

les mouettes déflagration en fuseau
azur flamboyant en frou-frou inaudible
l'inanité d'une mer courbée par les Tropiques
l'oiseau dépenaillé
secouant à lui seul l'indolence d'un horizon mort qui semble s'éparpiller en poussière d'or quand le soleil attarde ses rayons
écorchant quelles crêtes altières de nuages en bataille.

Le problème consiste pour moi à rassembler tous ces mots, tous ces flashes et toutes ces sensations dans le bon ordre. J'ai déjà dans la tête quelques débuts; mais je n'ai couché sur le papier aucun d'entre eux, car aucun ne me satisfait pleinement.

1) Le ciel tout à coup lâche ses mouettes en déflagration sur l'immobilité d'une mer vaincue par le poids des Tropiques, et l'azur semble flamboyer, noyé dans l'or des rayons attardés...

2) Sous la chaleur écrasante des Tropiques, la mouette, oiseau dépenaillé, secoue à elle seule l'inanité d'une mer

vaincue et l'indolence d'un horizon mort qui semble s'éparpiller en poussière d'or...

3) L'essor en fuseau des mouettes se perd dans les crêtes altières des nuages en bataille que dorent les rayons d'un soleil attardé sur une mer écrasée par le poids des Tropiques...

Je rêve parfois que j'ai trouvé le début tant cherché; et la désillusion qui vient fatalement à mon réveil m'abat tellement qu'elle fait de moi une sorte de loque pour toute la journée. Ces jours-là, mon accablement est tel que je ne me sens même pas la force de commander mes repas dans la chambre, et je m'endors le ventre vide.

Ces débuts de reportages m'ont martyrisé depuis le premier jour où j'ai embrassé la profession. Tout mon métier consiste finalement à trouver le subterfuge à même de déceler la naissance du reportage et de la capturer au moment propice. Parfois je dispose une pile de livres (des chefs-d'œuvre classiques pour la plupart – *Moby Dick*, *les Liaisons dangereuses*, *Anna Karénine*, *Bouvard et Pécuchet*) sur ma table de nuit pour me donner de l'entrain. Je les fixe des yeux durant des minutes, les caresse, les flaire. Mais rien ne vient. Cependant, je ne suis pas près d'abandonner pour autant ce procédé, car je sais que le tout est un problème de patience et de disposition. Si le procédé a déjà échoué dix fois, je suis à peu près sûr qu'à la onzième ou la douzième il fonctionnera sans problème. Je me dis toujours que j'aurais dû faire comme un collègue du journal, intraitable sur le chapitre de la surface écrite; mais celui-là se croyait écrivain et il était entré dans un quotidien d'information pour apprendre une théorie de l'écriture. D'ailleurs, souvent il n'avait pas d'histoire à raconter: ce n'était qu'un simple écrivain. Et pour être sûr d'arriver au terme de ses bouquins (ils sont tous inédits), il s'était astreint à une méthode inflexible: il se forçait à écrire sur un agenda (13 cm × 24 cm); une page par jour; il était sûr d'avoir

ainsi à la fin de l'année ses 365 pages (parfois même il était tellement entraîné par son jet que, incapable de s'arrêter au 31 décembre, il débordait sur les 10 pages réservées aux recettes et dépenses — 375 pages, son rêve !). Une seule fois je le vis vraiment en difficulté : le jour où il s'était mis en tête d'écrire quelque chose sur les anthropophages. Il avait été envoyé sous les Tropiques pour un reportage. Le sujet l'avait tellement emballé qu'il s'était promis de lui consacrer, outre le reportage, un roman et une nouvelle. Il avait déjà tous les titres en tête. *Le Sacre de la Chair* pour le reportage, *Les Mandibules du Ciel* pour la nouvelle, *Noce* pour le roman. Il voulait d'abord entreprendre les trois œuvres parallèlement ; mais il finit par s'apercevoir, au bout de deux journées de travail, que l'entreprise ainsi conçue n'était pas seulement vouée à l'échec, mais qu'elle engendrait également un danger éminent pour son avenir d'écrivain : les trois œuvres se recoupaient sans cesse, s'enchevêtraient, et il arriva un moment où le pauvre auteur devint tout à fait incapable de savoir — même au prix d'un effort mental considérable – s'il était en train d écrire son reportage, sa nouvelle ou son roman. Situation on ne peut plus intenable et affolante, quand on sait que le reportage, le roman et la nouvelle exigent chacun un ton, un style et une recherche tout à fait à part. Il se décida alors à les écrire successivement. Le reportage d'abord (car le journal n'aime pas attendre), la nouvelle ensuite et le roman en dernier. Mais il fut atterré de constater que, dès le début du reportage, des formules très littéraires commençaient à noircir l'amas de feuilles blanches posé sur sa table de nuit. «Le reportage est en train de me voler ma nouvelle, pensait l'auteur j'y perds trop d'énergie et de formules heureuses.» Il est bien évident que, dans son esprit, les trois œuvres étaient loin d'avoir la même importance. Le reportage n'était qu'une corvée qui lui valait ses trois repas quotidiens et ce voyage désagréable sous les Tropiques. La nouvelle, genre littéraire mineur, ne devrait pas requérir toute sa créativité et tous ses


Canon
AE-1

efforts. L'enfant chéri, le fruit jalousement couvé, c'était le roman. Et un désespoir sans bornes s'empara du journaliste à l'idée que la nouvelle pourrait, elle aussi, lui voler le roman. «Après le reportage et la nouvelle, que me restera-t-il comme forces et comme idées pour venir à bout de mon œuvre véritable ?». Il laissa alors tout tomber en attendant de découvrir le procédé qui lui permettrait de mener à bien et séparément les trois travaux. L'a-t-il jamais trouvé?

Mais le début de mon reportage à moi n'en est pas plus avancé pour autant. Si j'ai évoqué l'infortune de mon collègue, c'est un peu pour me consoler. Je ne suis pas le seul homme à suer, aux prises avec un reportage intraitable. Et qui sait si – plus heureux que mon collègue – je ne trouverai pas le début idéal? En attendant, je crois que je peux sans aucun remords passer mes journées à regarder les humeurs variables de la mer et le tournoiement ludique des mouettes.

La Ville – amas hétéroclite de buildings et de bicoques – essaie en vain de se rapprocher du rivage pour étancher son asialie. La Ville, étrangère ici, lapidaire avec ses artères aux noms locaux coupants et musicaux comme un éclat de quartz sur la verdeur d'un fruit tropical. Ikoye, Apapa, Ido.

Longtemps, la Ville a été pour moi la grande Inconnue.

Jadis, chaque fois que j'en découvrais une sur un livre, j'étais immédiatement extirpé du calme et de la fraîcheur de ma retraite faite de feuillages et de pierres chauffées à blanc. Je me mettais à ciller désespérément comme une bête nocturne traquée en plein midi. Je ne faisais encore que jouer dans la poussière, à proximité d'agaves rachitiques; et, un jour, la Ville m'apparut dans un brouillard mirifique. Des persiennes étonnamment rectangulaires – avais-je auparavant jamais connu l'angle droit? – tapissaient des façades gigantesques. L'enfant que j'étais circulait dans l'immense

jardin public. Le soleil rongeait le cœur des fleurs aux couleurs vives. L'enfant escaladait des marches sans fin; il allait d'un banc public à un autre. Le soleil tapait très fort sur les arbres, les plates bandes et l'eau du bassin. L'enfant déambulait à l'ombre des palmiers stériles, entre les amas de papier journal froissé et décoloré. Il avait faim. et l'odeur des fritures sur la place tout près agressait ses narines et ses entrailles.

Une odeur de femme, de friture et de goudron liquide collait aux encoignures des boutiques fastueuses et mirobolantes. Des femmes en bikini (ne suis-je pas en train de confondre avec les nombreuses illustrations aperçues jadis dans des numéros du *Reader's Digest* dont j'étais si friand ?) sortaient d'un peu partout. A mes débuts. dans les multitudes de villes que j'étais amené à traverser, je me préoccupais presque exclusivement de femmes. Je ne pouvais pas m'estimer vraiment installé dans la ville avant d'avoir dégotté une nana. D'ailleurs souvent, je n'ai qu'à faire un geste flou, et les voilà qui se déversent toutes dans la cavité poreuse de mon crâne où elles allument un feu inextirpable. Il y en a qui portent encore en elles la dernière averse; il y en a qui sentent le lait et les épices; il y en a qui fleurent la lavande; il y en a qui libèrent des cages entières d'oiseaux rapaces; il y en a qui endiguent un soleil fou; il y en a qui offrent aux nageurs somnolents le désarroi de leur poitrine et le frétillement de leur rosace carnivore. Elles sont là, folles et tenaces, à perpétuer le soleil et à bâtir un mur infini de sable. On aimerait étêter leurs corps broussailleux et forer des puits dans leurs pubis; on aimerait les appeler toutes «ma sœur» avec un arrière-goût d'inceste. Tout çà, quand elles sont calmes, donnant l'impression de n'être que sourire et lavande, d'être *vides* sous leurs jupes. Leurs moments d'agape sont effrayants. Une véritable éruption scabieuse. Leur échapper est alors impossible. et on se laisse pitoyablement atteler à l'araire. Il m'arrivait souvent d'oublier un bras ou un porte-feuille sous leur châle ou leur jupe et

de ne revenir le récupérer qu'après l'accalmie. L'une d'entre elles notamment (Zoulikha?) avait la manie des records. Quelques touristes paillards avaient eu beau m'en vanter l'ingéniosité; j'accueillais tous les propos avec incrédulité.

«Tu y passeras tout entier, me dirent-ils: toi, ton jeu, tes atouts. Elle bouffe le trèfle et le cœur et ne trouva jamais as à sa mesure. Une véritable abeille bittineuse, qui happe tout nectar avant même l'entrebâillement des corolles. Et des acrobaties défiant les prévisions de tout sex(tant).»

Je demeurai sceptique. Mais, quand j'eus fait sa connaissance, je dus me rendre à l'évidence. Elle s'avéra vraiment imbattable dans le jeu... des jambes. Et puis, quelle vertu (é)pin(n)euse! Il lui faudrait un pipeline. Mon entourage s'ingénia à dire par la suite que mon entrée à l'hôpital coïncida avec l'épidémie de choléra, que mon poids chuta à 23 kilos à cause d'une étrange diète et que mon sursaut à chaque halètement de bœuf épuisé était le résultat d'une allergie particulière. quelqu'un en a ri à se décrocher les mâchoires. Il y a bien longtemps que je l'ai cédée à un copain. Il paraît qu'il se plaint aujourd'hui de migraines chroniques, d'infirmité (il a perdu un membre, je ne sais pas lequel) et de spermopause. J'ai beau l'encourager journellement par écrit. Il m'en veut toujours. Pas plus tard qu'hier, il m'envoya avec accusé de réception son dégoût d'ami indignement trompé. Je vous tiendrai au courant de son délabrement.

Quant à moi, avec l'âge, mes instincts s'étaient substantiellement tempérés et j'adoptai une autre tactique: je me mettais à la terrasse des hôtels et j'observais attentivement toutes les femmes dignes d'être observées. Ma mémoire finissait toujours par emprisonner des tronçons de femmes éminemment vivants, chauds et présents. Corps frêle et élancé avec des veines qui transparaissent timidement et sensuellement sur une main blanche et baguée qui se promène parfois sur une table ou manipule de menus objets

avant de se replier sur le corps. moite de chaleur et de légère fatigue. Corps bien campé. moulé dans un pantalon d'une manière apparemment indécente et presque vulgaire: seins gros. ceinturon à boucle qui provoque des bourrelets au-dessus des hanches. lèvres grosses et huileuses. Chapeau de feutre aux bords très larges laissant s'échapper une chevelure abondante qui descend jusqu'aux seins sortant à moitié de la robe décolletée qui n'arrive pas à cacher les cuisses...

J'emprisonne une provision suffisante d'images. puis je vais au lavabo. Une fois je me suis amusé à établir une collection d'éléments faciaux assez importante et j'obtins un visage attachant; mais, comme je n'avais pas pu trouver dans mon assemblage deux yeux vraiment semblables. je finis par rehausser le visage de lunettes fumées et il m'accompagna durant deux journées dans toutes mes allées et venues aux toilettes. Un jour. à force de pressurage et de breuvages mitonnés, une femme entière naquit entre mes draps moites. Elle baguenaudait comme une pouliche libertine entre les meubles émaillés. Mais. la nuit venue. la femme au corps d'arachnide et aux aisselles d'alfa fermait tout à coup ses yeux de breloque pour dormir. Sa tête oscillait comme une orange décapitée. et une angoisse sans nom se tortillait sur ma peau, pareille à une sangle affolée. Parfois. un chant bohémien et tenace éclatait en moi avec la puissance d'une frondaison. et la nuit s'ouvrait comme une pastèque aux dents multipares.

Les filles ici sont plus faciles. mais plus altières aussi avec leur port de statue et leur corps d'ébène. La première femme que je connus dans l'hôtel avait un corps splendide aux reflets violacés. Lorsque je la vis nue pour la première fois, je ne pus que balbutier cette remarque tout à fait incongrue: «Madame, vous avez beaucoup de classe.» Un type qui me ressemble un peu ici c'est Paco, le musicien espagnol employé au cabaret de l'hôtel. Toute la journée il se dore à la piscine et. la nuit venue. il fait son petit show

au cabaret. Avant, quand les légions de lézards ne m'avaient pas encore interdit de quitter ma chambre, je prenais souvent un pot avec Paco.

Une fois je suis même allé chez lui. Sa plus grande passion consiste à collectionner des photos de femmes découpées dans des magazines de mode qu'il colle ensuite dans sa chambre en les accompagnant de commentaires (écrits au stylo feutre) presque stupides. Au-dessus d'une grande photo en noir et blanc représentant une jolie femme en chapeau, il avait écrit ceci : *De esta manera podemos admirar el guardarropa supersofisticado de una mujer de una hermosura agradecida y con un corte adaptable a los diferentes modelos. Los sombreros pertenecen a los designios aristocraticos de la moda, y seran el auténtico boom de la estacion entrante.* Il avait parsemé la surface des murs non occupée par les photos de slogans « dans le vent » plutôt simplistes. Comme je ne les ai pas sous les yeux, je ne me rappelle que d'un seul qui disait à peu près : *Un hombre que tiene unas amantes es un donjuàn ; pero una mujer que tiene unos amantes es una prostituta.*

L'autre type attachant que j'ai rencontré dans cet hôtel est un Berbère d'Afrasie. C'est un de ces hommes blessés à mort et qui continuent chaque jour à accueillir à contrecœur un soleil insignifiant et inutile et tous les menus bruits qui font la vie. Les artistes de tous poils qui hantent le bar de l'hôtel recherchent ardemment sa compagnie, car c'est une source inépuisable d'inspiration. Les écrivains surtout le harcèlent. Il suffit de lui payer un certain nombre de pots pour qu'il se mette à éjecter des tranches de vie coupées à vif. Peintres, poètes et sculpteurs affamés n'ont qu'à tendre la main et à saisir au vol des éclats mirobolants. Ce qui est terriblement pittoresque, c'est de voir tout ce beau monde tirer la langue et suer abondamment pour suivre le rythme de l'épave. Le Berbère s'arrête parfois au beau milieu d'un

périple monumental; il se lève et gagne sa chambre où il s'enferme pour plusieurs jours. *Un jour, il prit un élan gigantesque pour intercepter l'une de ces étoiles vagabondes où il lisait jadis les routes incertaines du désert. Il voulait enjamber le port rustaud et chevaucher un bateau en partance pour son pays à l'odeur de caroube, son pays jonché d'astres en copeaux. Mais on le retrouva affalé, ensanglanté, sur le parquet de sa chambre avec plein de tessons et d'éclats de verre dans le visage et la poitrine.*

Moi aussi, à mon arrivée, j'ai essayé de m'entretenir avec le Berbère. Peut-être me sera-t-il utile, avec son exceptionnel talent d'improvisateur, pour le début de mon reportage? Mais ses paroles étaient plutôt décousues et je n'ai rien pu en tirer.

«Il y a des moments où l'homme devient quelque chose de tout à fait autre – quelque chose de vraiment insoupçonné. C'est pour cela – excuse-moi – que je te demanderai d'enregistrer soigneusement les paroles du vieux singe que je suis, J'espère que tu vivras mieux que moi et que tu comprendras les choses autrement. Non, je n'étais pas en Tunisie durant la guerre. Quant à la balafre que j'ai sur la joue gauche – oui, côté cœur –, son histoire est longue et ennuyeuse. Les policiers ne tardèrent pas à me dépister; ils m'ont d'abord traité assez humainement. Fumes-tu la drogue? qu'ils m'ont dit. Son nom était, à cette époque, Tarik... Oui, comme Tarik Ibn Ziad, le Berbère qui a conquis l'Espagne; je vois que tu es un grand lettré... Sur le nom de Mohammed, celui que nous invoquons aujourd'hui et que nous invoquerons demain. Moi, au fait, je me droguais. C'était exactement au mois de juin, comme aujourd'hui... Si tu vois que j'ai dit des paroles incongrues, tu peux me couper la langue...»

L'épave, complètement débranchée du temps et du lieu où elle se trouvait, promettait encore une très longue

diatribe décousue et poreuse où des évocations diverses s'entrechoqueraient avec des sons mats et désagréables. L'hôtel, dérangé dans son calme et son confort, sembla se hérisser un moment contre ces tristes évocations : il voulait expulser de son sein cet intrus qui venait incruster sa blessure au cœur d'un miroitement et d'une chaleur de palace. Les touristes, il faut les amuser mais pas les apitoyer précisait une pancarte trilingue placée à l'entrée du *Federal Hôtel.*

Moi, je ne peux pas prêter plus longtemps attention aux paroles incisives du vieux Berbère déboussolé. Evasif je me mets à guetter les menus bruits de l'hôtel cosmopolite. Et peu à peu une musique s'amplifie et se précise. Une chanteuse égyptienne dit la plénitude des idylles rurales: Kaltoum qui masturbe mon crâne et suce la vie entre deux modulations érotiques.

J'ai beau pressurer mon corps pour lui donner la consistance d'un substrat calligraphe, le début de mon reportage demeure un vide consommé et angoissant. En vérité je n'ai jamais eu d'histoire à raconter ni même de fait à rapporter; je ne suis qu'une simple mécanique écrivante et mon entourage et mes employeurs se sont toujours accommodés de cela. J'ai encore déchiré ce matin les trois feuillets de mon bloc-notes sur lesquels était répété le même début de phrase avec, à chaque fois, un adjectif et deux adverbes déplacés.

Le Berbère a fini par comprendre mon embarras et mon angoisse; il sirota en toute hâte sa dernière dose de whisky et prit un élan décisif. S'étant rendu définitivement compte qu'aucune personne – fût-elle sensée et compréhensive – ne consentirait plus à accréditer ses jérémiades, il prit le parti de tenter toutes les pirouettes et de boire toutes les hontes afin de satisfaire les touristes les plus exigeants.

> Le bas-relief figurait un Berbère assez blond qui se masturbait de la main gauche. L'effet ne se

fit pas attendre: cette main devint bientôt plus musclée que la droite. Il y eut ensuite, écrit à l'usage des visiteurs, un commentaire assez condescendant et assez fleuri par un grand lettré d'une ville riche en minarets.

La salle fleurait l'ambre et l'encens, et les gardiens s'efforçaient de créer une atmosphère propice à des transes médiumniques. Quand les touristes quitteraient la salle, ils auraient l'âme aussi reposée que s'ils sortaient d'un sauna. Les réceptionnistes distribuaient des prospectus vantant les vertus d'une vaseline locale et la virilité des adolescents de T. Après lecture, des touristes d'âge mûr émettaient des roucoulements anticipateurs et leurs muqueuses vaginales s'humectaient. Leurs entrailles faisaient des soubresauts de volupté et elles contractaient leur bas-ventre pour ne pas pisser d'aise.

«Oh, his prick is as big as a winch; I'd like to put it in my mouth!», sussura une jeune Ecossaise assez futée.

«Inahou techkhis el-gamal el-badani», dit une coopérante technique égyptienne.

«Oh, ma mère! Quelle pinne!», éructa une starlette venue de Cannes.

Emmerdé par les regards jaugeurs et inquisiteurs des touristes et des bourgeois locaux, le Berbère remonta ses culottes, descendit du bas-relief et rendit l'argent qu'on lui avait donné pour la pose. Il se réfugia alors dans un coin et se mit à dessiner consciencieusement: ——————, dans une vieille boutique de tisserand dépenaillée, Dieu colmatait son bras cassé.

Les touristes continuent de faire la queue pour voir le bas-relief du *Great Federal Hotel*. Pendant que dehors.

★

Ce qui frappe le plus l'étranger qui débarque à I., c'est la grande disparité entre les architectures. Les buildings y voisinent avec des bicoques en tôle, et le terrain vague est souvent à proximité des superbes bâtiments administratifs et financiers. National Bank of Development ltd, *dit pompeusement une pancarte géante et, à vingt pas, des squelettes de tôle démantelés jonchent une immense bande de terrain lépreux habillé de détritus et d'herbe rachitique. La ville, enserrée de toutes parts par les tentacules adhésives des multinationales, recule sans cesse vers un centre où les bâtisses se tassent et se chevauchent dans un désordre épouvantable. Seul le* Great Federal Hotel, *avec ses carrés de fleurs, ses arbres merveilleusement entretenus et sa piscine chauffée, fait une note à part dans tout cela. Situé sur une colline nue, il domine d'un œil impassible et à jamais immunisé le monde d'en-bas empêtré dans ses files interminables de tacots dégingandés et ses égoûts à ciel ouvert. Des vendeuses de bananes, d'ananas et de noix de coco disposent leurs paniers pleins sur le rebord des égouts, et une nuée d'enfants vêtus parfois d'un simple slip poussiéreux investissent sans discontinuité les ruelles encombrées par des machineries et des marchandises de toutes sortes. Les voitures cahotent entre d'immenses fondrières et font des pirouettes inimaginables pour éviter les divers étals.*

Johnson, un vigoureux garçon de vingt et un ans, buvait en rêvassant de la bière à même le goulot. Une bière locale chaude, au goût légèrement âcre, qui provoquait comme des brûlures dans l'estomac. Cela fait bien longtemps que le jeune homme avait cessé de croire à la suprématie des produits blancs – oh non, il n'était pas de ceux pour qui l'homme blanc représente la référence et la perfection qu'il faut à tout prix atteindre –; mais il se disait en ce moment que la Heineken *est bien meilleure que cette bière douceâtre et jaune qui lui remuait désagréablement l'estomac. «Du pipi de singe», pensait-il avec désappointement. Et il se rappela la fraîcheur et le goût quasi divins des* Heineken *qu'il prenait parfois dans*

un zinc au nom évocateur d'aventures, The Golden Beaches of Tahiti. C'était au retour de travail sur un chantier de construction. Il travaillait de sept heures à dix-neuf heures avec juste une interruption d'une demi-heure entre midi et demi et treize heures pour manger. Mais lui au lieu de manger comme tout le monde le repas qu'il gardait dans une musette militaire, descendait aux Golden Beaches of Tahiti et s'envoyait deux ou trois boîtes vertes glacées qu'il décapsulait d'abord avec précaution pour ne pas en perdre une seule goutte. Sa soif s'évanouissait comme par miracle et, tout l'après-midi, il continuait son travail dans une sorte d'exaltation, se sentant des forces inépuisables. Il devenait joyeux et blagueur jusqu'au soir.

La maison se composait de trois pièces dont deux n'étaient séparées que par un drap tendu et cloué aux extrémités. Johnson vivait là avec ses parents et ses huit frères et sœurs dont le plus jeune, Victor, avait juste cinq ans. Mais il buvait seul sa bière de mauvaise qualité. Quelques-uns de ses frères étaient là, et son père, assis en tailleur, s'occupait à dégrossir un morceau de bois en vue d'une statuette. Il pensait déjà au sujet et à la forme de la statuette : un vieillard à barbiche crépue appuyé sur un bâton noueux. Il pensait en même temps aux pèlerins qui, un beau jour, à un âge plus ou moins avancé, accueillaient l'illumination dans leur crâne et leur cœur et s'enfonçaient dans la brousse pour oublier à jamais le monde et ses tracas. Une fois la statuette achevée, il suffira de la couvrir d'une mince couche de cire pour que le touriste croie à une statuette en bois d'ébène.

Personne à la maison, en dehors de Johnson, ne buvait de la bière. Ce n'était pas qu'ils soient musulmans comme les concitoyens du Nord (« D'ailleurs, pensait Johnson, le fait d'être musulman ne m'aurait pas empêché de prendre de la bière »), mais chacun connaissait et récusait les méfaits de l'alcool. Et c'est d'un œil morne que chacun considérait Johnson. Mais, Johnson était l'aîné de la famille et il trimait

sans relâche pour nourrir tout le monde. N'a-t-il pas acheté aujourd'hui quatre livres de viande pour la famille?

Johnson était un garçon aimé de chacun, et chacun sentait secrètement qu'il était très malheureux. C'était pour cela qu'on lui passait des tas d'attitudes bizarres ou inquiétantes comme la boisson. Certaines nuits il rentrait à la maison tenant à peine sur ses jambes; d'autres nuits il ne rentrait pas du tout. Mais le lendemain il était immanquablement là dès l'aube, et jamais il ne manqua à son travail ou n'y arriva en retard (le fait que deux jours consécutifs d'absence – même justifiée par un certificat médical – entraînaient l'exclusion définitive du chantier était-il pour quelque chose dans cette régularité?)

Johnson avait beau être renfermé, évasif, bizarre, personne à la maison ne lui en voulait vraiment. Et il pouvait absorber tranquillement ce breuvage amer et soporifique sans encourir le blâme et les remontrances. «Monkey's piddle», *pensa-t-il machinalement sans aucune marque de déception maintenant.*

La mère était occupée à cuisiner les quatre livres de viande (ce n'est pas toutes les semaines que les gens mangent ici de la viande!). Des étincelles de sueur perlaient sur son beau front d'ébène. Malgré ses quarante ans passés et ses cheveux qui commençaient à devenir poivre et sel par endroits, c'était une femme belle et robuste. Elle pensait, en aiguillonnant le fourneau à pétrole, au bon plat de viande et de riz que la famille dégusterait tout à l'heure. La bonne humeur pénétra en elle avec les odeurs enivrantes de la viande cuite en sauce épicée. Elle redoubla de vigueur dans ses mouvements, et le fourneau se mit à tressauter et à cliqueter, faisant danser la grosse casserole.

Les sept garçons et les deux filles – Elisabeth et Dolly – étaient tous rassemblés maintenant autour de la longue table de bois recouverte d'une couche de contre-plaqué. Chacun disposa devant lui son assiette, son couteau, sa fourchette et sa cuiller. Il n'y avait aucun torchon sur la table. Les deux filles parlaient à voix basse d'un film indien mélodramatique

qui polarisait depuis bientôt un mois l'attention de tous les jeunes de I. en mesure de s'offrir une place de cinéma. Johson avait cessé de boire depuis un bon bout de temps et il feuilletait, sans y prêter vraiment attention, un numéro du quotidien Quiet Hemisphere *qui datait de quatre jours ou cinq. Le père avait abandonné son morceau de bois à peine dégrossi mais il gardait toujours sa position en tailleur, et la natte de doum avait parsemé de stries violâtres ses jambes et son derrière. Il avait tiré une petite pipe recourbée de la poche intérieure de son boubou et il fumait en silence.*

Une odeur forte de cuisine avait précédé dans la chambre l'arrivée de la mère. La grosse casserole fumante fut posée sur la table. Et bientôt chaque assiette fut remplie jusqu'aux bords d'une motte de riz très blanc généreusement arrosé d'une sauce rouge et épicée et sur lequel trônait un gros morceau de viande.

Les enfants avalaient le repas chaud avec des claquements de langue. Johnson avait disposé près de son assiette une grande bouteille remplie à moitié de cette bière douceâtre et tiède. Tout à coup, Chenua, un garçon de quinze ans au front proéminent, au nez épaté, aux yeux enfoncés dans leurs orbites et au visage égratigné et bosselé par endroits, émit une proposition qui immobilisa pendant quelques secondes les mangeurs.

«Celui qui termine son morceau de viande le premier pourra s'attaquer à celui du voisin», suggéra-t-il

Et, immédiatement, couteaux, fourchettes et cuillers entrèrent dans une course effrénée. Les assiettes de nickel tressautaient, crissaient et se vidaient de leur contenu comme si un grand trou avait tout d'un coup été pratiqué dans le fond par où le riz coulait comme du sable fin. Les neuf têtes crépues étaient immobiles et comme vissées à quelques centimètres de l'assiette; seule la bouche travaillait frénétiquement telle une mécanique déréglée.

Tout à coup, huit têtes presque hagardes se relevèrent en même temps et huit paires d'yeux firent le tour de la table. Victor, à un bout de la table, se démenait, aux prises avec un morceau cartilagineux qui s'allongeait et se distendait comme une semelle en caoutchouc.

Huit couteaux et huit fourchettes s'élancèrent vers lui dans une ruée furieuse. Son assiette, prise d'assaut de toutes parts, bringuebalait comme une barque ballottée par la mer. Des cris, des piaillements et des bousculades accompagnaient chaque coup de couteau ou de fourchette.

Quand les huit personnes se retirèrent une à une du recoin de table devenu inutile, un petit corps déchiqueté, lardé de coups de couteau et dévoré à moitié formait un amas difforme à côté d'une assiette de nickel vide et renversée...

★

Le *Great Federal Palace*, situé sur une colline nue, domine, avec ses carrés de fleurs, ses arbres soigneusement taillés et ses chambres climatisées, les étals hétéroclites qui se bousculent sur les trottoirs de I. Le journaliste, tenace comme un prophète, pense à un début de reportage en mesure d'appâter les lecteurs les plus difficiles. Un vol ludique de mouette s'ingénie à contrebalancer sur une feuille à peine entamée le vide d'une mer courbée par le poids des Tropiques.

A travers la vitre protectrice de sa chambre, le journaliste avait maintes fois observé à une centaine de mètres de l'hôtel des scènes criantes de misère et d'inhumanité. Il sent une boule douloureuse obstruer sa gorge. Mais, au-dessus de la mer bariolée de mazout, les mouettes font comme une procession autour d'un bateau qui prend le large... Il pense aux échappées nostalgiques du vieux Berbère, aux enfants déguenillés des rues encombrées d'étals et aux actes de cannibalisme et de nécrophagie (« Mais qu'est-ce que la nécrophagie à côté des hécatombes de l'Anahuac, de Sétif, de

Madagascar et de May Lai, pense-t-il, ce qui est horrible ce n'est pas de manger les hommes morts, c'est de tuer les vivants») dont fait mention *Quiet Hemisphere*, le journal qu'on glisse chaque matin sous la porte de sa chambre.

Le *Great Federal Palace*, hissé sur une colline aseptisée, écrase avec ses bosquets d'arbres tirés au cordeau des rues grouillantes où les grands engins des transports publics cahotent sur des fondrières, font des pirouettes géniales pour éviter les étals divers.

Le journaliste dit:

«Je laisse l'émotion refroidir, j'enjambe les cadavres et les rires, et ma ligne tressée d'oripeaux est comme une zébrure indélébile qui dit le corps et le pal.»

MER ARABLE

La rue monte, ceinture poudreuse fichée dans le corps du village blanc et rose dont les maisons semblent, vues de loin, des dés éparpillés chus de la montagne en surplomb et qu'un hasard a arrêtés dans leur course pour les fixer à jamais aux flancs pelés. La rue prend, par sa largeur excessive, une place incongrue et presque ridicule dans ce bourg ramassé de pêcheurs: une raie généreuse qui départage le village en deux groupements asymétriques. Ce n'est que vers les contreforts de la montagne que la rue commence à se tronçonner, puis à se perdre carrément, vaincue par les rangées serrées d'eucalyptus...

La rue, vide d'hommes et de bruits, grosse du seul egouttement ininterrompu de sable, poudroie sous la lumière froide et falote de décembre. Elle part du rivage, bouscule les maisons et se perd dans une grisaille d'arbres sculptés dans le brouillard.

De l'intérieur du débit de boissons (que les habitués appellent toujours «café» comme pour disculper un penchant qu'ils savent vaguement répréhensible) situé sur le trottoir droit de la rue quand on vient de la plage, on peut entendre distinctement des gerbes d'écume s'écraser contre le parapet. Mais le bruit décroît et meurt très vite, et tout rejoint l'atonie d'une journée blafarde de fin d'automne. Les deux miroirs du bar eux-mêmes semblent voiler un éclat rémanent de l'été sous cette épaisse buée venue en catimini

de l'extérieur pour réprimander l'entrain et la chaleur du débit.

Le miroir fleuve – remarque le vieux – *charriant un automne chauve et amer comme la solitude fleuve où voguent d'innombrables visages parcheminés et d'où sortent des gestes immenses et frelatés qui s'additionnent aux gestes et aux voix de la salle où la bière allume comme une kermesse sans fin jusqu'aux premières heures de la nuit quand les habitués commencent à se retirer un à un sur la pointe des pieds comme des enfants contraints de répondre tout à coup aux sons de cloche de l'extérieur et de rejoindre cette brume dehors qui les fait étrangers l'un à l'autre.*

«C'est le havre», pense le vieux en entrant chaque jour dans le bar, s'étonnant que dans un village si petit puissent exister deux mondes différents et qui se tournent complètement le dos, deux mondes séparés par le seuil où le nom du débit – qui fleure comme une odeur d'oursins écrasés – se détache en grosses lettres très régulières sur un fond jaunâtre. Et il se sent vivre intensément, se sent chavirer de joie et d'amitié pour tout le monde avant même que le garçon familier et blagueur ne s'approche pour prendre la commande de sa première bière.

Comme une morsure lancinante, plantée dans la mémoire, les gerbes d'écume viennent encore s'écraser avec violence contre le parapet – et la joie du vieux s'évanouit dans la pesanteur de l'air enfumé du débit. Il s'approche alors de l'autre vieux (celui qui a légué sa jambe à la mer) qu'il sait très affligé et très énervé à chaque bruit de la mer, crachant sa hargne et sa furie contre un parapet de béton lézardé et rongé par le sel. Ils se regardent avec une certaine amertume et, sans avoir besoin de parler, devinent leurs pensées et leur inquiétude réciproques.

L'unijambiste est toujours le premier à rompre le silence

«La mer est indisposée», dit-il.

Puis ils se taisent et tous deux ils pensent à la pêche.

Ils se remémorent ces journées diaprées de fin de printemps où l'on peut, en se penchant sur le rebord de la barque, voir d'immenses bancs de sable incrustés d'actinies et de galets multicolores sur lesquels défilent les pageaux. Plus loin, des girelles glissent sur un fond brunâtre, échancrant de leur chatoiement les eaux glauques. Et ils se rappellent les picotements du soleil sur leurs bras et leurs torses pleins de sel et d'iode. Le soleil au début chatouillant et agréable finit par devenir insupportable et l'on a envie de se gratter – jusqu'à l'émergence des os – les membres, le torse, la tête pour extirper le dernier cristal de sel qui cuit à petit feu dans la sueur. L'on sent parfois s'allumer sous sa peau un brasero impitoyable...

A ce moment quelqu'un quitte le bar en titubant légèrement, et la brume froide du dehors s'engouffre comme un linceul. Mais déjà les vieux ne prêtent plus attention à rien. Assis à la même table, ils boivent en silence. Bouteilles décapsulées, bouteilles complètement vides s'entassent pêle-mêle devant eux.

L'unijambiste sent sa tête s'alourdir, un fourmillement parcourt lentement ses membres déjà gourds. Il est heureux. Maintenant, la houle soporifique et bienfaisante envahit non seulement la tête mais tout le corps; elle s'infiltre minutieusement dans les veines et cherche le moindre petit nerf pour le neutraliser. Lui regarde la bière qui mousse abondamment; il prend soin, avant de verser le reste, de secouer légèrement la bouteille pour obtenir le maximum de mousse.

Il se met alors à considérer avec attention les bulles prolifiques qui crèvent parfois comme de minuscules novae. La mousse finit par s'immobiliser et devenir compacte, prenant la forme d'un morceau de neige solidifiée, d'un minuscule iceberg surnageant dans une mer couleur d'avoine.

La bière désormais n'a aucun effet sur la tête, la bouche et les membres de l'unijambiste. Tout au plus s'entend-il

parfois appeler par son nom; sans tourner la tête, il part d'un rire presque hystérique qui le secoue tout entier.

«Il y a quelque chose qui déconne dans la caboche, se dit-il, mais ce n'est pas grave. Dans quelque temps, je serai en mesure de contrôler tout cela.»

Il se sent tout à coup vidé de tout souci et de tout effort, comme ces hommes qui ont longtemps couru après une chose et qui viennent de se rendre compte qu'ils ne l'auront jamais. Heureux. Il respire profondément. Il sait que, cette fois aussi, il tentera désespérément de déraciner les relents de mer nichés dans sa mémoire et que, n'y parvenant pas, il se mettra, tout instinct débridé, à gesticuler avec l'impudeur de ceux qui n'ont même pas une renommée à perdre. La nuit parfois le poursuit une danse furieuse de vagues où la mer use d'écume et de lanières pour lui cacher la piste encore toute gluante des calmars: il rêve que des tentacules de pieuvre lui poussent à la place du moignon.

—«J'ai toujours eu la vocation de l'échec et l'amour des trajectoires courtes et circulaires qui me ramènent sans trop de détours à ma sphère quotidienne dont j'ai répertorié et épuisé la moindre image et le moindre recoin», se dit-il.

Maintenant, il peut sans grande contrariété penser à la brume du dehors et même aux journées livides d'hiver où le vent aboie dans les arbres dénudés et roides. La mer acquiert alors une couleur sale et jaunâtre d'argile qui va se perdre au large. Il se rappelle une image de son enfance: des soldats campant au bord de la mer tiraient sur un troupeau de dauphins. Les balles labouraient la peau flasque de la mer, et le soir le flux ramenait toujours un étrange animal aux lèvres distendues dont le cuir béait par endroits.

Il a maintes fois tenté d'aller jusqu'au bout de tous les souvenirs embus dont ces blessures ont parsemé sa mémoire; mais il y a toujours eu un déclic qui inscrit des tremblements affolés sur une nudité en forme de coquille d'œuf avant

que ne vienne se présenter à la mémoire une autre blessure – une blessure que le vieux ne se rappelle pas très bien mais à laquelle il n'a jamais pu penser sans fermer les yeux et crisser des dents. Il *voit* alors une nausée en forme de mille-pattes qui assaille chaque fibre de son corps, une herse qui râcle à travers ses poumons pour y laisser un grand essoufflement et l'impression d'un trou sans fin par où coule tout le sable de la plage.

Un immense œil rougeâtre et glauque s'est allumé dans sa nuque et il s'est mis à dégringoler à travers une nuit interminable.

« C'est mon premier échange de sang avec la mer, pense-t-il parfois, ma circoncision promotionnelle. »

Ce jour-là, avant que les barques prennent le large, l'un des pêcheurs avait dit :

« Aujourd'hui nous arrimerons un vieux requin avec un vrai cimetière dans la panse. »

Mais, après la grande saignée initiatrice, l'amour du vieux pour la mer n'avait fait que croître. « Elle m'a élu entre tous pour la circoncision purificatrice. Elle a sucé mes vaisseaux sanguins et a rempli mon cœur d'une eau cuisante et salée. »

Un autre buveur quitte le débit, livrant un instant passage au vent qui vient embrouiller les flocons hiératiques de la mousse où s'est dessiné un grand rêve d'abysses.

L'unijambiste regarde des hommes gesticuler dans le miroir et il se met à fredonner une sorte de litanie monocorde où il enferme tout son amour et toute son appréhension des fonds marins.

les vagues se sont tues
sous l'ire du soleil
et vainement j'attends
les hymnes orgiaques

chanterai-je pour combler
l'imploration des crabes
les cantiques aphasiques
des funérailles stellaires?

je limerai encore
sur ce miroir de sable
mon corps rescapé
des périples-suicides

et criblerai le ciel
des dards fulminants
que m'arrache le dépit
de béquiller encore
sur mon squelette véreux

dans mon crâne évidé
roule sempiternel
le relent des méduses.

Le miroir maintenant globuleux, regorgeant de grouillement d'yeux et d'appendices filiformes et articulés. L'autre vieux hasarde des gestes qui semblent venir de très loin et qui paraissent anormalement lents et maladroits à l'unijambiste, des gestes incertains comme en font les bébés qui s'essaient à marcher. D'ailleurs, tout le bar lui semble désormais une immense machinerie retranchée du monde et où les bras se lèvent, s'abaissent, s'allongent, se tendent, s'arquent et s'enroulent comme d'inquiétants tentacules. Des visages – parchemins ternes et mités fendus d'une bouche étonnamment angulaire – paressent sur le miroir.

L'unijambiste sent tout à coup comme un miracle naître dans son corps. Une houle. Et la mer s'est portée dans sa boîte crânienne. Les remparts s'écroulent et les vagues transvasent leur écume dans ses poumons. Embolie, pense-t-il. Il essaie un moment de réprimer ce mouvement irrésistible de houle qui l'entraîne vers les astres. Il s'ingénie même à s'agglutiner comme un gecko aux voiliers de fumée levant

l'ancre vers le ciel. Mais la vrille née de son corps à cette commissure où le moignon de jambe prend appui sur une pièce de bois le propulse inexorablement vers la voûte chatoyante.

Il regarde les astres briller intensément et il dit à son compagnon :

«Tu te rappelles en hiver ces assauts hargneux de la mer qui roulait avec rage des rochers entre ses mâchoires?

— J'aime surtout les brassées interminables de mouettes autour des barques qui s'approchent du port délabré. Le vent les pousse comme des feuilles mortes arrachées de la face cotonneuse du ciel.

— Le temps béni. J'étais – tu te rappelles ? – le meilleur nageur de toute l'équipe. Aucun pêcheur ne pouvait comme moi suivre sous l'eau le chemin des roussettes.

— J'ai toujours détenu la palme dans les différents jeux nautiques.

— Pas autant que moi, mon vieil ami.

— Ça m'étonnerait beaucoup. Tes souvenirs doivent être plutôt flous.

— Comment flous ? Tu veux qu'on essaie un coup ?

— L'eau ne doit pas être bien chaude. Mais ce n'est pas cela qui me ferait reculer.»

Ils sont maintenant debout devant la taverne, regardant l'horizon et les flots houleux qui battent avec frénésie les remparts, cognant puis rejaillissant en gerbes d'écume avant de se retirer pour préparer le nouvel assaut.

Ils vont. Et la rue descend, ceinture poudreuse fichée entre les dents serrées des vagues qui s'arquent comme des montures enrênées contre la face du parapet.



LE DORMEUR
ET LE TRAIN DE L'ESPERANCE

Chaque matin, à 4 heures précises, le train échancrait sa mémoire et laissait une traînée acidulée qui parcourait de long en large la cavité poreuse de son crâne.

Il rejetait avec précipitation ses draps de peur qu'ils ne s'enroulent définitivement autour de lui et fonçait, la tête la première, sous le jet cinglant du robinet. Ce qui se passait tout de suite après – la pénombre traversée entre le robinet et la cuisine sans eau, la tasse de café devinée à son odeur, happée au passage et vidée en un clin d'œil –, il ne se le rappelait presque jamais. La grand-place, fangeuse en hiver et qui servait aussi à recueillir des tas de boîtes de conserves vides et des papiers de toutes sortes, accaparait, à elle seule, avec ses bruits sourds de ballots et de sacs malmenés et ses odeurs de décharge publique, tout son souvenir.

La place était comme un caméléon qui gardait pour chaque saison une parure assortie; mais aucune saison n'a jamais réussi à lui ôter son éternel masque de funérailles.

En automne, la place revêtue d'une couleur de suie offrait aux vents aventureux le concert de ses multiples boîtes creuses et cliquetantes et la danse impotente de ses arbustes rachitiques. L'hiver y tissait à souhait ses interminables silences d'eau et de fange. Le printemps barbouillait les amas nauséeux et ferrugineux d'une herbe hâve et clairsemée comme une barbe de phtisique. Une odeur de défécation sortie des amoncellements d'ordures

et de boîtes de conserves rouillées naissait avec les premières chaleurs de l'été.

Mais la place réservait son visage le plus sinistre pour les heures matinales avant que les prémices de l'aurore ne viennent substituer une image plus connue aux amas difformes et nauséeux. Afin de ne pas rater l'unique car qui desservait le village, les ouvriers (qui travaillaient à 14 kilomètres en moyenne de leurs villages respectifs) investissaient la place bien avant l'aube, parce que l'heure de passage du car était très irrégulière. L'attente durait parfois deux heures.

Cette longue attente constituait pour Blarass un moment privilégié où il pouvait repasser mentalement toute sa vie depuis les images maintenant presque complètement estompées de son village natal qu'il avait quitté, enfant, et où coulait une rivière interminable jusqu'au bruit assourdissant de la machine rotative qu'il manipulait quotidiennement et qui parfois pratiquait dans son crâne adipeux un immense trou d'aération où voletaient des écrous. Un vent matinal froid et sec entrecoupait souvent le flux de ses pensées et la trame des souvenirs enregistrait des vides démesurés qui ingéraient jusqu'aux moindres retailles de la mémoire. Blarass reportait alors machinalement son attention sur les ouvriers qui attendaient en silence et dont la silhouette mariée à un ballot ou à l'ombre d'une excroissance de terrain se détachait dans les ténèbres en une figure funambulesque.

Blarass n'avait jamais parlé avec les ouvriers. Mais ceci ne l'avait pas empêché de se sentir excessivement familier avec trois d'entre eux. Et chaque fois qu'il en voyait un monter dans le car, il se sentait complètement tranquillisé; il se surprenait même à sourire en lui faisant des signes de tête imperceptibles mais tenaces.

Le premier, jeune et bizarrement beau, avait une barbe hirsute mal entretenue et, derrière ses yeux injectés de sang,

le regard fou d'un illuminé. C'était le plus sale de tous les ouvriers qui attendaient sur la place et la crasse qui s'était appropriée tous ses vêtements avait débordé sur la musette militaire devenue incolore (est-ce qu'il y mettait vraiment quelque chose ? Car elle était continuellement aplatie) qu'une cordelette faite probablement de lin rattachait à une patte de paletot. Le second avait une petite tête de belette avec une moustache fine et clairsemée et des oreilles en entonnoir écartelées d'étonnement. Ses gestes à peine formulés ondulaient imperceptiblement sous ses vêtements amples et rapiécés qui, à l'encontre de ceux de l'illuminé, affichaient une propreté impeccable. Le dernier ami était un petit grison aux pattes énormes et velues qui, une fois installé sur une banquette du car, disparaissait complètement dans un vêtement fait en poil de dromadaire. Blarass admirait beaucoup cette technique défensive, car il était certain que le grison ne dormait nullement dans sa retraite, mais qu'il en faisait au contraire un abri sûr d'où il pouvait surveiller sans encourir aucun danger les moindres allées et venues des ouvriers et des voyageurs. Blarass savait que le jour où un remous incontrôlable se produirait dans le car, le Grison était l'homme sur lequel il pouvait le mieux compter – même s'il pressentait chez l'Illuminé quelque chose d'extrêmement subversif et même s'il penchait manifestement (côté sentiment) vers la Belette.

Le Remous paraîssait à Blarass comme le seul événement à même de changer quelque chose au regard bovin des ouvriers et à leur détestable position de gnomes soudés à leurs banquettes et qui fermaient les yeux et la mémoire sur la présence et le poids de leurs compagnons.

Le Remous seul pourrait dérider la face rachitique et desséchée des voyageurs et planter une étincelle laxative dans leurs prunelles obstruées de cendre. Paradoxalement, Blarass ne s'était jamais inquiété de toutes les mésaventures auxquelles lui-même pourrait être exposé lors d'un tel bouleversement. C'était peut-être que le Remous lui parais-

sait du domaine de l'utopie, et il était toujours resté plus que sceptique quant à son avènement réel. Blarass était convaincu que le conducteur n'était pas encore capable d engager le car dans quelque périple inconvenant. et qu'aucun des voyageurs somnolents n'était en mesure de l'y contraindre.

Le miracle a pourtant failli se produire un jour impromptu d'hiver. A l'aube, quand les ouvriers montèrent dans le car à moitié givré, on ne voyait pas à deux pas. Le véhicule se mouvait comme une bête souterraine dans un tunnel interminable fait de ténèbres et de brouillard. Le paysage n'offrant aucune prise à son regard scrutateur de carnassier, Blarass reporta toute son attention vers l'intérieur du car et put contempler à souhait les ouvriers tassés dans leurs banquettes. et dont l'appartenance à la confrérie des vivants n'était notifiée que par la buée flageolante que leurs orifices faciaux expulsaient laborieusement. Beaucoup d'entre eux avaient profité de la petite heure de trajectoire pour continuer un sommeil brutalement interrompu; et leurs têtes marquaient les cahotements du train par un mouvement désordonné de pendule fantasque.

L'Illuminé. emmitouflé dans un paletot crasseux. vrillait de son regard incandescent les ténèbres impénétrables en fumant avec brusquerie une pipe à long tuyau bourrée d'un tabac parfumé. Blarass eut beau lui faire des signes de tête pressants, il considérait toujours le même point énigmatique repéré quelque part dans les ténèbres poisseuses. L'immobilité de son corps n'était rompue que par les mouvements brusques de sa main droite qui faisait jouer par moments le chibouk entre ses dents serrées. Blarass s'ingéniait à suivre le regard de l'Illuminé dans l'espoir (la crainte?) de découvrir quelque signe inaccoutumé. Et, à force de fixer le même point ténébreux, il sentit ses paupières s'appesantir peu à peu, puis il finit par sombrer dans un sommeil agité.

Le véhicule continua sa lente claudication sur une route boueuse échancrée de fondrières et qui semblait n'aboutir

nulle part. Une pénombre clémente ayant supplanté l'obscurité, Blarass put voir d'étranges oiseaux dépenaillés donner de la tête contre les vitres givrées. L'impression était celle d'une mort lente qui s'installait progressivement sur les décombres d'un paysage sinistré. Mais le tremblotement intermittent des buissons de lentisques, les vols d'oiseaux désemparés et les filets émaciés de fumée qui semblaient s'échapper d'une maison que Blarass chercha vainement à localiser indiquaient assez nettement que la mort n'était pas encore complètement maîtresse des lieux. Une paix étrangement rassérénante planait sur ce monde presque pétrifié qui paraissait plutôt endormi que mort. Blarass était convaincu que la nature terrassée se réveillerait un jour, secouerait la pénombre et les couches de givre et se remettrait craintivement sur ses pieds comme un convalescent avide de s'ébrouer.

L'environnement figé bascula tout à coup dans un orbe vertigineux et tout s'engloutit en quelques secondes. Les ténèbres s'étaient réinstallées, impénétrables et glacées. Blarass eut beau coller son visage à la vitre, il ne put rien voir des cohues qui se pressaient en criant et en s'injuriant autour du car en marche. Le véhicule était gagné par une secousse qui n'en finissait plus. Des masses qui devaient être très lourdes s'écrasaient avec fracas contre la tôle qui tenait bon on ne savait par quel miracle.

«C'est le Remous», eut le temps de penser Blarass qui attendait, avec un sentiment indéfinissable fait de frayeur et d'espoir, que les ténèbres se dissipent pour lui permettre de voir l'extérieur. La route entière craquait sous la poussée d'une idée gigantesque jaillie des entrailles de la terre et des hommes.

La confusion ne tarda pas à gagner les ouvriers qui s'étaient jusque-là tenus tassés dans leurs banquettes dans une position défensive en s'épiant les uns les autres à la dérobée. Quelques-uns se levèrent et commencèrent à crier

et à gesticuler. Blarass ouvrit les yeux. Le car engagé sur le pont inondé par la rivière en crue luttait contre le courant transversal, et les vitres vibraient sous la poussée des trombes d'eau qui se brisaient avec fracas contre la tôle.

Le matin suivant, à quatre heures précises, le train entailla sa mémoire; et le bruit décroissant de la gigantesque carrosserie laissa une aigreur persistante qui vrillait la cavité friable de son crâne.

Blarass s'accrocha désespérément à la chaleur et au velouté des draps; mais la main inflexible de sa femme imprima au corps recroquevillé une secousse violente. «Quatre heures dix», souffla laconiquement la femme à l'oreille de l'endormi. «Ce n'est pas vrai, pensa Blarass, elle ment par principe; il doit être quatre heures ou quatre heures vingt». Puis il essaya de former une boule inextricable avec la couverture chaude et bienfaisante tissée jadis des mains mêmes de sa mère. Il commença par contracter son crâne afin de le faire coulisser facilement et de le faire disparaître entre les épaules, puis il imagina à son corps une élasticité en mesure de lui permettre d'enrouler aisément ses jambes autour de son abdomen et de couler ses bras dans deux trous pratiqués préalablement au niveau des aisselles. La colonne vertébrale, quant à elle, formerait un véritable arceau fermé qui emprisonnerait tenacement toute la chaleur des couvertures. Les viscères auraient acquis une malléabilité qui les autoriserait à suivre tous les modelages du corps sans rien perdre de l'efficacité de leur fonctionnement. Blarass tenait en effet, pour clore son enroulement salvateur, à ce que deux poumons bulbeux et huilés comme des soufflets de forge neufs trônent sur sa carcasse ronde pour lui assurer une respiration toute de beauté et de plénitude.

Il ne tarda pas à être pourvu en effet d'une belle carapace annelée de cloporte. Il se prit à sourire en son for intérieur.

«Ma femme aura beau frapper, les mioches auront beau crier, la carapace ne s'ouvrira même pas; je ne sentirai rien et je n'entendrai rien.»

Cependant, quand lui parvint cette odeur de décoction qu'il détestait par-dessus tout – le petit déjeuner, pensa-t-il –. une grande tristesse s'empara de lui. et sa carapace commença à bâiller comme une huître violentée. Devant ses yeux défila toute la maisonnette avec ses contours, son ameublement et ses odeurs: la chambre au grand lit où il dormait avec sa femme – « Y suis-je réellement maintenant? Ne suis-je pas plutôt couché dans quelque palais mirobolant protégé par une carapace à toute épreuve ?» –, la chambre-niche à l'odeur de pissotière riche de trois matelas où s'entassaient les gosses, la cuisine exiguë où ne pouvaient pas tenir plus de deux personnes. Mais il entrevit en une seconde de lucidité toute l'ampleur du danger qu'il encourait en s'attardant sur de telles pensées et en faisant abstraction de l'unique sujet digne d'intérêt – sa carapace protectrice. Il s'efforça d'oublier jusqu'à son propre corps et jusqu'à la chaleur bienfaisante de la couverture tissée à la main.

« Je suis une belle carapace annelée qu'il faut sans cesse renforcer par des blindages infaillibles », répétait-il en une sorte de profession de foi.

Il percevait des sons vagues et lointains et des bruits de toutes sortes allant d'un désagréable entrechoquement métallique jusqu'à la voix nasillarde d'une chanteuse qu'il devinait maigrichonne et rouée. La vie continuait son train-train exténuant dans un monde à jamais biffé de sa mémoire de nouveau crustacé.

Blarass commençait à éprouver une sensation de froid intense. Ses multiples pattes de cloporte hérissées de pointes s'entrechoquaient en un bruit sec et cassant. « Ma carapace serait-elle devenue perméable aux sensations du monde ?» s'interrogea-t-il avec horreur.

Il essaya de ramasser au maximum la boule aux sutures endolories qu'il formait avec sa carapace. Mais il eut beau se démener et tenter de se fortifier dans son blockhaus, une bouche géante semblait ouverte au niveau de ses lombes



par où un froid cinglant s'infiltrait en rafales douloureuses. Le froid ne tarda pas à apposer ses tentacules ankylosants sur les yeux de Blarass qui se fermèrent immédiatement.

Un mouvement brusque de cahotement secoua le corps martyrisé, et Blarass se retrouva dans un car cuirassé comme un véhicule de guerre. Des cloportes de toutes les tailles et de toutes les couleurs discutaient à voix haute. Beaucoup avaient des musettes ou des sachets en plastique bourrés d'une nourriture aussi abondante que diversifiée. Blarass vit des antennes de chair, des pattes sauteuses de criquets géants et des herbes de toutes sortes émerger des sachets. Une odeur lointaine de décoction parvint à ses narines et un trouble vague s'empara de lui. Une multitude de souvenirs vint assaillir son esprit. Il fit des efforts de mémoire soutenus pour identifier les sensations floues et prolixes; mais un orifice glacé né au niveau de sa nuque engloutit en un tournemain toute trace de sensation désagréable.

Blarass disposa ses multiples pattes sur la banquette dans une répartition qu'il jugea à même de lui assurer le meilleur confort. Mais, comme il ne pouvait pas les contrôler toutes, vu leur nombre, il toucha en étirant quelques-unes son voisin assoupi qui se réveilla dans un sursaut qui le propulsa à quelques centimètres de la banquette.

Blarass tenait à montrer sa confusion pour cette incongruité, mais sa morphologie ne s'y prêtait pas du tout. Il tenta désespérément de faire de ses pattes quelque mouvement désolé et chercha précipitamment, mais en vain, dans la partie supérieure de son corps mou une bouche par où s'excuser. Blarass ne tarda pas à s'apercevoir que tout ce désarroi était inutile; car son voisin de banquette partit d'un grand rire cristallin qui le fit sursauter. L'autre riait tellement qu'il était obligé de se tenir le milieu de la carapace avec quatre pattes accolées; puis, ayant reconquis son calme, il tendit deux pattes à Blarass avant de replonger dans son paisible assoupissement non sans avoir donné en dessous de la blanquette un coup de patte amical mais équivoque.

Quelques cloportes avaient une discussion très animée: ils parlaient à voix très haute, s'empoignaient et se chevauchaient, puis se séparaient pour prendre un nouvel élan et recommencer de plus belle.

Le véhicule blindé accusa un recul instantané. comme une bête rétive. avant de s'engager dans un tunnel interminable. Il fonçait, tous feux éteints, vers un point de lumière deviné plutôt que vu à une extrémité lointaine. L'obscurité n'incommodait personne. Et les cloportes poursuivaient allègrement leur discussion bruyante. On ne voyait que les spots des yeux. quelques contours de silhouettes et le vague tracé des gestes les plus accentués. Le car continuait à scier les ténèbres de sa carcasse blindée.

Tout à coup le tunel bascula. S'ouvrit. Et une débauche d'étoiles rutilantes envahit la vacuité des ténèbres. L'espace entier s'illumina. Blarass contempla. les larmes aux yeux. les mêmes astres qu'il contemplait enfant. assis sur une dalle froide dans un village démuni, assailli d'oponces et d'agaves rachitiques. C'était une époque très rude et le petit Blarass, criblé de faim et de boutons chroniques. ressemblait à un véritable chiot errant. N'ayant aucun parent et aucun pécule en mesure de lui assurer une parcelle de terre et de soleil sur la grand-place du village. il se désintéressa de tout et se décida à n'être qu'un coquillage enroulé sur lui-même et qui écouterait chanter les étoiles. Un jour gavé de lumière froide et de parcelles d'astres argentés, il entra dans des transes démoniaques et composa une chanson triste et équivoque où il disait sa resonnaissance à la nuit porteuse de tant de splendeurs.

les sutures du ciel s'ouvrent
et j'embrasse la nuit
empreinte d'algues amères
chues des récifs perdus

je déclamerai encore
le chant rauque des ténèbres

jusqu'à épuisement
des fibres de la nuit

je chanterai jusqu'à la possession totale
des orgues nébuleux
jusqu'à estomper tous les bruits
ophtalmiques de la nuit

je chanterai jusqu'au moment
où l'aube pourchassera
la dernière étoile :

«assumerai-je la cruelle destinée
de vivre dans ma peau provisoire
ou ai-je un strapontin
sur une branche d'étoile ?»

mais le chant rétif à mes lèvres
attarde ses arpèges
sur une combustion d'étoile.

Bientôt apparut le grand Chariot du ciel suivi du train lumineux qui transportait des jouets d'enfants et des promesses réalisables à courte échéance pour grandes personnes. Blarass se rappela un proverbe de sa région natale qu'il haïssait comme rien au monde – «la Fortune passe de bon matin; malheur aux portes qu'elle trouve fermées» – et il essaya de se lever. Mais la carapace hermétiquement close lui interdit tout mouvement.

Le train arpentait lentement le ciel en laissant derrière lui un sillage de pollen prolifique qui tournoyait un moment avant de s'agglutiner aux branches rutilantes des astres. Il passa à maintes reprises près d'une étoile à cannelures plus grande et plus lumineuse que les autres – l'Etoile de la Chance. Blarass sentit ses entrailles tressauter d'émotion en identifiant dans une sorte d'illumination ce véhicule céleste dont il avait déjà si souvent entendu parler. C'était le train de l'Espérance. le train qui pouvait pour peu qu'une parcelle de sa trajectoire intercepte le regard d'un noctambule initié, changer tout le cours d'une destinée.

Blarass se prit à formuler des vœux abracadabrants au fond de lui-même. Mais ce n'était là qu'une manière de se prouver qu'il n'avait pas complètement perdu la tête; car il était certain que tant qu'il resterait couché, il n'avait aucune chance d'accrocher le sillage clément du véhicule de l'Espérance. Maintenant, plus que le pouvoir extraordinaire du coursier céleste, ce qui l'intéressait c'était le parcours à la fois fantasque et mirifique du véhicule parmi un pâté d'étoiles.

L'espace était un vaste tapis aux motifs scintillants où serpentaient des lacets rétractiles de parfums. Des oiseaux aux couleurs vives naissaient râclaient le ciel de leurs plumes rectrices puis s'évanouissaient dans les enfonçures des nuages. Parfois leur vol était si bas que Blarass s'attendait à être frôlé d'un moment à l'autre par une aile discordante. Mais le papillotement de couleurs qui accompagnait chaque défleuraison d'oiseaux remontait aussitôt en flèche vers le zénith et tout mouvement s'évanouissait, ingéré par la bouche malléable des nuages.

Trois ou quatre étoiles étaient presque aussi grandes que l'Etoile de la Chance et leurs halos ressemblaient à de vastes auréoles extensibles qui se partageaient la surface du ciel. Leurs jeux savants de clignotement et de rétraction émerveillèrent Blarass qui oublia pour un moment le véhicule de l'Espérance. Il considéra longuement les grands bateaux aux voiles d'azur et de lumière qui tanguaient entre les nuages, et ce désir de départ qui l'avait tenaillé sa vie durant renaissait lentement en lui. Il avait, dès sa plus tendre enfance, rêvé de traverser la mer ouverte sur l'Espoir et l'Inconnu et de gommer à tout jamais un chapelet de souvenirs douloureux. Il s'était maintes fois imaginé un trou incommensurable ouvert au milieu des eaux, un trou profond comme l'amnésie où il jetterait pêle-mêle une enfance aux boutons chroniques, un village démuni avec sa grand-place et sa rivière interminable, un train matinal qui sciait

la mémoire des dormeurs harassés, une musette crasseuse qui puait l'oignon et la sardine frite.

Enfant. il avait une dévotion égale pour le ciel et pour la mer. Mais seule la mer ravivait parfois l'étincelle d'espoir nichée au fond de son cœur. La mer seule lui paraissait ouverte sur des périples subversifs. Il avait vu des tas d'hommes disparaître derrière l'immensité des eaux et revenir transformés en des robots riches et bourrus. Ils portaient toujours dans leur crâne atrophié un bloc équarri de houille ou une parcelle de cheminée d'usine et laissaient s'ouvrir parfois leurs lèvres sur une dentition plaquée or. Une myriade de valises et de réticules accompagnait leur arrivée. et des enfants hâves et morveux jouaient à cache-cache entre leurs jambes de pantalons ou les roues de leurs voitures en marche qui, par moments, se tachaient d'un sang épais qui séchait tout de suite au soleil, puis disparaîssait, mêlé à la poussière de la route et aux crottes de chèvres écrasées. Des personnes au comble de l'indignation éclataient quelquefois en invectives et s'escrimaient à attirer l'attention des autres sur les taches de sang. Mais il était toujours trop tard car la plupart des villageois étaient déjà accrochés aux basques de l'arrivant dont ils imploraient bruyamment la bienveillance. Des poursuivants zélés s'empressaient de débarrasser la route de quelque petit corps écrabouillé qui devenait aussitôt la proie de chiens désœuvrés et efflanqués.

Blarass ne s'était jamais mêlé au cortège qui suivait l'arrivant à l'adresse de qui il n'éprouvait qu'horreur et dédain – mais aussi, il se l'avouait par moments. quelle envie refoulée! Cependant, il nourrissait toujours son rêve de départ jusqu'au jour où un arrivant encombré de valises et de paquets multicolores laissa voir par mégarde la carcasse rongée de grisou que cachait son costume à rayures éclatantes. Blarass se désintéressa de la mer fallacieuse et réintégra son coquillage étanche d'où il écoutait chanter les astres rutilants.

Les grands voiliers au sillage de lumière réapparurent noyés dans les nuages en forme d'arbres géants. Le ciel échancré de zébrures désordonnées accrochait des gouttelettes d'or et de sang aux branches hérissées des astres.

Les corps célestes se mouvaient lentement et laborieusement, comme si l'espace secrétait sans arrêt une glu où se prenaient tous les éléments.

Tout à coup, éclipsant astres et différents amas globulaires, apparut le Train de l'Espérance, glorieux dans son voile de lumière irisée. Il se mit à tracer dans le ciel des sillons désordonnés; on aurait dit un véhicule fou dont le conducteur aurait perdu tout contrôle. Des jouets d'enfants voletaient interminablement, délivrés de toute pesanteur. Des bris de chances pour terriens infortunés étaient éjectés par nuées successives; ils tournoyaient un moment puis s'accrochaient comme des haillons inutiles aux branches effilées des astres. Blarass regardait, émerveillé, cette débauche de fortunes qui s'éparpillaient dans le ciel; mais il était convaincu qu'aucun bris n'arriverait jusqu'à lui.

Le véhicule de l'Espérance traversa des parsecs immémoriaux et passa juste au-dessus de sa tête; ce fut alors qu'il comprit la cause de cette course effrénée qui redoublait sur le ciel son travail insensé de corrosion : l'Illuminé, plus fou et plus sale que jamais, menait le train à une allure d'enfer.

Blarass, faisant des efforts prodigieux dans sa carapace (tourner la tête de tous côtés pour épier les ébats célestes exigeait une gymnastique exténuante), s'efforçait de bien suivre la trajectoire du train qui bousculait sur son passage des nuages, entrait en collision avec différents corps célestes puis reprenait ses errances en laissant des miettes et des écorchures dans chaque astre traversé.

Des oiseaux terrorisés fuyaient dans un concert de cris le véhicule débranché. Quelques-uns, complètement affolés, se ruaient vers le train et étaient tout de suite éjointés

avant d'être éparpillés dans l'espace en amas de plumes et de sang. Blarass suivait le spectacle avec répulsion, frissonnant à chaque bête exécutée.

Il sentit sa carapace assaillie de tous côtés bâiller par endroits. Des sangles impitoyables de froid s'abattaient par intermittence sur son cou et son thorax.

Maintenant, la voix irritée de sa femme se mêlait au bruit décroissant du train qui s'éloignait dans une procession d'étoiles scintillantes.

Blarass pressa fortement deux doigts sur ses yeux envahis de larmes. Il composa une boule inextricable avec sa couverture et se tourna vers le mur décrépi.

LE GUEPIER

J'écartai lentement les branches de l'arbre et je vis l'oiseau.

Ses yeux brillaient comme deux breloques dans le feuillage aux teintes de moire. Le soleil se mourait en pleine gloire estivale et ses rayons, qui luttaient vigoureusement contre la pénombre du crépuscule, allumaient un feu de sang dans les futaies.

Les couleurs chatoyantes de l'oiseau fissuraient le vert terne et uni du feuillage. Je ne voyais qu'une tête menue et des tâches de plumes entre les feuilles. Un peu plus bas, une trouée entre les feuilles mal assemblées : deux pattes filiformes – succession d'anneaux tendres et emboîtés – retenaient une branche flexible.

L'œil sombre et circulaire, éclos dans la surface soyeuse d'une touffe de duvet vert, fit soudain une rotation brusque. La tête se mut verticalement. L'oiseau prit son vol très haut dans le ciel et ne tarda pas à se perdre dans le fluide bleuâtre du crépuscule. Je considérai longuement ce point flexible au loin où s'était englouti l'oiseau dans l'espoir de l'y voir resurgir soudain. Mais le ciel n'offrait à mes yeux que sa vastitude opaque et diluée.

Tayeb était resté au pied de l'arbre. Le guêpier avait filé tellement vite que le lance-pierres précipitamment extirpé de sa poche et chargé subrepticement d'un caillou poli n'avait pu servir à rien.

Tayeb était de très loin le plus habile d'entre nous à poser des pièges et à tirer avec son lance-pierres ponctuel l'oiseau le mieux dissimulé dans la futaie. Il connaissait à merveille ces ruisseaux (odeur de vase et d'eau croupie où vibrent les guêpes-maçons – les lentisques y prennent tronc et deviennent arbres géants) silencieux et ombragés où se promènent les merles. Il connaissait les oliviers chauds et somnolents à la sève âcre et verticale où les rouges-queues brodent leurs trilles. Il savait le buisson favori du bouvreuil et celui recherché par le verdier.

Aucun oiseau ne recelait de mystère pour lui. Les œufs bleus de la mésange, les œufs tachetés du gros-bec les œufs blancs du pivert, le nid rudimentaire des ramiers et le nid très perfectionné des moineaux: aucun effort ne lui était nécessaire pour identifier tout cela. Il s'ingéniait parfois, pour nous dérouter, à tisser des nids insolites ou à enduire des coquilles d'œufs d'un colorant minéral. Sa plus mémorable réussite fut ce nid façonné dans de l'argile noire – une belle coupe posée au cœur d'un buisson de lentisques. Malheureusement, contre toute attente et tout espoir, aucun oiseau ne vint l'habiter.

Mais les guêpiers constituaient la grande aventure de Tayeb. Il était toujours le premier à nous apprendre l'arrivée, dans la sève bouillonnante du début d'été, de la colonie de guêpiers. Ces oiseaux devenaient dès lors sa préoccupation majeure pour tout le reste de la saison. Mais jamais, malgré ses astuces les plus inimaginables, il n'avait réussi à mettre la main sur un guêpier.

Il savait que ni la fourmi ailée toute luisante au soleil, ni les asticots dodus et frétillants ne tentent l'appétit des guêpiers. Il essaya à maintes reprises d'amorcer ses pièges avec des figues, des guêpes ou des abeilles enfilées avec art sur la tige de fil de fer. Mais en vain. Le guêpier préfère l'insecte encore vrombissant qui se déplace d'une fleur à l'autre, d'un fruit à l'autre. Il préfère la figue solidement soudée à la sève immémoriale de l'arbre.

C'est à l'issue d'une partie ardue de billes que Tayeb m'entretint pour la première fois (avec un tremblement dans la voix) des guêpiers. Il m'apprit comment, à l'approche de la nuit, le guêpier allait se perdre insidieusement on ne savait où ou se terrer dans des trous pratiqués à même les talus sableux et friables des berges. La rivière formait comme une frontière naturelle entre la petite plaine et la montagne. C'est dans les vergers morcelés de la plaine m'expliqua Tayeb, que les guêpiers avaient élu domicile. Toute la journée, ils se déplaçaient d'un figuier à l'autre, pourchassant les guêpes friandes attirées par la viscosité mielleuse des fruits très mûrs ou les abeilles lourdes de pollen et de soleil.

Le lendemain, nous décidâmes de descendre à la plaine.

La rivière gardait encore un peu d'eau dans les cavités de son lit. Le soleil y promenait un picotement lumineux. L'odeur de l'herbe desséchée et le chant imperceptible et lourd des insectes formaient un voile oppressant au ras du sol. Nous avancions dans un poudroiement de poussière et de soleil. Les trèfles se démembraient avec un bruit sec. Tayeb ramassait toutes les plumes qu'il trouvait sur son parcours. Il y en avait de soyeuses et de rêches, de ternes et de moirées. Quelques-unes étaient enduites d'une fiente séchée que Tayeb effritait entre ses doigts. Malgré toute son attention, il n'avait pu ramasser aucune plume de guêpier.

« Ces oiseaux-là sont malins, me dit-il, malins et pingres ; ils ne te font même pas cadeau d'un poil. Sales oiseaux ! »

La plaine voguait sous le soleil de midi. Enserrée entre des collines boisées et le lit de la rivière, elle s'étendait, interminable et étroite comme une lanière. Devant nous un nid fleuri de nopals émergeait entre les figuiers et les pruniers. Nous nous en approchâmes. Tout à coup, de chaque arbre somnolent et moite, retentit le cri guttural des guêpiers. Ils s'envolèrent précipitamment avec des plaintes d'oiseaux piégés.

Tayeb et moi suivîmes très haut le vol des guêpiers – le ciel tout à coup vacillant et l'écriture stridente de leurs cris entrecroisés.

Leur vol s'inclina soudain vers le sommet des hautes collines puis fit une rotation en fer à cheval, et les guêpiers revinrent vers la plaine. Ils se dispersaient de plus en plus à mesure qu'ils se rapprochaient du sol, puis s'abattirent comme une large déflagration de plumes sur les figuiers.

Ce jour-là Tayeb et moi, enfoncés parfois jusqu'aux hanches dans les hautes graminées, vécûmes intensément les charmes de la petite plaine étriquée.

La rivière piquetée par endroits de multiples étincelles nous accueillit parmi ses galets couverts d'une croûte de vase durcie, ses eaux agonisantes et ses nids de lauriers-roses. Nous nous assîmes sur la berge et regardions le jeu des insectes d'eau dont les déplacements faisaient parfois sur la surface ridée de grands cercles rétractiles comme lorsqu'une pierre y tombe.

Tout à coup mon regard tomba sur un trou pratiqué au flanc de la berge, à quelques centimètres du lit de la rivière. Je le montrai à Tayeb et nous descendîmes pour l'inspecter.

«Un nid de guêpier», dit laconiquement mon compagnon.

Et comme je m'en rapprochai un peu trop,

«Ne le touche pas, m'enjoignit-il, car le guépier s'en rendra compte et le désertera.»

Le trou nous remplissait d'une joie sourde mais nous intriguait en méme temps (Tayeb lui-même dut avouer que c'était le premier qu'il en voyait de sa vie); et nous pensions à la chaleur, à la vie, aux plaintes de douleur ou de joie qu'il pouvait bien abriter.

Nous ne pouvions pas en détacher les yeux, car un doute subsistait en nous. Etait-ce bien le repaire d'un guêpier?

N'était-ce pas plutôt un animal terrien qui y gîtait ? Fouine ? Mulot ? Peut-être même un serpent enroulé sur l'éclat froid de ses écailles !

Tayeb finit par prendre son parti.

«L'oiseau va bientôt rentrer, il ne faut pas qu'il nous trouve ici.»

Nous revînmes vers la plaine. Durant notre marche, la tête me tournait de joie. La sève pesante des figuiers et des lauriers aux feuilles amères coula bientôt en moi. J'étais oppressé par un poids si lourd de beauté. Je m'assis à l'ombre opaque et clémente d'un figuier et me pris à écouter les menus bruits de la terre. Un bourdonnement confus (quel insecte l'engendrait ?) fait de musiques superposées m'empêchait de concentrer mon ouïe. Bientôt mon corps lui-même ne fut qu'un immense champ jonché de chaume et de fleurs fanées. Je laissai les couleurs m'envahir. Un vieux chardon agité par la brise balançait comme des breloques ses fleurs rouges et violettes – combien de parsecs estivaux ai-je vécu, les yeux éblouis par la même herbe aux couleurs de braise ! Une abeille logeait ses frétillements dans le cœur surchauffé des chardons.

Nous ne remontâmes vers le village qu'à la nuit tombante. écrasés pas la fatigue et l'ivresse de la découverte.

Le lendemain, Tayeb m'avertit qu'il ne faudrait à aucun prix divulguer notre secret. Lorsque la nuit eut mit un terme aux vagabondages des oiseaux. nous décidâmes de descendre à la plaine pour surprendre le guêpier dans son gîte.

La rosée émoussait les émanations chaudes de la nuit mais les figuiers à la sève bouillonnante exhalaient un parfum moite qui tissait une trame ténue entre les arbres et les buissons. Seul le cri en trémolo des lézards fissurait l'immensité tendue de la nuit.

Plongée dans la pénombre, la plaine arborait un tout autre visage – un visage plat et obscur d'où aucun détail ne

se détachait. Les grands arbres et les buissons, les collines et la rivière, il était impossible de distinguer nettement tout cela malgré le clair de lune. Les buissons que nous effleurions libéraient un concert de bruits sourds. Et mes entrailles tressautaient de peur et d'une indescriptible volupté. Je savais que quelque chose de tout à fait unique nous attendait.

«Il faut presser le pas, me dit Tayeb, la lune va bientôt disparaître et nous ne pourrons même pas voir à deux doigts devant nous.»

Obnubilant toutes les autres senteurs de la nuit, la sève lourde des figuiers imprégnait fortement l'atmosphère. L'approche de la rivière nous remplissait d'une crainte qui se manifestait par notre mutisme pesant. Nous tenions le but tant désiré mais aussi – nous venions de nous en apercevoir – combien appréhendé. Car étions-nous sûrs de trouver réellement un guêpier dans ce trou énigmatique?

Le lit de la rivière, vu à quelques mètres seulement, semblait un fossé incommensurable ouvert dans le corps de la terre. La nuit et notre incertitude se conjuguaient pour nous en rendre l'approche effrayante.

Nous eûmes beaucoup de difficultés pour repérer dans le noir la petite tanière du guêpier. Et je me surpris à espérer, pendant ce temps, que le trou échappe à jamais à nos regards, et que nous retournions au village après des recherches ardues mais vaines dormir sur nos deux oreilles, la conscience tranquille, loin de tous les dangers auxquels nous exposait ce nid insolite que je n'avais, pour ma part, nullement cherché à déceler.

Mais l'œil félin et exercé de Tayeb vint mettre un terme à mes rêveries.

Le trou obscur dont les contours se détachaient imperceptiblement sur la berge était là, nous narguant de sa pupille sibylline.

Une fois le trou découvert, il fallait maintenant extirper cette chose inconnue (oiseau ou crotale?) qui nichait dans son rectum, et Tayeb devint beaucoup moins entreprenant. Il restait là, les bras ballants, à considérer le flanc de la berge.

«On prend l'oiseau? dis-je.»

Il resta un bon moment sans répondre, puis :

«Essaie, toi; je crois que mon poignet est trop gros pour le trou.»

J'avais tout de suite compris la peur de Tayeb. Et voulant montrer que j'étais fait d'une tout autre matière, je remontai une des manches de ma chemise. Le trajet de ma main avait duré, me semblait-il, un temps immémorial. L'obscurité empêcha, heureusement, Tayeb de voir les grosses gouttes de sueur qui perlaient lentement sur mon visage. Mes doigts tremblants finirent par rencontrer un paquet doux de plumes. Le guêpier se ramassa sur lui-même et émit une plainte à peine audible. Mes doigts l'emprisonnèrent complètement et leur étreinte commençait à se resserrer. Je sentis battre dans ma main le cœur frémissant de l'oiseau.

★

Fabriquer une cage n'est pas une bien grosse affaire: une plaque de liège circulaire. des rameaux flexibles de frêne plantés tout autour avec un espace vide pour la porte, et un morceau de grillage pour couvrir le tout.

Le guêpier devint notre propriété commune à Tayeb et à moi. Nous décidâmes de disposer la cage dans la cour de notre maison («chez moi, me dit Tayeb, les cinq petits frères auront tôt fait de l'étrangler pour le griller»), mais Tayeb venait immanquablement inspecter l'oiseau deux fois par jour – quand les troupeaux revenaient des champs.

L'un des plaisirs les plus aigus de Tayeb consistait à contempler longuement l'oiseau qui arpentait sans cesse la cage assez espacée pour ses déplacements. Il était aussi tout

content que la bête se portât si bien et que son plumage, loin d'être altéré par la captivité, présentât toujours le même éclat et la même luisance révélateurs de bonne santé. Une chose cependant le consternait : le silence obstiné du guêpier. Tayeb déploya maints subterfuges pour amener l'oiseau à chanter : il jouait longuement de la flûte devant la cage, il sifflait d'interminables trilles imitant le chant des guêpiers. Peine perdue : pas le moindre pépiement ne sortit jamais du bec de l'oiseau.

Quant à moi, ne voulant pas me fier complètement à un aspect physique des plus rassurants, je soupçonnais qu'un chagrin éminent se nichait dans le cœur du guêpier.

Je le voyais parfois, quand une alouette survolait le village avec un cri victorieux, dresser attentivement la tête puis l'incliner légèrement du côté d'où venait le chant. Ses petits yeux circulaires et vifs se fermaient à moitié et il se laissait envahir par une sorte de rêverie insouciante. Une sérénité profonde mais momentanée. Car la rêverie durait juste une minute ou deux. L'oiseau se secouait soudain tout entier et ses yeux aux contours duveteux étaient parcourus de battements précipités.

Pleure-t-il ? me demandais-je alors, et la forme des objets vacillait devant mon regard.

Pourtant quelque chose me disait que ma présence était loin de produire sur l'oiseau le même effet que celle de Tayeb. Chaque fois que mon camarade approchait de la cage ses mains noiraudes ou son visage tanné et alerte de pillard, le guêpier se réfugiait dans le coin opposé et se tenait là, ramassé et immobile comme une poignée de plumes sans vie. En ma présence, par contre, il sautillait avec insouciance d'un coin à l'autre de la cage, il s'accrochait aux rameaux de frêne encore verts pour mieux regarder et écouter au loin le chant des autres oiseaux ou les bruits vivants des arbres — il faisait sans méfiance étalage de sa douleur.

Savait-il qu'il ne pouvait espérer qu'en moi ? Je passais de longues minutes auprès de sa cage sans qu'il montrât jamais le moindre signe d'inquiétude et sans qu'il prît jamais la moindre attitude de défense. Je me disais même parfois que ma présence (me leurrais-je?) lui procurait une certaine sécurité. C'était, entre nous, une atmosphère faite d'amitié silencieuse et d'espoir entretenu. Nous avions le même émerveillement devant le bleu écru du ciel et la même force vivace prise dans la gangue de la terre.



La captivité durait depuis plus de vingt jours. Maintenant les figuiers de Barbarie commençaient à répudier les derniers fruits pourrissants qui devenaient, une fois à terre, le repaire des fourmis rouges. Les cigales modéraient leur cri annonciateur de ciel liquide. Le soleil faisait moins de bruit sur les pierres de la cour, et les buissons, longtemps immobilisés par la canicule dans une attitude de squelettes rêches et poudreux, secouaient de temps à autre leur chevelure sous le souffle quelque peu brusque mais bienfaisant d'un vent passager.

Par groupes de quatre ou cinq, des guêpiers passaient parfois au-dessus de nos têtes avec un cri triste et nostalgique d'oiseaux en partance. Des cigognes flegmatiques, des percnoptères muets, des milans âpres et farouches sillonnaient aussi le ciel en suspendant de temps à autre tout mouvement d'ailes et en se laissant porter dans le vide comme des feuilles mortes. Puis ils se secouaient avec brusquerie, et le ciel bruissait et s'effritait sous leurs mouvements giratoires et précipités d'hélices. L'azur brassé fuyait à pas démesurés devant les oiseaux. Parfois le ciel devenait un immense tapis insolite parsemé d'oiseaux de tous genres, et l'on n'en revenait pas d'y voir l'étourneau avoisiner l'épervier, l'alouette voler aussi haut et aussi longtemps que le percnoptère.

La fuite irrémédiable et brusque de l'été laissait derrière elle un sillage d'odeurs lourdes et charnelles – pourrissement lent des fruits, fermentation épaisse des arbres fatigués d'avoir mis bas durant toute une saison.

Un matin, juste après m'être levé, j'allai rendre visite à l'oiseau. La première chose à frapper mon regard fut l'une de ses ailes qui traînait piteusement dans la cage, comme un pan de vieux frac inutile. Comme une branche d'arbre cassée. Avec la même teinte verdâtre de feuillage qui commence à ternir. Je ne pouvais, de prime abord, juger de la dimension de l'accident; mais je me dis que cela ne devait pas être bien grave, car l'oiseau gardait toujours son port alerte.

Tayeb ne semblait nullement affecté par l'accident du guêpier. Il introduisit trois doigts à l'intérieur de la cage et palpa sans mot dire la racine de l'aile.

A partir de cet instant le guêpier devint pour nous «Bouyifar» – l'oiseau à l'aile discordante.

Gardant mes trois chèvres dans les hautes herbes qui avaient perdu toute sève et dont les tiges – quand on y touchait – se rompaient avec un bruit sec, je risquais de temps à autre un regard vers l'école posée comme deux dés blanchâtres sur la partie la plus surélevée du village – une colline jadis verdoyante et qui fut allégée de tous ses arbres et buissons pour hisser sur son corps pelé la blancheur à l'origine éclatante de l'école.

Mais maintenant sa couleur grisâtre de chaux déteinte la faisait lourde comme l'ennui.

Les fenêtres peintes en vert étaient toujours closes.

Je pensai un instant à la rentrée avec d'abord ses cohues et ses criaillements puis son rythme monotone d'horloge infaillible. Il y avait aussi, en hiver, la chaleur bienfaisante des salles de classe chauffées au bois de bruyère. Il y avait cette odeur irritante mais agréable (comme les pêches avariées) du papier couvert de signes et d'images.

Une de mes chèvres leva une alouette. L'oiseau stria le ciel avec un cri de joie intense hissé plus haut que les arbres. Il faisait bon vivre parmi les herbes clémentes des champs. L'automne approchait avec sa moisson de larves dodues et frétillantes. ses grappes d'insectes écloses au cœur des buissons.

Je pensai à Bouyifar.

Pourrait-il jamais reprendre sa place parmi les groupes joyeux de guêpiers qui s'égrenent à travers le ciel avec des cris langoureux? S'ébrouerait-il lui aussi dans les crépuscules frémissant d'oiseaux incolores?

Je pensai aussi à Tayeb.

A la cage regorgeant d'essors tranchés à vif.

En revenant. le soir. je croisai de grands oiseaux qui fouillaient le ciel. Leurs ombres faisaient de vastes taches sur la terre.

Et c'est cette nuit-là que tout fut décidé.

Le lendemain le soleil arriva sur le village comme un grouillement de fourmis. Un chant agonisant mais têtu de cigale persistait à travers le ciel. Il se leva d'abord comme une plainte au faîte vibrant d'un olivier. puis montait peu à peu pour gagner la vastitude du ciel déjà très lourd de notes multiples.

Je ne voulais pas ouvrir bêtement la porte de la cage et laisser Bouyifar filer subrepticement comme un voleur pardonné. Je me mis à extraire un à un les rameaux durcis qui constituaient l'ossature de la prison, et bientôt l'oiseau se trouva assis sur une plaque de liège dans l'immense cage du ciel. Il ne parut pas se rendre tout de suite compte de ce qui lui arrivait. Car il mit un certain temps avant de remuer ses ailes – d'abord très lentement comme s'il craignait de provoquer un déclic fatal dans son appareil de vol.

Bouyifar inclina la tête de côté, l'ouïe interrogeant le ciel – ce geste de l'ancien prisonnier à l'affût des rires d'alouettes.

L'air dispersait des effluves d'arbres.

L'oiseau déploya ses ailes ébouriffées. Se laissa envahir par l'ivresse de forer le ciel palpitant.

Il ne put pas faire plus de quinze mètres. Il se posa au faîte d'un caroubier, y resta quelques bonnes minutes avant de reprendre son vol qui le porta cette fois en dehors du village et le cacha bientôt à mes yeux.

Je sentis mon cœur martelé de coups précipités comme un oiseau mutilé que ses blessures empêchent de prendre l'envol.

En passant le soir près des premiers figuiers qui bordent le village, je fus accueilli par l'explosion bruyante d'un groupe de guêpiers bientôt chaviré par le vent.

Bouyifar était parmi eux.

Les oiseaux allaient droit vers le couchant.

Je regardai encore. Le vol des guêpiers – ils étaient onze sans Bouyifar – très haut dans le ciel et frappé par les rayons braisés du soleil couchant formait une quadrature polychrome et régulière, une effigie mobile fléchée à travers le crépuscule.

Bouyifar évoluait légèrement en retrait des autres.

Dans quelques jours l'automne entasserait ses feuilles mortes autour des arbres assoupis.

SOLEIL — TRAQUENARD

Il se croyait né avec la destinée de reculer les limites du fleuve.

Car le fleuve ne tarderait pas à envahir le village. Pour s'en rendre compte, il suffisait de regarder, pendant l'hiver, le fleuve d'un jaune sale se tordant convulsivement comme une hydre géante et dont le grondement pouvait être entendu à des kilomètres de distance.

Le fleuve charriait toutes sortes d'arbres. Les hommes les moins frileux pouvaient assister de la djemaâ à ses assauts contre la berge. Des pans de terre s'abattaient dans les eaux tonitruantes; et chaque figuier déraciné était accompagné par les soupirs des vieux fellahs enveloppés dans leurs burnous déteints par l'usage. La petite plaine ne serait bientôt qu'une immense flaque d'eau. Et les fellahs seraient obligés de gratter pour vivre les flancs ferrugineux des collines où les buissons les plus coriaces étaient brûlés, quand venait l'été, par le soleil et le calcaire...

Quand venait l'été... C'est à ce moment-là que l'oued changeait complètement de parure. Des lauriers-roses surgissaient à la place des eaux tonitruantes, et une débauche de violet et de rose foisonnait sous le soleil. Le lit de l'oued devenait un endroit enchanteur.

« Mère, d'où viennent toutes ces feuilles violettes ? Les arbres de l'oued sont si différents des autres arbres ! »

L'été... Les immenses battements d'ailes lui insufflaient un vertige voluptueux. Les hirondelles sont des oiseaux sacrés. Elles viennent droit de La Mecque, la Maison de Dieu. Les tuer est un sacrilège. Les hirondelles fendent l'éther sans aucun frou-frou. Elles défient les lance-pierres les plus exercés. C'est aussi vers la Maison de Dieu qu'elles retournent lorsque, perchées sur les fils télégraphiques, elles entament leurs pépiements d'adieu. L'hirondelle renaîtra avec la première blessure des sauges...

... Pour lui, l'école s'était toujours confondue avec deux visages: celui du petit instituteur français à qui ses talons usés donnaient l'air de se dandiner plutôt que de marcher, et celui d'un garçon grand et joufflu collé au mur et qui tenait un ours en peluche. Arezki se disait souvent que ce portrait était une belle mystification. Car peut-on avoir un pantalon si propre et sans aucun accroc? A moins que le garçon ne fût le fils d'un grand notable!

Arezki apprit très tôt à lire. Et un jour – alors que la classe n'en était qu'à la quinzième page du syllabaire –, l'instituteur le surprit à regarder les textes des dernières pages. Il se fâcha et le menaça de sa baguette. «Alors, c'est de cette manière que tu suis?» Puis il lui ordonna de lire. Et Arezki lut parfaitement les dernières pages du syllabaire.

Il se désintéressa bientôt des études. Mais, malgré ses notes médiocres, il se savait plus intelligent et plus savant que l'instituteur même. Car lui seul pouvait commander aux hirondelles et aux essaims jaunes d'abeilles gavées de nectar. L'instituteur ne savait ni écouter la respiration des arbres ni sentir leurs émanations...

... Lorsque le soleil faisait vibrer l'éther et brassait ses infimes poussières jusqu'à les rendre visibles, Arezki cessait ses vagabondages. Le tic-tac du réveil – des murs émanait une odeur d'argile – était fait pour étirer le temps. Et Arezki languissait; car dans ce royaume voué à la pesanteur du soleil même les mouches refusaient de tournoyer. Là-bas,

parmi les mottes de terre à odeur de cendre et de cuir macéré, les enfants déguenillés surveillaient curieusement et avec excitation les ébats des sauterelles...

Il ferma un instant les yeux et jouit encore des couleurs de l'Aïd – couleurs de robes, de foulards –, des mains rouges et du sourire rouge des jeunes filles. Les filles aiment beaucoup les couleurs. C'étaient elles qui renouvelaient chaque matin les fleurs qu'elles allaient cueillir aux champs et qui ornaient le bureau de l'instituteur. L'Aïd, c'est le baiser du pardon. Les filles prodiguent leurs sourires et leur haleine.

emporter avec moi
– seule relique sanctifiant
mon périple-suicide –
le parfum des jeunes filles
que ma mémoire déploiera
en tresses ensoleillées
et amalgamera aux arômes de chaque aube.

Il n'allait pas souvent à l'école.

«L'instituteur ne m'aura pas. Mes parents non plus. Car nul n'est en mesure be découvrir les fondements de mon royaume. D'ailleurs sauront-ils diriger le vol des hirondelles et iront-ils en cachette inspecter les pièges bes camarades pour libérer tous les oiseaux encore en vie?»

Il sut très tôt qu'il était pauvre. Des femmes étaient venues maintes fois proposer à sa mère de la prendre comme ménagère. C'est pour cela qu'il se résigna à traîner longtemps un lourd calvaire: ses habits éternellement rapiécés. Et ces bretelles qu'il savait, mieux que tout autre, ridicules. Un jour, il tenta de se révolter. «Mère, je veux une ceinture. Je ne porterai plus jamais ces bretelles! – Mais, mon chéri, tu sais, les bretelles servent à te maintenir droit et beau. . Ce n'est pas vrai, pensa-t-il, les bretelles, au contraire, m'écrasent les épaules et m'empêchent de grandir».

Les jours où ses habits décents séchaient sur le fil de fer tendu entre deux figuiers et qu'il était obligé de s'empê-

trer dans un caleçon trop grand pour lui, il se cachait de peur que les femmes qui allaient puiser de l'eau à la fontaine le vissent. Cependant, pas un instant il ne remit en question sa puissance. Et quoiqu'il eût cessé de régner sur les petites filles depuis que ses notes en classe étaient devenues trop médiocres, il lui restait toujours son domaine insulaire – une faune et une flore que les hommes mettraient du temps pour découvrir!

Tant que saigneraient encore les sauges sous l'œil sagittaire du soleil, il savait que les hirondelles seraient au rendez-vous et que son privilege de diriger leur vol demeurerait intact.

« Mère, pourquoi les arbres de la rivière ont-ils des feuilles si singulières? »

Il savait qu'un jour ou l'autre il atteindrait les lauriers-roses malgré les dards des barbelés qui lacéraient les feuilles. Et cette odeur de mer qu'on devinait planant sur les fleurs violettes le sanctifierait. Alors, il ne retournerait plus jamais à l'école. Et l'éclat des joyaux tapissant le lit de la rivière estomperait à tout jamais les yeux des fillettes.

★

Un soleil rectiligne foudroyait le quartz.

Et Arezki sentit ses dents crisser et son estomac se soulever au contact de ce cisaillement continu. Involontairement ses yeux se mirent à larmoyer. Le stade était immense: un ancien champ de figuiers aménagé pour les sports des militaires et des écoliers. Mais il était quasiment impossible d'échapper au tranchant du quartz. Les pierres éventrées exhibaient leurs entrailles laiteuses qui montaient à l'assaut du soleil. Arezki chercha le regard salutaire des figuiers. Mais les figuiers étaient bafoués. D'habitude, leurs branches ne ployaient que sous le poids sacré des figues, le poids inoffensif des paniers d'osier...

Arezki regardait fixement le monstrueux fruit métallique qui pendait de l'arbre. Ses yeux défiaient les éjaculations incandescentes du canon. L'instituteur jouait toujours au ballon avec ses élèves. L'instituteur était trop confiant. Le sifflet métallique pendait à son cou... Arezki sentit les serres du soleil s'agglutiner autour de lui. Les entrailles laiteuses des pierres éventrées... le sifflet métallique... la mitraillette. Il se sut encerclé de toutes parts par les épées incandescentes.

Atteindre à tout prix l'ombre salutaire des figuiers...

Il se mit à courir.

La mitraillette était plus lourde qu'il ne s'y attendait; mais, dans sa frénésie à dissoudre l'éclat métallique, il sentit à peine le poids de l'arme. La branche de figuier se cassa. L'instituteur se retourna, réalisa en quelques secondes la situation et courut à toutes jambes derrière Arezki. Lorsque celui-ci entendit les pas se rapprocher, il se retourna et, le doigt sur la gâchette, menaça le sergent qui recula, rouge d'indignation, de colère et de peur.

Arezki dévala alors la pente...

Le camp perché tout près sur une crête – et le soleil entreprit une danse frénétique – vomit tout à coup une dizaine de soldats qui, mitraillettes à la bretelle, descendirent de la crête en courant.

Le rêve devint exaltant. Arezki savait qu'il pouvait se jouer des soldats tout son soûl; car dès que les soldats s'aviseraient de lui faire du mal, il se réveillerait comme toujours en sursaut.

Mais cette fois la gifle magistrale et le coup de pied qui l'envoya rouler au loin lui apprirent qu'il ne rêvait pas. Une volée de soleil le fit ciller... et ce fut la petite cellule froide où il se retrouva pieds et poings liés.

★



Les trois soldats (l'un d'eux était l'instituteur) qui poussèrent violemment la petite porte eurent du mal à tenir ensemble dans cette sorte de niche. Arezki n'eut pas peur d'eux. Il trouvait même normal qu'après une fugue si exaltante ces messieurs vinssent le gifler avant de le relâcher. Mais il ne s'était imaginé à aucun moment que ces messieurs pouvaient lui faire du mal. L'un des soldats lui asséna un coup de pied qui le fit se tordre de douleur et lui fit venir les larmes aux yeux.

L'instituteur était debout, indécis et nerveux, dans l'embrasure de la porte. Le soldat donna encore un coup de pied, plaisanta un moment avec l'autre militaire puis éclata de rire et gagna la porte. Arezki entrevit un profond sentiment d'indignation dans les yeux de l'instituteur.

Arezki resta seul avec l'instituteur. Le petit instituteur aux talons éternellement usés. Arezki soutint le regard limpide. Le maître d'école n'était pas un lâche. Le petit Français se pencha sans mot dire, trancha les liens sur les poignets d'Arezki puis gagna la porte à son tour.

Avec l'approche de la nuit, Arezki commençait à avoir froid. Les membres libérés, il resta cependant dans sa posture première de peur qu'un soldat entrant dans la geôle ne s'aperçût du travail accompli par le maître d'école.

La seule issue possible était une espèce de vasistas obturé avec du carton. Arezki enleva le carton, attendit un peu, le cœur battant à tout rompre, puis engagea son buste dans l'ouverture. A ce moment, il entendit le cliquetis d'un fusil. Presque mort de frayeur, il demeura pétrifié durant quelques secondes. Mais le son métallique ne se reproduisant plus, sa terreur commença à se dissiper et il continua son opération.

La nuit était d'encre. Arezki courut à toutes jambes. Parvenu devant les fils de fer barbelés, il se rappela que l'endroit était parsemé de mines. Il demeura un instant perplexe, conscient du danger encouru à tenter de passer

au travers des fils. Et, prenant son parti, il sauta de toute son énergie par-dessus les fils, se disant qu'ainsi il mourrait plus vite, presque sans rien sentir. Mais – miracle! – ce fut la liberté qu'il rencontra.

Ses pieds nus lacérés par les obstacles, il se mit à courir comme un poney trop longtemps tenu en captivité. Il ne se sentait pas. Il ne sentait rien.

Sa course dura jusqu'à l'aube.

Et Arezki, comme à travers un épais brouillard, entendait des sons algériens: les voix rassurantes des paysans qui le consolaient. Un paysan lui présenta une paire de vieux mocassins. Arezki regarda alors son pantalon en lambeaux, ses pieds déchirés, sanglants et qui enflaient démesurément.

Et convaincu qu'il allait mourir, il se mit à pleurer à chaudes larmes.

MORT DE QUELQU'UN

La mer ahane, invisible. L'écume seule troue la nuit. Lui regarde le ciel en colère qui brasse des projets noirs et compacts. Hier, jour de son arrivée, à cette heure-ci les nuages étaient moins impénétrables; ils s'écartaient souvent pour former une sorte de ronde au centre de laquelle glissait subrepticement une parcelle de métal éclatant.

Youcef Aghrib ne s'attendait pas à ce paysage d'ombre pesante et à cette nature déchaînée. Il était habitué à une mer tout à fait autre qui, il y a bien longtemps, à chacune de ses arrivées en cette même période de l'année, l'accueillait au tournant de la montagne comme une paisible ecchymose dans le corps de la terre. Il lui était aisé de prendre alors sa fatigue, la poussière de la route et les bruits de la ville quittée très tôt, d'en faire un lourd ballot et de le balancer dans l'eau profonde comme l'oubli.

Cette époque-là était la seule à avoir laissé une empreinte visible dans sa mémoire. Un beau jour, le temps se mit à défiler à une allure vertigineuse, brassant et emmêlant impressions, paysages et souvenirs.

Youcef prit conscience de ce changement décisif à l'âge de dix-neuf ans. Cela faisait sept ans qu'il venait dans ce village, et aucune année n'avait amené avec elle un quelconque changement. Il se dit que dans sept autres années il aurait vingt-six ans, qu'il serait un homme fait et qu'il ne se passerait rien non plus. Une angoisse incommensu-

rable l'envahit, oppressant implacablement sa poitrine. Il eût voulu se jeter à plat ventre, enfouir son visage dans l'herbe et sangloter durant des heures.

Il ne fit rien de tout cela. Il descendit plus bas vers la mer, s'accouda au parapet pour mieux sentir l'odeur des oursins écrasés et de ces crabes frétillants que les gosses croquaient tout crus.

C'était au corps des autres qu'il reconnaissait le poids des ans, pas au sien propre. Autour de lui, des dos se voûtaient, des poitrines s'affaissaient, des cheveux se poudraient de blanc. La pérennité et la monotonie faisaient les frais des seules apparences. Car, en réalité, chaque fois qu'il revenait au village il y trouvait une métamorphose radicale. La première fois, ce fut les oliviers qui – sans raison apparente- moururent l'un après l'autre. Puis la rougeole qui emporta plus de la moitié des nourrissons. Une autre année fut marquée par l'invasion des cheveux blancs : tout le monde, jusqu'à ceux que Youcef avait laissés adolescents, en avait sa part.

Il ne sait pas très bien à quel âge a pris possession de sa tête cette sensation désagréable et continue de fatigue – son cerveau devint comme ces terres marécageuses sur lesquelles planent continuellement des vapeurs malsaines. Un jour lumineux de juillet (avait-il réellement dix-neuf ans?), à l'heure où le soleil ayant déjà atteint sa plénitude entamait la partie descendante de sa courbe, les formes et les distances s'abrogèrent dans son esprit. Des visages familiers lui devinrent tout à coup étrangers et des objets se mirent à voleter hors de tout temps et de toute pesanteur, dans un présent immémorial.

Les idées, les sensations traversaient son corps, crible insensible qui ne retenait désormais rien – pas même sous forme de vagues contours. Une myopie de la mémoire s'installa en lui et, durant des années, les souvenirs défilaient, flous et enchevêtrés. Le temps se distendait ou se raccour-

cissait dans sa tête comme une pellicule élastique. Des faits s'éloignaient l'un de l'autre, se jouxtaient, s'emmêlaient se dépassaient, se rattrapaient, puis ricochaient l'un contre l'autre et s'embrouillaient de nouveau. Une sorte de ceinture oppressante entourait sa tête, juste sur la face intérieure du crâne. Parfois, quand il fermait les yeux, le carcan se resserrait étroitement et il croyait alors que sa cervelle allait éclater et voler en petits paquets gluants.

Aujourd'hui que Youcef voudrait tant parler à quelqu'un de Houria un même malaise dilue ses souvenirs. Il a déjà oublié son visage. La photographie qu'il garde d'elle ne comporte qu'un médaillon sur la poitrine et un sourire indécis où il serait très difficile de reconstituer son corps secoué par la jouissance et ces gestes insoutenables qu'elle avait pour mimer la mort et ses affres:

«Le suicide est ma seule vocation, disait-elle; je porte dans ma matrice les convulsions millénaires d'un peuple qui n'a pas encore recouvré la santé ni consommé sa mort. Entre mon sexe et ma langue, l'espace est infranchissable et aride comme un temps inhabitable. Comment alors dire le territoire, le nom et tout ce qui s'y rattache? Je ne pourrais, tout au plus, qu'inscrire dans mon corps cette infinie violence que mes doigts et mes dents, prêts à mordre et déchirer, impriment aux pans de nuit et de silence.»

C'était une époque où Youcef Aghrib aimait aller au-devant de ce qui allait le faire souffrir. Houria et lui vivaient un amour sans aucun lendemain possible. Le désordre et l'incertitude les plus totaux constituaient la toile de fond sur laquelle se déroulaient toutes leurs journées. Leur amour, si profond fût-il, était une sorte de désert sans oasis où ne s'entrechoquaient que des roses de sable blessantes au contact. Ils vivaient ensemble juste le temps de voir une violence prendre corps. Selon ses propres dires, Houria devait, après ces vingt jours qu'elle lui donnait, aller rejoindre un lieu éminemment austère.

Quand Youcef essayera de se souvenir d'elle par la suite, c'est presque toujours deux images qui s'imposeront à ses réminiscences. Dans la première il voyait Houria assise sur une grosse pierre sous un soleil torride. Elle était toute rouge de chaleur et de grosses gouttes de sueur perlaient sur son visage. Elle était très belle. Ils devaient partir quelque part et attendaient un véhicule. L'autre image de Houria incrustée à jamais dans la mémoire de Youcef est celle de cette nuit, la veille de leur séparation, où elle se soûla à mort et déversa sur lui un flot d'injures et de crudités.

«Tu n'es pas mieux que ces larves, tes semblables, qui meurtrissent le paysage. Toi qui te dis insurgé et sans attaches pourquoi fais-tu l'amour en pleine obscurité? Tu ne fais que tricher, toi aussi. Comme tes pairs, tu as peur de la lumière crue et de tout ce qu'elle peut dévoiler à tes yeux. Même ta jouissance est silencieuse, comme un plaisir volé. Ah! révolté des hauteurs et du vide, je ne comprends pas tes lamentations à la con, ton langage de pierre et de corail semblable à une roue qui tourne à vide. Ton austérité – curé de mon cul –, tu crois que je m'en gargarise? Je veux une parole qui déborde et qui blesse. Parle-moi de l'os et du pal.»

Elle se tortillait, portait les mains à sa gorge pour s'étrangler.

«Mon angoisse et ma souffrance sont un désert sans balises, dit-elle. Tu vois, je suis devenue une loque. Je dégueule et je chie devant toi. C'est d'ailleurs toi qui m'as apporté ce seau; car même devant mon égarement et ma mort, tu conserves le sens de l'hygiène.»

Puis elle se mit à pleurer tout doucement et fredonna pendant quelques secondes une vieille chanson de sa région.

«Puisque tu es sur moi, tu crois me surplomber. Ote-toi de mon sexe, il faut que j'aille pisser. Maintenant que je suis saoule tu abuses de moi sans vergogne, et tu sais que je ne ressens rien.»

Sa tête tomba du matelas, alla heurter le carrelage, et ses cheveux, qu'elle avait assez courts, étaient répandus sur son visage et collés par endroits par la sueur. Youcef posa sa main sur la bouche de Houria, et l'air qui sortait de ses narines et frôlait les doigts de Youcef était d'un débit étrangement régulier, comme en ces jours où elle dormait calmement contre lui.

«Tu me prends sans doute pour une putain», dit-elle, soudain en relevant légèrement la tête. Elle était très belle – d'une beauté angoissante et profonde comme un abîme. Elle haletait par à-coups, puis fut secouée d'un interminable hoquet. Sa robe (elle n'avait sien en-dessous) était toute froissée, et Houria offrait une nudité d'autant plus impudique que son corps était dans une position très contorsionnée.

«Je vais mourir cette nuit, promets-moi de dire à ma mère quand ils viendront chercher mon cadavre que j'étais demeurée pure.»

Youcef avait erré trois jours durant, comme un tou, dans la ville pour lui dépeuplée.

Mais, mieux que le souvenir de Houria, la chose qui lui reste avec le plus de netteté et le plus d'obstination dans la mémoire, c'est l'impression de son premier retour au village. Il avait la sensation d'être si grand qu'il aurait pu sans peine (pour peu qu'il l'eût voulu) enjamber les maisons et circuler librement dans les champs alentour bravant arbres et buissons, Aucune bâtisse ne lui paraissait excéder sa propre taille. Il n'avait auparavant jamais soupçonné qu'il aurait pu être né dans un village de troglodytes.

Maintenant le sentiment qui le tenaille est celui de son impuissance devant la terre, devant ses mystères tissés de bourdonnements et ses lourdeurs de bête enceinte. Odeur. Cri. Puis de nouveau mouvement. La terre a dit sa soif insondable, la béance de ses blessures et tout ce qu'elle exige de sueur C'est à la terre noire et fangeuse qu'il pense pas à cette argile blanche de son enfance dont le parfum

coulait dans l'air comme une exhalaison de fruit mûr. Il avait su depuis longtemps qu'il n'était pas fait pour cette terre. Il se mit un jour à évaluer sa chance de pouvoir échapper aux serres impitoyables de la glèbe et de trouver dans les villes sans visages, sans sillons et sans drailles des personnes prêtes à accréditer (et parfois même à financer) ses humeurs et ses rêveries.

Le temps ne l'intéresse presque plus. Cette absence de quinze ans qu'il s'était offerte d'un seul coup lui apparaît comme un incident sans importance. Il quitta tout naturellement le pays le jour où il se rendit compte que les évidences et les vérités des gens d'ici ne lui suffisaient plus. Il ne s'émeut nullement à la pensée que jamais peut-être il n'aurait devant lui quinze autres années pour renouveler cette expérience, pour repartir encore et revenir comme il le faisait jadis chaque année.

La seule chose qui l'ait bouleversé est de ne pas retrouver sa mère. Jamais il ne s'était imaginé qu'il pourrait s'arranger d'un tel vide, d'une telle amputation dans sa vie. Tant qu'il vivait dans les villes charriant le désordre et l'oubli, il avait pu s'accommoder de l'absence de sa mère. Mais son village natal n'a pour lui qu'un seul visage, celui de cette petite femme aux mains calleuses et au profil en lame de rasoir.

« Maintenant que ce visage n'est plus, jamais je ne pourrai me faire à l'idée que cette terre est mienne. »

La distance offerte à sa promenade, entre le lieu dit « le jet d'eau » – mais où jamais, aussi loin que remontent ses souvenirs, il n'eut le loisir de voir un quelconque jet ou source – et les eucalyptus tout en haut où les paysans attachent leurs ânes les jours de marché, la distance offerte à sa promenade représente à peine un kilomètre. Durant la journée, Youcef aura infailliblement rencontré sur son chemin les trois errants du village : Mohand-Saïd au regard bleu et terne qui parle du temps des pacages. Ouldrebbi, arrivé ici il y a huit ans et qui n'est pas encore monté à son

hameau tout près parce qu'on n'y trouve pas de vin, Benterrih la femme sagouine qui traîne ses pieds nus dans toutes les bourbes et dans tous les fumiers des étables.

Les cinq cafés du village offrent le même aspect de fumoir et la même faune aux visages atones et terreux. Mais Youcef Aghrib a un faible pour l'un d'eux. Il ne lui trouve cependant pas d'attrait autre que celui d'être situé exactement au milieu du village, ce qui met Youcef à égale distance de toutes choses – des hommes, de la mer et des eucalyptus aux ânes.

Les visages sont noyés de fumée. Les dominos s'abattent avec des claquements secs. Les tasses tremblent parfois sur la table.

«J'ai vu un film en ville, dit quelqu'un. A la salle «Afioun». Ça coûte cinq dinars. C'était bon. Non, pas cow-boy. Il y avait plein de femmes et de policiers. C'était bon.

— Tout ça c'est la faute aux hommes. Le moindre petit cul qui frétille dans la rue, et les voilà tous derrière. La femme est faite pour la maison; dès qu'elle sort, mon frère, elle ne peut ramener que déshonneur.

— Un caillou a valeur de pomme dans la main d'un ami

— Moi, mon rêve c'est d'avoir un troupeau de chèvres, trois chiens de race et un bon fusil à deux coups.

— *Appuie-toi tout ton soûl. C'est Dieu qui t'a donné.*»

Un beau Noir au nez busqué entre dans le café; il est habillé en civil, mais, à l'empressement que chacun met pour lui sourire et pour lui céder le passage, Youcef Aghrib a vite compris qu'il ne peut s'agir que d'un gendarme. L'homme passe outre à toutes les avances, se dirige avec superbe vers le comptoir où il sirote assez rapidement quelque chose dans un grand verre, puis sort sans payer et sans daigner regarder personne.

Malgré l'instantanéité de son intrusion et son impeccable réserve, le gendarme avait apporté avec lui un poids lourd pour les hommes attablés. L'enthousiasme avait baissé, les joueurs surveillaient leurs exclamations et leurs propos. L'agent de l'ordre sorti, les dominos recommencent à s'abattre avec véhémence. Mais, subitement, tous les jeux s'interrompent, tous les mouvements se figent.

«Il est mort!» clame Saïd-Ou-Kaci qui s'encadre à l'entrée du café dans son plus beau burnous comme pour donner plus de solennité et de crédibilité aux nouvelles qu'il colporte.

Youcef Aghrib sent courir et se bousculer dans sa tête une horde de noms et de visages: Claude-Michel Cluny, Mohand-Ou-Chaâvane, Daniel Oster, Abdelkrim Djaad, Loucif Hamani, Azeddine Boukerdous, Lacombe Lucien Saïfi Ali, El-Hachemi le cordonnier, El Hadj M'hamed El Anka, Abdelmalek Ouasti, Derguini Arezki, Gasmi Ahmed, Francis Coppola, Djamal Allam, Oussama Abdeddaïm, Saad Haddad, Hubert Haddad, Driss Ferdi, Mohammed Khaïr-Eddine, Fabrice del Dongo, Alvar Nunez Cabeza de Vaca, Shams el Baroudi, Kiran Kumar.

Aucune femme. C'est donc bien lui qui est mort.

Les cartes et les dominos retombent avec frénésie sur les tables branlantes. Un joueur que le gain sans doute rend communicatif et sensible s'écrie soudain dans un coin de la salle:

«Prions pour son repos, il a beaucoup souffert.»

Le vent dehors gifle comme des lanières invisibles. Il traîne dans les arbres lavés à grande eau un chapelet de plaintes discrètes.

Youcef Aghrib monte lentement vers les eucalyptus aux ânes, dans la direction opposée à celle de sa maison. Il éprouve l'obscur désir de faire couler la nuit dans son corps.

Le ciel par moments secoue sa face nuageuse, et quelque astre s'insinue prestement, pareil à une pièce d'or éclatante entrevue au fond d'une rivière claire. Du côté opposé à la mer court un pullulement de nuages moins sombres. Ils buttent les uns contre les autres, puis se désagrègent en touffes légères.

Youcef aura toutes les peines du monde à entamer tout à l'heure une discussion avec sa sœur, monstre de quiétude et de bon sens. Car, à toute avance de dialogue, elle répondra, imperturbable : «Ce n'est pas avec des souvenirs qu'on fait avancer les choses.» Ou encore : «Je n'arrive pas à te comprendre. Tu as laissé ici un décor il y a quinze ans et tu refuses d'admettre qu'entre-temps les couleurs, le langage, les sentiments et les personnages aient pu changer.»

Ils sont très différents, sa sœur et lui. Mais il ne lui dénie pas pour autant qu'elle ait presque toujours raison sur lui. Tout à l'heure il sourira même à ses remontrances pour lui montrer qu'il ne les juge pas toujours déplacées et que, de toute manière, il ne lui en a jamais tenu rigueur.

Lorsque Youcef Aghrib sillonne le village dans l'autre sens pour rentrer chez lui, le dernier café a congédié ses habitués. La chienne du voisin qui ne s'est pas encore faite à sa présence, et à laquelle aucune de ses allées et venues n'a pu échapper durant ces deux jours, n'aboie même pas cette fois-ci.

«Il est mort !» crie Youcef sur le seuil de la porte d'une voix que la rumeur du vent dans le frêne recouvre et disperse.

Puis il s'étend lentement en prévision d'une longue insomnie sur la couchette tout près du feu de bois que sa sœur a laissé allumé.

Demain il fera peut-être plus beau.

ROYAUME

Samri a toujours pensé que seuls les narcotiques peuvent atteindre la plénitude du soleil.

... Soleil et hachisch... Vaporeux souvenirs... Lumières jumelles qui seules dispersaient les ténèbres de sa vie.

Né orphelin d'une ville saturée de soleil
J'ai vécu remâchant un rêve narcotique...



Malgré la ressemblance morphologique frappante qu'il avait depuis longtemps constatée entre lui et les autres bipèdes qu'il rencontrait dans la rue, il n'avait pas réussi à changer la conception qu'il avait de sa présence au monde : poète égaré dans un univers qui le renie et le bafoue. Ce qui ne l'empêcha pas d'arriver à une conclusion fort raisonnable : la poésie ne nourrit pas. Il lui fallait donc occuper un emploi à côté de ces bipèdes peu engageants.

Bureaucrate! Il n'a jamais pu exprimer toute l'ampleur du mépris que lui inspirait ce mot. Ce mépris et la mesquinerie forcée de sa vie, seuls le vin et les narcotiques les lui faisaient oublier, le soir, en lui ouvrant les portes du paradis rouge des possédés et des insurgés.

Son maigre salaire lui permettait à peine de subvenir à ses besoins les plus pressants. Mais il y avait cette voisine d'une trentaine d'années. Une intellectuelle. Un professeur d'espagnol. Elle lui faisait régulièrement l'« aumône » chaque

semaine. La première fois qu'elle pénétra dans sa masure, elle lui dit de sa voix de fille impubère :

« J'aime les artistes, M. Samri, et je serais heureuse et honorée de venir en aide par ces maigres subsides à un poète dans le besoin. »

Samri était comme qui dirait beau. Vingt-quatre ans, un corps mince d'adolescent. Mais il avait horreur des intellectuelles. Sa meilleure satisfaction, son meilleur « amour » comme il se plaisait à l'appeler parfois, il l'eut, à l'âge de dix-neuf ans, avec une jeune paysanne illettrée, un « jeune animal » spécialement conçu pour satisfaire les plus ardentes démangeaisons charnelles. Un « amour » comme Samri les appréciait. Un amour où il n'a été question ni de Sartre ni des dérivées partielles. Une communion hermétique.

*

Dès l'âge de dix-sept ans, Samri avait tenté, par tous les moyens, d'échapper à l'emprise sordide de ce monde. Il réussit à se créer un rêve où il vivait le meilleur de son temps. Tout contact avec le monde des hommes l'indisposait et il avait hâte, à chaque fois, de retrouver son monde à lui – sa mer.

C'était une mer d'un bleu aveuglant, une mer spatiale, toujours calme et sur laquelle planait une vapeur rose. Ce n'était pas cette mer en elle-même qui intéressait Samri, c'étaient surtout les bateaux. Il y en avait de toutes les couleurs et de toutes les dimensions. Des gondoles, des goélettes, des sloops, des steamers, des tartanes, des cargos, des yoles. Samri voyageait à tour de rôle dans l'un ou l'autre des bâtiments. Accoudé au bastingage, il regardait la mer qui se déroulait, infinie et inhumaine, sous ses yeux.

Parfois aussi, il se contentait de regarder les bateaux partir, sillonner les flots irisés. Il les enviait de posséder un aussi vaste terrain de parcours, de bourlinguer à leur

aise, affranchis de toutes les lois. Rien ne les empêchait d'aller boire à la source de leur rêve. Et chaque fois, Samri les voyait revenir en titubant sur les eaux, ivres. Quelques bâtiments vacillaient tellement que Samri s'attendait à les voir sombrer. Mais ils finissaient toujours par retrouver leur position d'équilibre. Samri les regardait alors se rapprocher du quai et s'y immobiliser.

Et la mer, redevenue déserte dans son immensité, semblait un voile immobile d'où toute vie s'était retirée.



Midi.

Samri, accoudé à l'unique fenêtre de sa mansarde, regardait la rue. Il était un peu surpris de constater que, parmi les passants, les femmes retenaient son attention plus longtemps que les hommes.

Misogyne. Samri n'avait jamais accordé de grande importance aux femmes qu'il considérait comme des somnifères bons à apaiser ses ardeurs charnelles. Même le plaisir qu'elles lui procuraient était de loin inférieur à celui qu'il tirait de la mer. Le spasme le plus libérateur, il ne pouvait l'avoir qu'avec les bateaux. Pourtant ce jour-là, en regardant les femmes dans la rue, il se sentait drôlement remué.

Flot sempiternel du soleil.

Il lui arrivait souvent de se sentir ainsi parcouru par une sève pétulante. Et ce flux intérieur, il le qualifiait d'amour. Amour de la destruction ? Amour de Dieu ? Amour des femmes? Il l'ignorait. (Cependant, il était sûr que c'était un amour autre que celui des bateaux.)

Roué sous le soleil turgescent qui dardait ses mèches calcinées, Samri rêvait d'une île heureuse, d'une amitié, d'un cœur compréhensif. (Pas un cœur de bateau, les bateaux l'avaient toujours compris.) Amour récalcitrant.



Le boulot avait été dur. Samri se souvenait avoir beaucoup griffonné de la journée. Arrivé chez lui, il s'allongea sur son lit. Il avait la tête qui tournait mais n'arrivait pas à dormir. Il implorait les bateaux qui se refusèrent à son appel. Son désir d'eux devint tellement brûlant qu'il sentit son corps parcouru d'un interminable frisson. Il se retournait convulsivement sur son lit. Toujours absents. Alors il prit un stylo et se mit à griffonner ces vers.

Portant sur mes lèvres
comme un blasphème récalcitrant
l'implacable verbe aimer.

Il se préoccupa plus de se demander pourquoi avoir souligné ce dernier mot que de la suite du poème. Il eut beau mâchonner ensuite son stylo, l'inspiration s'était irrémédiablement éclipsée.

D'ailleurs, Samri avait des idées fort inconvenantes quant à la poésie. Un poème, selon lui, ne doit pas être une suite de phrases alignées, mais le libre commerce de mots ou d'expressions toutes simples, écrits n'importe comment et sur n'importe quelle surface avec la seule contrainte d'aller droit au but. Des mots et des expressions comme JE SOUFFRE, J'AI SOIF, DÉBILE, CÉCITÉ.

Les bateaux étaient toujours absents.

Samri ouvrit son poste-radio. Après un crissement, il entendit une voix féminine. La femme chantait dans une langue inconnue de lui, une langue harmonieuse et légèrement nasillarde.

Le chant lui plut beaucoup, et il se laissa un instant bercer par la mélodie de la voix. Il essaya de deviner la patrie de la chanteuse : Amérindienne ? Indienne ? Hawaiienne ? Il imagina ensuite son portrait. La voix avait aidé pour une large part à l'élaboration du portrait. Personne jeune, mince, petite bouche et chevelure lustrée de quelque huile odorante. Les yeux, Samri les imagina noirs, car la chanteuse ne pouvait pas être européenne.

Depuis ce jour, Samri ne vivait qu'avec le souvenir de la fille invisible.

La voix était venue détruire le calme de la mer. Et un beau matin tous les bateaux firent eau et se trouvèrent submergés.

Chaque soir, en revenant du bureau, Samri caressait longuement le poste-radio avant de l'ouvrir à l'endroit où avait été captée la voix lointaine et subjugante. Un jour, il se surprit à écouter une chanteuse de langue anglaise, rougit, sourit légèrement et se qualifia d'infidèle.

★

La pluie tombait à grands flots.

La veille déjà, Samri souffrait d'un mal de tête. Mais il ne voulut pas prendre la chose au sérieux, et il partit le matin à son bureau. Il finit son travail tant bien que mal; mais il était très fatigué et il avait froid. Lorsqu'il arriva chez lui, il s'alita.

De grosses gouttes de sueur perlaient sur son front et de longs frissons lui parcouraient l'échine. Claquant des dents, il se mit à rêver d'un ami qui viendrait lui donner à boire, d'une personne qui passerait une main réconfortante sur son front brûlant, d'un être qui, par sa présence et ses mouvements, dissiperait les ténèbres qui envahissaient de plus en plus la masure.

SEUL. Ce n'est que maintenant que Samri commençait à mesurer toute l'horreur contenue dans ce mot. Il eut l'impression que les ombres de la nuit qui l'enveloppaient progressivement allaient bientôt l'étouffer. Et personne avec lui pour le secourir.

Alors sa figure se convulsionna. Il essaya de se lever et se maintint un instant sur le coude. Il allongea un bras tremblant vers le poste-radio. Il prit le transistor froid,

le posa sur sa poitrine et ferma les yeux. Il tourna le bouton. Crissement. Un étrange sourire parcourut son visage moite...

... Une débauche de bateaux se mit à sillonner une mer étrangement calme et bleue. Les bateaux voguaient à une vitesse folle. On aurait dit qu'ils fuyaient un monde dont ils se sentaient enfin libérés...

L'OFFENSIVE

de soldats pointant une multitude de canons de fusils vers le disque solaire dégringole une longue pente herbeuse qui donne sur un dépotoir. Un soldat, deux mètres d'espace libre, puis un autre soldat. La file se perd à l'horizon en une ligne de points noirs presque confondus.

Des gosses sont accourus pour les voir partir et beaucoup de gens, tassés des deux côtés de la route, les plaisantent en faisant allusion à la récente promulgation d'une loi interdisant aux militaires le port de la moustache.

Le petit soldat aux pieds enflés regarde des fleurs bleues dont il ne connaît le nom que dans son dialecte. Et, ne sachant comment les nommer, il s'écrie à l'adresse du soldat immédiatement derrière lui: «Quand j'étais gosse, j'habitais au bord de la mer une maison pleine de fleurs comme ça. Elles grimpaient jusqu'au nid de cigognes situé sur le toit.» Puis il reprend son pas traînant.

«Ecoute, dit l'officier, le bruit rauque et grinçant de tes semelles contre le gravier m'agace.»

Un vol sombre d'oiseaux rapaces strie la peau du ciel.

Et comme l'autre continue à claudiquer comme un ours blessé, le lieutenant dégaine son pistolet et l'abat d'une balle bien placée entre les vertèbres cervicales.

1. *Mercredi*:

Dans la position où je suis le ciel m'accapare beaucoup plus que les trois sections de soldats faisant de l'ordre serré.

Des nuages chargés d'orage et de colère cachent complètement le soleil et déversent sur la terre un flot serré de ténèbres et d'intenable mélancolie. Des silhouettes d'hommes se meuvent au loin, près des véhicules à chenilles. Un bruit sourd et insistant, fait de pas cadencés et de ronflements mécaniques, semble forer les entrailles de la terre.

C'est l'heure de la journée où je commence, l'atmosphère belliciste qui règne autour de moi aidant, à me faire à ma situation de militaire et de chef. Le matin, au lever, il y a toujours dans l'air et dans ma chambre une petite musique nostalgique qui me ramène des senteurs éloignées et il y a toujours une peur vague qui m'assaille à la vue des engins meurtriers qui lèvent leurs canons ou leurs antennes vers le ciel.

La première journée d'instruction a débuté très mal. Un soldat s'approcha du champ de tir avec une farouche détermination dans les yeux. Le sang affleurait à son visage par vagues successives. On attendait vainement que le coup partît. Un silence froid et pesant s'abattit tout à coup sur la section. Une démangeaison désagréable se propagea comme une traînée de poudre à travers les rangs serrés de tireurs. Brusquement le soldat, animé d'un mouvement somnambulesque de pendule, se retourna vers nous, hagard, le fusil entre les mains. Mais déjà trois hommes étaient sur lui. Ils firent voler l'arme d'entre ses mains et le terrassèrent en un rien de temps. A ce moment précis le ciel entreprit sous mes yeux un mouvement imperceptible de giration.

Encore un soldat qui refusait d'aller combattre les Réfractaires (ou Jaunes). Je voulus intervenir pour essayer d'alléger un peu le châtiment, mais les trois tortionnaires de la B.S.E. (Brigade d'expiation spécialisée) avaient déjà branché sur le corps parfaitement immobilisé des instruments neufs dont l'éclat métallique déchirait la pupille comme des ciseaux bien aiguisés.

Je regarde toujours le ciel, oubliant presque les rangs de soldats qui se démènent devant moi. D'étranges figures

vite évanouies et tout de suite reconstituées dans un autre modelage occupent l'étendue de la voûte céleste. Elles se dirigent comme un vol d'étourneaux vers le pays des Réfractaires.

Sans date :

Nous menions, il faut bien le dire, une vie assez agréable. Un officier en temps de paix, il n'y a rien de plus peinard et de plus choyé dans toute la Confédération. Levé avec les premiers rayons du soleil, servi au lit par des subalternes zélés ou complètement soumis. Puis la journée commençait avec ses amusements accaparants : belote, poker, tennis de table, équitation. Les chevaux étaient très bien entretenus. Ils nous en savaient gré et souvent, la nuit, ils rompaient leurs attaches, désertaient l'écurie et venaient poser leurs têtes douces d'enfants sur le rebord de nos fenêtres. Leur présence était si discrète que jamais notre sommeil n'en fut dérangé. Mais ils finissaient parfois par trahir leur présence par un hennissement ou un bruit de sabot involontaire. Nous quittions alors nos lits – le premier réveillé avertissait toujours les autres – et une longue chevauchée dans la nuit commençait.

Lorsque l'état d'alerte fut décrété dans notre caserne, c'est d'abord à la perte de ces belles distractions que nous avions pensé. Le déjeuner au mess fut ce jour-là un véritable repas solennel où personne n'osa élever la voix et où toutes les pensées convergeaient vers un vaste point d'interrogation ouvert dans le cours tortueux de l'avenir. Mais aucune tristesse et aucun regret n'imprégnaient cette solennité. Les officiers s'exécutèrent sans joie ni rancœur. Du moment qu'on leur donnait l'ordre, il fallait bien l'exécuter. Ces Réfractaires leur étaient totalement indifférents en vérité; et ils n'avaient d'ailleurs pour la plupart que des notions fort sommaires et souvent imprécises sur le sens même du mot réfractaire.

La cause de la mobilisation de toutes les légions « radicales » (ou vertes) fut connue de nous deux jours après, lors



d'une réunion avec le commandant de notre corps : les partisans de « l'ordre réfractaire » venaient de déposer au cabinet de Monsieur le Président une importante requête. Il ressortit du texte qui fut soigneusement décortiqué par le sous-secrétaire de l'assistant du secrétaire aux Affaires Classées que la revendication des Réfractaires n'était autre que la négation pure et simple de toutes les options et de tous les acquis socio-politiques radicaux.

Sans date :

Les Réfractaires avaient leur territoire à quelques centaines de kilomètres seulement. Lorsque le convoi de chars me déposa avec ma section à FW 3°, des bataillons entiers de soldats radicaux étaient déjà en place. D'immenses camps de toile, dressés en hâte, formaient un village uniforme qui se gonflait et clapotait sous les vents.

Le confort n'était pas des plus rêvés. Ce qui nous agaçait le plus, c'était l'irruption à chaque minute à l'intérieur de nos tentes de ces petites bêtes à tentacules et à piqûre venimeuse. Cela nous donnait des insomnies interminables et, la nuit, le moindre contact, le moindre petit souffle sur nos corps nous tirait, inondés de sueur, des couvertures – avec parfois un grand cri de bête traquée. Finalement nous décidâmes de placer dans les bivouacs des sentinelles supplémentaires qui, munies de torches, surveilleraient attentitivement l'entrée des tentes.

Les premiers combats tournèrent plutôt à l'avantage des Réfractaires, car ils surent exploiter admirablement tous les accidents de ces terrains qui leur étaient bien familiers. Toutes les nuits, nous les entendions chanter près de leurs feux de bivouac des chants où ils glorifiaient leur patrie, l'amour, l'amitié et la paix. Nous saisissions pratiquement le sens de tous leurs chants, car la langue réfractaire était très proche de la nôtre (sans compter les quelques Radicaux qui possédaient parfaitement la langue réfractaire ou qui étaient d'origine réfractaire).

Les Jaunes qui se défendirent vaillamment durant les premiers combats ne tardèrent pas à succomber sous le nombre nettement supérieur de notre armée. Pendant le combat. les Jaunes portaient un large manteau de couleur claire où était peint un grand soleil.

Sans date:

Le siège de la région jaune dura jusqu'à l'hiver. Le sol était maintenant tapissé d'une neige durcie qui traînait sur sa surface des crevasses longues et profondes. De notre campement, nous pouvions encore voir quelquefois au loin un guerrier jaune déployant son manteau semblable aux ailes d'un condor. Etrange soleil sur la plaine blanche et roide.

Sans date:

La population réfractaire ne donne aucun signe de vie; notre siège l'a sans doute complètement affamée. Jusqu'à quand pourra-t-elle tenir ?

Sans date:

Par une matinée brumeuse et très froide. les soldats jaunes tentèrent une sortie. Ils quittèrent la ville assiégée et se dispersèrent en essaim dans la plaine couverte de neige. Leur nombre comparé au nôtre était ridicule. Une fusillade nourrie éclata des deux côtés. D'innombrables cadavres jonchèrent le sol, et la neige vira bientôt au rose. De nombreux soleils furent déchiquetés en lambeaux rouges. Vers le soir, les Réfractaires se replièrent.

Depuis cette sortie désastreuse. ils cessèrent de donner le moindre signe de vie. Dans leur ville principale que nous pouvions voir au loin les cheminées fumaient de moins en moins. Aucun soldat jaune ne s'était encore rendu.

De notre côté. ce siège interminable qui nous retenait là presque inutilement commençait à nous peser. La belote, le poker redevinrent les occupations essentielles des jeunes

officiers et sous-officiers. Des soldes entières changeaient de poche en une nuit. Pour quelques militaires. ces parties de cartes finirent par constituer un univers clos avec ses horizons et ses combines: ils en rêvaient durant leur sommeil et passaient de longues heures à spéculer sur la valeur absolue de tel ou tel joueur, sur sa capacité à imaginer des combinaisons.

Les chevaux mal nourris dans ce pays à l'herbe givrée et naine ne se prêtaient plus aux randonnées.

Un jour, apres un grand rassemblement ponctué de sonneries de trompette. nous reçumes l'ordre de donner l'assaut. Les Réfractaires nous opposèrent d'abord une résistance farouche. Mais, vers le milieu de la journée, un officier supérieur blessé, grave, digne et famélique vint demander un entretien avec notre chef. Il acceptait de nous livrer la ville si nous promettions la vie sauve à toute la population. Notre général approuva les conditions de la capitulation jaune.

Le lendemain, dès qu'une neige clairsemée eut cessé de tomber, nous entrâmes dans la ville. Une ville agonisante. Rues désertes. Boutiques vides. Une odeur insupportable d'égoûts éventrés. Quelques chats squelettiques qui n'avaient même pas la force de miauler trônaient d'un air désabusé sur des poubelles vides.

Nos troupes étaient au comble de la surexcitation. Maintenant qu'elles avaient réussi à franchir les remparts de cette cité qui leur valut tant de souffrances et de privations. leur haine, trouvant un champ d'application concret, s'était aiguisée. Les premières personnes qui apparurent dans la rue: soldats complètement passifs et désarmés. civils. enfants. furent criblées de balles. Malgré l'intervention énergique de quelques officiers. des soldats possédés d'une folie sanguinaire, continuaient à tirer.

De nombreux cadavres squelettiques jonchèrent les rues sous l'œil indigné des chats anémiés.

Tout à coup les soldats cessèrent de tirer. Non pas par obéissance à un quelconque ordre, mais parce qu'ils venaient de voir un spectacle incroyable. Des militaires verts capturés par les Réfractaires et que nous croyions exécutés apparurent à l'autre bout de la rue principale. Ils étaient, certes, bien maigres; mais pas plus maigres que les habitants de la ville. A part leur maigreur, ils ne parurent souffrir de rien. Quand ils arrivèrent devant nous, ils s'indignèrent de voir des cadavres par terre, et quelques-uns se mirent à nous injurier. Comme il régna ensuite un grand silence, le capitaine ZC 3–, dont la disparition au tout début des combats nous avait tous consternés et que tout le monde croyait mort, prit la parole :

« Mon général, messieurs les officiers supérieurs camarades militaires, nous avons été des instruments serviles entre des mains criminelles. Les Jaunes sont nos frères. Au lieu de les combattre, nous aurions dû nous unir à eux pour arriver à bout de notre seul ennemi véritable : le culte radical. Lorsque nous fûmes capturés, les Réfractaires nous traitèrent comme si nous étions des leurs. Nous avons massacré les Jaunes uniquement parce qu'ils défendaient des valeurs qui nous sont chères. Ces valeurs ne font peur qu'à un seul parti : les édificateurs du mythe radical. »

Ces révélations produisirent un grand effet sur l'état-major. Après un rassemblement solennel dans la rue principale de la ville, des brigades se formèrent qui se portèrent sans tarder au secours des assiégés, distribuant des vivres soignant les malades, essayant de porter partout la chaleur et le réconfort.

Trois jours après, nous quittâmes tous l'habit militaire et adoptâmes le costume des Jaunes. Nous nous intégrâmes facilement dans les activités de nos nouveaux compatriotes. Quelques-uns d'entre nous se firent laboureurs, d'autres bureaucrates ou ouvriers ou tisserands; je repris, quant à moi, mon ancien métier de professeur de sciences agronomiques.

Et l'hiver et le printemps se passèrent dans le travail et la fraternité, car les habitants ne tardèrent pas à nous accorder toute leur amitié, malgré notre cruauté passée. Un jour d'été, alors que tout le monde s'apprêtait à commencer sa besogne, nous aperçûmes au loin un grand nuage de poussière. Une immense armée verte s'avançait vers

RETRANCHEMENT

Etanche comme mes paumes râpées par l'orage, la mer gicla dans un déchirement boréal. La dernière salamandre se rhabilla, confuse d'être surprise dans sa nudité par le jour et quitta la plage. Les soldats réveillés comme toujours de très mauvaise humeur se mirent à tirer sur les dauphins.

Ne resta bientôt sur la plage bâillant de crédulité que l'ombre des balles suspendues à mi-distance entre le sable et la lune. J'étirai ma colonne vertébrale sur tout l'espace échappé à la rage de la mitraillade. Le sable, quoique mouillé. répandit sur mes fibres une sorte de volupté. Car la caverne où s'était entassé mon corps durant une interminable nuit sécrétait exprès pour me faire décamper un relent de boyaux ouverts.

Les surfaces herbeuses de mon visage se dénudèrent. Et imberbe comme la lune, je m'apprêtai à ramasser le plus d'air possible pour soutenir le prochain siège.

Ce n'est pas du tout gai de vivre solitaire; et pour ne pas perdre l'usage de la parole, je psalmodiais dans les recoins de la caverne un chant humoristique hérité de la verve millénaire de mes ancêtres.

*

C'était une journée maussade, hésitant entre un hiver clément et un automne vindicatif. Et la mer grelottante avai soumis à la tiédeur du quartz ses tentacules hérissés. Seules les bulles qui dérangeaient timidement la surface placide nous

rassuraient quant à la santé de la mer : tant qu'elle pouvait avoir des vents, nous savions que sa digestion s'accomplissait en bonne règle. Tout à coup, la mer, se tordant convulsivement, se mit à vomir son chyme stomacal. C'était un avertissement. Car aussitôt les ouvriers du mirador déposèrent leurs truelles, passèrent une tenue de para et descendirent vers la plage.

Nous nous mîmes à fuir éperdument vers la montagne. J'étais l'un des plus vigoureux du groupe. Je n'entendais derrière moi que la course précipitée de mes compatriotes, une fusillade ininterrompue et le gargouillis que faisait le sang en jaillisant des bustes et des crânes touchés. Les paras gagnaient du terrain, car leurs membres inférieurs étaient beaucoup plus développés que les nôtres. Les retardataires constituaient pour nous une sorte de mur protecteur : pour un moment les balles ne pouvaient pas nous atteindre.

Dépassé les frontières de la peur, les jeunes des premiers rangs entonnèrent un hymne qui parlait de confiance trahie et de repos dérangé par les mouches. Mais ils fuyaient toujours. Et le sang affolé désertait les artères des plus vieux pour se réfugier sous terre. Mes poumons s'étant habitués au rythme de la course, je me mis à chanter moi aussi un couplet qui disait les édifices sous-marins et les avenues encombrées d'algues et d'oursins. Parce que je savais que la mer, quoique laissée loin derrière nous, nous surveillait de son œil maternel et ferait tout pour nous protéger. Mais aux nouveaux flots de sang qui se réfugiaient sans cesse sous terre, je compris que la mer ne pouvait rien pour nous.

Nous atteignîmes bientôt une forêt d'arganiers; ce qui permit à bon nombre d'entre nous de se disperser et d'échapper pour un moment à la mitraillade rageuse.

Mais la fouille devint minutieuse, et la forêt était clairsemée. De nouveaux coups éclatèrent, et la terre renia sa couleur grise.

La nuit vint brusquement étaler son voile protecteur sur nous. Les paras se retirèrent en dansant au rythme des coups de feu.

Le Souverain avait envoyé son fils de trois ans assister à la curée. Pour l'endurcir et lui apprendre à faire plier nos échines. Le petit Prince s'avéra le plus féroce d'entre tous les soldats. Il extrayait des crânes ensanglantés des centaines d'yeux pour jouer aux billes à son retour au Palais. Il fallait bien faire plaisir à Papa.

Lorsque le bruit soldatesque des pas se perdit au loin. nous quittâmes nos cachettes et nous nous rassemblâmes dans une clairière. Les plus vieux nous demandèrent d'allumer un feu et décidèrent de tenir conseil. Nous abattîmes et enflammâmes deux arganiers. Mais au lieu d'entamer un vrai conseil, les vieux se mirent à parler tous à la fois et personne ne croyait à ce qu'il disait ni à ce que disaient les autres.

M'étant rendu compte qu'une telle assemblée ne pouvait aboutir à rien de bon, je pris le parti de m'enfoncer dans la nuit à la recherche d'un jeune arganier en mesure de couver mes entailles et mes syllabes. Tout à coup, un relent insistant d'algues me fit tourner la tête. Involontairement des larmes de reconnaissance coulèrent sur mes joues. *La mer était venue à ma rencontre.*

*

Le lendemain, la mer m'apprit que les miens avaient été exterminés. Pour me consoler et rendre ma solitude moins amère, elle me promit un asile illimité en son sein, en attendant de trouver l'animal marin le plus voisin de ma race pour m'accoupler à lui et perpétuer mon règne. Pour le moment la mer tâchait par tous les moyens de me faire oublier. Trouver la drogue appropriée. La mer n'avait à m'offrir que son sexe béant. Implorante, elle quémanda de ma virilité une semence féroce. Je me déshabillai et coupai l'eau en deux. Et – miracle ! – l'oubli accourut.

Je découvris bientôt les cités tant rêvées. Et un poulpe venu me proposer ses services pour la visite des sinuosités marines se mit à divaguer.

Dans les entrelacs / tissés d'algues et d'anémones / dorment les cités mirifiques / où mes neurones repus de soleil / vont se délecter du sel / amassé en mordillant le quartz / les sylphides en chaleur / descendent de leurs trônes / et s'offrent dans un abandon sauvage/ à ma bouche herbue / qui les possède en de goulus accouplements.

Après un court répit mes ardeurs s'éveillent de nouveau et je veux renouveler / mon apparat nuptial avec la mer / et la blesser éternellement / sous l'œil approbateur du soleil / éclaboussures d'or et d'ivoire / – le soleil saccage tout – / sur le rêve avorté / que j'ai construit / parmi les châteaux de sable / c'est dur de se faire à l'idée / que le ciel sera absent / lorsque je reviendrai de mes noces / prodigues / avec la flore aquatique

J'émerge violemment et

ma mémoire chue / parmi les vagues / je happe gloutonnement / la lumière diffuse / dans mes yeux troubles / de satyre.

Ma vie se déroulait ainsi: je passais toute la journée sous l'eau et, quand venait la nuit, je me permettais une courte promenade sur la plage. Mais ces escapades nocturnes étaient plutôt rares: une lassitude permanente me maintenait souvent dans une caverne que j'avais d'ailleurs aménagée avec un goût assez louable. J'avais tapissé le sol avec des algues. J'avais même agrémenté les parois avec une photo réactionnaire de papa où celui-ci, contre toutes les convenances progressistes acquises de longue date, offrait au viseur de l'appareil, au lieu de son visage outrageusement insignifiant, ses fesses que des poils hirsutes et abondants transformaient en araignées jumelles. Je ne sais pourquoi, mais je tiens beaucoup à cette photo de papa et je l'ai collée juste au-dessus de mon oreiller de fougères. Je me suis procuré aussi un morceau de verre dont j'enduisis une face

avec de la fiente de seiche, ce qui me permit d'obtenir un très beau miroir. Un tel luxe dans mon habitation m'avait fait prendre de l'enbompoint. Et un beau matin je sortis de ma caverne pour défier le soleil. Car imbu de ma nouvelle puissance et de mon excédante beauté, j'entrepris de poser ma candidature pour obtenir une place dans la Mythologie à côté d'Apollon. Mais les soldats qui surveillaient attentivement l'apparition des dauphins afin de leur tirer dessus me virent. Aussitôt une mitraillade nourrie me fit réintégrer les abysses.

*

(Maintenant ils savent que je me suis réfugié dans la mer. Ils gardent le rivage et se sont mis à bâtir à quelques centaines de mètres de la vague un nouveau mirador. A chaque fois que j'émerge sous un clair de lune, je peux évaluer les progrès de l'édification. Le mirador sera achevé dans trois jours a peu près. Les paras ont perquisitionné dans ma caverne et ont pris la photo de papa.)

*

Ce jour-là, leur ardeur atteignit son summum. Toute la cité, arme à la bretelle et jumelles sur la poitrine, était descendue à la plage. Ils avaient décidé de m'avoir à tout prix. Ils étaient munis de toutes sortes de machines sous-marines. Je sus alors que je n'en avais pas pour longtemps. Je ne pus m'empêcher de me demander pourquoi ils tenaient tant à ma mort. Mais j'étais flatté de voir que toute la cité se fût mise sens dessus dessous à cause de ma modeste personne.

Ils étaient sur un pied de guerre, et l'éclat de leurs masques aux prises avec le quartz m'excitait énormément.

Imbu de ma puissance et de mon excessive beauté, je me pris à les défier. Les premières rafales labourèrent la surface des eaux et la mer se répandit en imprécations. Les paras s'engagèrent dans leurs scaphandres et plongèrent. Je gagnai les abysses.

La chasse dura jusqu'à la cécité de la nuit. Mais je savais que mes poursuivants n'étaient pas loin et qu'ils reviendraient incessamment. Vaincu par la fatigue, je dormis d'une seule traite.

J'émergeai loin de la plage pour renouveler mon oxygène. Ainsi, ils ne pouvaient pas m'apercevoir. Je bus un peu d'eau de mer pour guérir une affection gutturale. Je les vis. Ils s'étaient mis à tirer tous à la fois sur les dauphins. Les faces robotisées s'illuminaient au contact de la poudre et tout le monde croyait au message indéfectible de la mitraillade.

CANICULE

Dès que je réussis à rassembler un peu de ma lucidité. dès que je me mets à penser, une bouffée de myrte m'enlace. Myrte. C'est dans ce mot que je l'ai connue, visage métamorphique qui me reste d'un rêve élaboré par une intelligence infirme. Myrte; c'est ce mot qui m'a rendu dément. Et que de fois ai-je mâché du myrte, accusant la nature de ne lui avoir pas donné un pouvoir narcotique.

Dans mon esprit malade subsiste la plage chauffée comme une forge d'où giclait le désir et sur laquelle planait le souffle de la volupté. Subsiste aussi le soleil qui nous engourdissait jadis jusqu'à n'être plus que des loques bourlinguées au gré du désir. Subsistent les champs qui avaient bercé pendant des nuits les plaintes érosives de mon cœur devenues spasmodiques blasphèmes et lèpre rongeante.

Je me souviens du moment où expirèrent les douces illusions, soyeuses au contact du cœur comme un duvet. Moment où mourut mon cœur qui, depuis lors, a refusé d'aimer et de compatir aux infortunes des hommes. Moment où mourut mon esprit, gouffre évidé par l'amour. Mais l'odeur est toujours là. Myrte. Et c'est pour cela que son visage, son corps et son haleine sont devenus pour moi myrte et soleil...

19 *juillet* 197.

J'arrive aujourd'hui au village. Un soleil perpendiculaire pourlèche de ses flammèches incolores les murs des

maisons qui dégagent une haleine chaude et légèrement âcre. Déjà dans le car le soleil avait plu à profusion sur mes sourcils qui grésillaient et une débauche d'étoiles disparates se mit à danser devant mes yeux une danse macabre. Et lorsque je descendis du car, je portais encore devant mes yeux une large tache noire, gouffre résultant de l'éboulement d'une multitude d'étoiles.

Des cigales mêlent leur chant criard au souffle chaud et vaporeux du soleil. Des buées dansantes planent dans l'air brassé.

L'envie m'a repris, à dix-sept ans, de revoir ce coin perdu du Chenoua, au bord de la mer. La plage surtout m'a attiré dans cet endroit qui est, en outre, le pays natal de ma mère. Une longue plage sablonneuse s'étend sur plus de 6 km; ensuite des corniches.

L'unique personne que je connaisse dans le village, c'est mon grand-père, une vieille branche de soixante-dix ans. (Je ne peux pas dire que je connaisse vraiment ma grand-mère. Je l'ai vue à deux reprises, la deuxième remonte à sept ans.) Mon arrivée est visiblement heureuse : il y a une fête aujourd'hui. J'ai déjà assisté à deux fêtes chenoui lors de ma première visite ici.

Lorsque la nuit tomba, des jeunes gens venus de tous les hameaux environnants se rassemblèrent par groupes en dehors du village. Quelques-uns jouaient du fifre, d'autres frappaient sur des tambours fabriqués avec des peaux de boucs. D'autres encore chantaient et beaucoup dansaient. Toute cette kermesse nageait dans l'épaisse fumée des cigarettes. Et le voile de la nuit était tout criblé de petites flammes. Une volupté diffuse dans les ténèbres attisait l'ardeur de cette orgie, et des jeunes gens entraînés par la musique et le rythme des danses s'injuriaient en termes sexuels.

Les you-you des femmes qu'on entendait très distinctement malgré la distance semèrent un peu de désordre parmi

les groupes organisés. Ils annonçaient le début de l'*ourar*. Les jeunes gens arrivèrent à la maison d'où venaient les you-you et se précipitèrent dans la cour en se bousculant.

Après le *mebdi*, chant traditionnel énumérant les qualités du marié et de ses proches et leur attribuant tous les exploits imaginables, ce fut le tour des danses. On laissa les meilleures places à deux jeunes hommes, l'un devant jouer du fifre, l'autre battre du tambour. On aménagea aussi un vaste espace où allaient évoluer les danseurs. La danse fut ouverte par un vieux garçon d'une trentaine d'années. Tout le monde savait d'ailleurs que le premier volontaire serait fatalement lui. C'était pour cela qu'il ne suscita aucun enthousiasme. Il dansa pendant plus d'un quart d'heure, sourd aux paroles des spectateurs qui lui intimaient d'aller se rasseoir, jusqu'à ce qu'un jeune homme l'envoyât, d'un croc-en-jambe discret, rouler sur le sol. Ce qui souleva une hilarité parmi les assistants et le décida enfin à regagner sa place de spectateur.

Atmosphère lourde de tabac. Tous les jeunes gens fumaient. Moi aussi, depuis le début de *l'ourar*, j'allumais cigarette sur cigarette. J'avais déjà épuisé la moitié de mon paquet lorsque l'enthousiasme effréné des spectateurs me tira de ma torpeur. Beaucoup de danseurs avaient déjà fait leur numéro; mais abêti par l'atmosphère saturée d'aigreurs et de fumée, j'avais cessé depuis longtemps de prendre intérêt aux danses. Cette fois cependant je fus tiré de mon hébétude et soulevé par les applaudissements. Une jeune fille entrait dans le cercle aménagé parmi les spectateurs. Je ne fus pas long à comprendre la surexcitation des jeunes hommes; la fille était très belle – de cette beauté des blondes qui m'a toujours mis en émoi. Pendant qu'elle dansait, des parcelles de sa personne se mirent à défiler d'une manière vertigineuse devant mes yeux : cheveux presque blonds dorés par le soleil de la côte, petite bouche sanguine, nez fin très droit, menton terminé en fossette, poitrine très ferme, presque opulente, corps légèrement grassouillet...

Mais le détail que je n'oublierai jamais, ce sont les yeux. Aujourd'hui encore j'ignore leur couleur exacte. Entre le bleu, le vert et l'indigo.

Pendant tout le temps qu'elle dansa, elle retint fixés sur elle les regards avides des spectateurs. Les battements des mains ne furent jamais si véhéments, et le marié expulsa des premiers rangs un gars qui applaudissait mal. J'étais adossé à un mur, fumant nonchalamment une cigarette. Mais je fus soudain pris du besoin de me faire remarquer par la danseuse. Je bousculai des gens et m'avançai au premier rang. La jeune fille, 18 ans à peu près, dansait toujours, indifférente à l'ardeur des spectateurs, les yeux souvent fixés au sol, mais promenant de temps à autre un regard inexpressif autour d'elle. Je pensais avoir la chance de me faire remarquer plus que les autres qui la fixaient d'un regard fouisseur, lui souriant et battant de leurs mains vigoureuses.

Lycéen presque maladif, je m'étais d'abord retrouvé solitaire parmi ces montagnards aux yeux hardis. Mais voici qu'en regardant cette fille, je sentis un désir me contracter le ventre. Une sensation d'abord purement charnelle, vide de tout sentiment.

Il faut que je m'enhardisse!... J'ai 17 ans. Je suis sûrement le mieux mis de l'assistance, j'ai l'air légèrement «européen» par rapport aux autres avec mon teint pâle et mes abondants cheveux châtain... A l'instant même passe devant mes yeux une voiture folle dérapant... Je revois l'accident... Aujourd'hui encore je ne sais pas bien ce qui s'est passé. Le seul souvenir qui me reste de l'accident, c'est la longue cicatrice qui orne ma nuque...

L'air froid du dehors. Un ciel mauve moucheté de parcelles dorées.

20 *juillet*:

J'ai tardé à trouver le sommeil en me mettant au lit cette nuit. Mais lorsque je réussis à m'endormir, je dormis

d'une seule traite jusqu'à l'aube. Une très belle journée. J'aurais voulu me lever plus tôt pour goûter un peu à la fraîcheur matinale. Il est, hélas, sept heures, et le soleil entre abondamment par l'unique fenêtre de ma chambre. Pour une autre fois, la fraîcheur matinale.

Je décide de faire un tour en dehors du village. En cours de route, j'ai surtout pensé à la jeune danseuse. J'aurais tant aimé la revoir. En revenant au village, j'ai longuement scruté toutes les femmes d'apparence juvénile qui vont puiser de l'eau à la fontaine ou qui en reviennent. En vain.

21 *juillet*:

Aujourd'hui je me suis levé sensiblement plus tôt qu'hier. Très savoureux le café préparé par ma grand-mère. J'ai discuté longuement avec mes grands-parents. A 13 heures, les vieux se rendent à leur sieste qui est pour eux une règle quasi sacrée. J'essaie de les imiter. Je m'allonge sur le vieux lit dont les ressorts crissent à chacun de mes mouvements.

L'image de la danseuse passe alors devant mes yeux. A vrai dire, je n'ai pas cessé de penser à elle depuis la fête; mais cette fois l'image se fait trop impérieuse. Et devant moi se dessinent ses yeux d'abord, sesyeux à la couleur énigmatique, puis le reste de son visage et enfin tout son corps.

22 *juillet*:

Je viens de faire la connaissance d'un jeune homme plus âgé que moi, (très?) instruit et un tantinet artiste. On ne s'ennuie pas avec lui. Nous avons fait ensemble une tournée dans les champs. A un certain moment, il est tombé en arrêt comme un chien de chasse, et m'a dit : «J'aime à la folie l'odeur chaude des herbes grillées par le soleil. Une odeur de suicide et d'acte sexuel.»

Je n'ai pas encore eu de rapports avec les femmes et j'ignore ce que peut bien être l'odeur de l'acte sexuel. Mais je me souviendrai toujours de cette odeur des champs.



27 *juillet:*

Enfin, je l'ai vue! Depuis la fête, son image et le désir de la revoir se sont incrustés en moi et me tenaillent chaque jour plus violemment.

Aujourd'hui, vers 8 heures, je me tiens devant la maison de mes vieux-parents quand, tout à coup, je la vois se diriger avec son seau vers la fontaine. Elle est seule. Quand elle arrive à ma hauteur, je lui souris; elle rougit un peu et me sourit à son tour. Alors une transformation subite s'opère en moi. Je commence à voir avec des yeux cachés le paysage où je me trouve. L'exhalaison des fleurs me fait perdre la tête. La chaleur qui émane des pierres pénètre à profusion ma chair surexcitée. Une odeur de myrte se met à voltiger autour de ma tête et me poursuit partout où je vais. Myrte. Myrte...

... Comme il fait vachement chaud aujourd'hui, je me suis rappelé l'une des raisons primordiales de ma venue ici. Je suis là depuis une semaine déjà et ne suis pas encore parti pour la mer. Je partirai demain. J'ai parlé avec trois jeunes gens et nous avons décidé d'aller camper.

28 *juillet*:

Des dizaines de gens étendus sur le sable grillaient au soleil. Le souffle lourd de la mer fêlait seul le silence de la plage surchauffée par un soleil turgescent et immobile. Pour réussir à trouver une ombre, il fallait courir pendant quelques minutes sur un sable ardent insupportable si on est pieds nus, pour atteindre les premiers buissons indiquant le commencement des champs. Mes trois compagnons et moi étions étendus sur des serviettes étalées à même le sable, et notre dos rôtissait.

J'avais l'impression d'être sourd sous le soleil. Et les ahans de la mer ne me parvenaient que comme des bruits lointains et transfigurés. J'entendais surtout le soleil planer avec un souffle régulier. L'un de mes compagnons s'était endormi. Je me retournai sur le dos et je vis alors le soleil.

tête échevelée noyée dans un ciel qui semblait se mouvoir. Autour d'elle se créaient puis mouraient des cercles de flammes concentriques. Je fermai mes yeux irrités; mais il restait toujours cette image d'une boule de feu surnageant dans un brasero en mouvement. J'aurais dû apporter d'Alger mes lunettes de soleil. Je me mis à discuter avec mes deux camarades qui avaient résisté au poids du sommeil. Ils étaient tous deux âgés de 19 ans. Nous avions surtout parlé des filles du village. C'est ainsi que j'appris que ma danseuse s'appelait Nouara et était fille de l'instituteur. Ils me dirent ensuite que son père possédait un champ pas loin de la plage, un beau jardin d'orangers et que Nouara venait souvent pendant l'après-midi cueillir des tomates ou arroser quelques plants dans le jardin.

On parla ensuite du cinéma que mes compagnons aimaient beaucoup; ils faisaient tous deux un stage de formation professionnelle dans la banlieue d'Alger et avaient vu pas mal de films dans la capitale.

Vers 17 heures une fraîcheur descendit presque brutalement sur la plage. Notre tente était vraiment petite et nous décidâmes de la monter. Ce qui ne nous prit pas un long moment. Lorsque mes camarades se furent installés sous la tente pour manger un brin, je leur dis que je n'avais pas faim et que je voulais faire un tour. Je pensais bien, d'après l'itinéraire donné par mes compagnons, trouver le jardin de l'instituteur et y voir Nouara.

Après avoir quitté la plage, je marchai un instant sur la grand-route, puis m'engageai dans un champ. Je ne tardai pas à apercevoir un petit jardin avec des orangers. A mesure que je m'en rapprochais, mon cœur battait plus vite. Lorsque je fus à une cinquantaine de mètres du jardin, j'entendis une jeune personne chanter. Arrivé à la clôture, je m'arrêtai et me mis à regarder Nouara. Elle me tournait le dos et arrosait de jeunes plants de tomates. Je m'étais trompé lors de la fête en la trouvant légèrement grassouillette. Elle était plutôt svelte, preste dans ses mouvements.

Je toussai tout à coup et lui dis : «Bonsoir, Mademoiselle.» Elle se retourna brusquement comme effrayée, puis me sourit et répliqua : «Bonsoir, qu'est-ce que vous venez faire par ici?» J'enjambai la clôture et me retrouvai tout près d'elle. Elle prit une mine sévère et me dit :

«Si on vous voit ici, qu'est-ce qu'on en pensera ?

— Ce qu'on peut penser de moi, je m'en fiche... Car... Nouara...

— Tiens, vous connaissez mon nom!

— Oui, je le connais. Je le connais trop même; et ce n'est pas pour ma tranquillité. Nouara!

— Quoi ? Vous commencez à me faire peur.

— Je ne sais pas ce que vous allez penser de moi : je vous aime.»

Elle recula légèrement lorsque je lançai ce mot et se cacha le visage dans les mains. Je l'entendis bientôt sangloter et s'écrier de temps en temps : «Mon Dieu». Je m'approchai d'elle jusqu'à la toucher et me mis à lui caresser les cheveux. Elle voulut encore reculer, mais je lui dis : «Pourquoi me fuyez-vous? Je vous assure que je n'ai aucune mauvaise intention.» J'essayai de lui faire lever la tête; mais elle résistait. Je la pris dans mes bras. Elle se débattait légèrement et me dit avec colere : «Laissez-moi !»

Je lui relevai presque brutalement la tête et pris ses lèvres. Elle tressaillit d'abord violemment au contact de ma bouche et voulut se dégager. Mais je la sentis bientôt mollir. consentante. Je la lâchai alors, lui dis : «au revoir, mon amour», franchis la clôture et m'enfuis...

Petit feuillet sans date, ne faisant pas partie du journal initial, mais probablement écrit bien après à Alger par le jeune homme déjà malade, et placé en cet endroit au mépris de toute véracité chronologique.

Dès notre première rencontre, je me suis intérieurement offert non pas comme éventuel amoureux ou amant. mais comme esclave. comme un gardien jaloux des charmes qu'il sait d'emblée inaccessibles. un gardien dont la suprême récompense est d'être gratifié d'un sourire. La plage où eut lieu notre rencontre est devenue pour moi cette chaleur qui effleura mon visage un jour que nos bouches s'unirent je ne savais pourquoi. Et depuis j'ai perdu la mémoire. L'abus de ces drogues qu'on m'avait données pour oublier je ne sais quoi a fini par me faire oublier les choses pour toujours. Mais subsistent encore devant mes yeux un moignon de soleil. une bouche et du... myrte. Subsiste aussi le désir plus que jamais indompté que m'inspira son corps dès notre premier baiser..

> (Cette page est sans doute la plus confuse du journal. Elle accuse une amnésie notable chez le narrateur. Les lignes précédentes écrites en état de lucidité nous apprennent en effet que la rencontre n'eut pas lieu à la plage. En outre «un» jour, «je ne savais pourquoi» sont autant de critères d'une amnésie).

Feuillet sans date :

... Il était bien sincère. «l'intellectuel» lorsqu'il m'apprit la nouvelle. Et pourtant que n'aurais-je donné pour pouvoir l'étrangler sur le moment même. Je compris alors que c'était de lui-même que se dégageait cette fameuse «odeur de suicide et d'acte sexuel» et non des champs que nous avions traversés.

Mais je n'aurais pas dû lui en vouloir tellement. Il m'apprit la nouvelle comme ça. pour dire quelque chose. et il ignorait totalement mes sentiments pour Nouara.

«Un brave et vigoureux garçon. m'a-t-il dit; tu aurais dû le remarquer pendant la fête. C'était lui qui la regardait le plus ardemment pendant qu'elle dansait. Il en est telle-

ment fou qu'il s'est violemment emporté lorsque ses parents lui annoncèrent que la fête allait être reculée de deux mois. Lui, il aurait voulu que la fête se fît il y a déjà plus d'un mois et demi. Enfin, on peut dire qu'on va assister cette semaine à un beau mariage...»

Je ne voulus pas en entendre plus. Humaniste imbécile! J'écrase les philantropes. Il paraissait vraiment heureux, comme s'il était à la place de celui qui allait épouser Nouara. Pauvre idiot! Je le quittai sans lui dire au revoir et sans aucune forme d'explication.

... Un brave et vigoureux garçon... Frais et bienfaisant ce coin à l'ombre d'un gigantesque caroubier, malgré les fleurs de l'arbre dont l'odeur me soulève le cœur. C'est fou ce que je me sens étrangement *bien*. Mais pas pour longtemps, je le sais. Bienfaisante quand même cette ombre qui me protège contre les coulées bouillantes qui descendent du firmament en jets dorés. Mais je ne suis pas bien maintenant. Désir...

désir de...
Désir satanique.
Phtisie prématurée de l'Espoir.
Soleil stigmatisé de l'effigie de la Mort.

Vivement un outre... un outre-monde où je ne désirerai pas, où le sentiment n'existera pas... Un jour, un homme d'ici m'a offert une pipe bourrée d'une drogue qui n'était pourtant pas très violente. Je garde un souvenir intact de cet univers plat et léger du subconscient. Et depuis j'ai toujours eu peur de retourner dans ce monde à la lumière douloureuse. Mais maintenant je désire frénétiquement ce monde. Oui partir *là-bas.*

là-bas où les souffles les plus incendiaires trouvent
des chairs à embraser
des lunes à foudroyer
et des squelettes à étreindre.

Mais rien ne peut me délivrer de ce désir. Nouara. Je suis torturé à la pensée que quelqu'un peut s'approcher d'elle... et l'avoir à lui. Pourtant, moi je ne demande pas trop de choses: la voir, l'entendre, la sentir et surtout... rêver d'elle. Mais ce «brave et vigoureux garçon» veut me ravir mon rêve – le ravira. Soleil turgescent de midi. Opacité. Bien frais ce tronc de caroubier malgré le soleil immobile qui a suspendu sa marche. Je veux rester allongé ici jusqu'à la fin du monde – ou tout au moins jusqu'à ma propre fin. Un enfant est mort avant-hier en ce village. Je l'ai vu à l'agonie. Désir... Je ne sais pas pourquoi vient se dessiner devant mes yeux le visage convulsé du bébé moribond. J'ai compris d'ailleurs, en le regardant agoniser, que Dieu ne peut pas exister et que, si jamais il existe, il n'est que le spectateur narquois des arènes éclaboussées de notre sang, de notre soif et de nos douleurs... Me voici pourtant aujourd'hui assailli de pensées religieuses. Que c'est bête. Je veux être *pur*. Nouara. Je veux être saint. J'ai dit quelque part que Dieu ne peut pas exister. Non, ça je ne l'ai jamais pensé sérieusement.

Aux haillons de mes rêves miasmatiques s'accroche un espoir que les ans ont terni. (Mais auquel je fais parfois appel en certaines occasions; c'est pourquoi il a daigné me visiter aujourd'hui.) Un espoir qui, à force d'être remâché, s'est étiolé jusqu'à devenir transparent. Un espoir en Dieu qui est maintenant devenu un trop faible narcotique. Et comme j'ai pourtant besoin de drogue! Car rien à étreindre dans mes bras que la nuit; même cette boule embrasée qui est en train de consumer le ciel s'est refusée à moi.

M'étendre. Me faufiler parmi les Dieux et les Ombres. M'étendre. Disparaître. Impossible sainteté. Ma vie n'a été qu'un interminable blasphème. Je ne suis pas saint. Il ne me reste que Nouara. Non!

A travers les élancements de ma douleur devenue trop cuisante, je me mets à penser: cette blessure fait désormais

partie intégrante de moi-même; elle me suivra jusqu'à la tombe. Rien ne pourra effacer le stigmate corrosif qui ronge mon cœur. (Le faible espoir qui m'a visité s'est évanoui.)

Décision: Un autre prendra ma place au soleil et continuera le rêve que je n'ai pu mener à son terme... Non, tout ceci n'est que sottise...

Soleil envahisseur; le voilà qui gagne mon repaire.

....

....

....

Je ne sais pas quand j'ai regagné Alger. Mais je me souviens qu'en disant adieu au village, je n'ai éprouvé aucune tristesse, *aucun sentiment*. Ma sensibilité s'était évaporée, s'était mêlée à la platitude de cet instant. Monde plat. Atmosphère plate. Que veulent dire les mots beauté, amour, sentiment? La séparation est là pour détruire leur équilibre, pour détruire tout l'équilibre du monde et de la pensée. Il doit bien y avoir des gens qui cessent de croire en un sens du monde parce qu'un chien qui leur était fidèle vient de mourir, parce qu'un arbre qui leur faisait de l'ombre se trouva foudroyé pendant une nuit d'orage, parce qu'un certain matin les feuilles d'une plante qu'ils avaient longtemps arrosée jaunirent. L'équilibre de leur existence est rompu parce que le poids de cet arbre, de cette plante y manque. Je me rappelle le lendemain du jour où mourut ma mère. Je n'étais pas triste. Je ne pensais à rien. Je mangeais des dattes. Je ne pensais pas. Juste une machine qui partageait chaque datte en deux et qui la fourrait dans une bouche. Je ne me demandais pas s'il existe une condition humaine. Pour moi, la condition humaine consistait alors à manger des dattes sans penser à rien.

....

Je serai sûrement mathématicien et l'harmonie squelettique des équations remplacera pour moi tout l'équilibre

rompu. Au-delà des arbres foudroyés. des plantes jaunies et des chiots crevés, je m'éclairerai au flambeau toujours vivant de la pensée et de la vérité. Oui, vivent les mathématiques ! La religion n'est pas un refuge. Seules les mathématiques sont un refuge. Refuge contre l'amour, refuge contre la naissance de ce sentiment qui vous fait voir le monde *plat*...

...Non. je ne serai jamais mathématicien; car la vérité ne veut rien dire.

L'ERMITE

A l'origine de toutes mes mésaventures il y a sans aucun doute l'humidité. Agrippée comme une prédestination fatale à mon enfance la plus lointaine. Je me rappelle encore -- il y a de cela un peu plus de cinquante ans — une grosse brochure attachée avec de grosses épingles et où se trouvaient consignées et résumées trois longues années d'études en peinture de bâtiment que mon frère effectua dans un Centre de formation professionnelle. L'humidité y était figurée par des quadrupèdes étirés dont la face vaguement humaine arborait une expression à la fois hargneuse et désespérée. En effet, malgré leur opiniâtreté et leur bellicisme, les quadrupèdes s'effilochaient à chaque fois contre le rempart imprenable d'une couche de peinture dont l'extrême luisance suggérait à elle seule tout un bonheur ménager. J'ai souvent essayé par la suite de me rappeler la marque de cette peinture miraculeuse qui aurait, si je l'avais trouvée, remis dans ma vie tant de choses à leur place. D'ailleurs une telle peinture a-t-elle jamais réellement existé? Et quand bien méme elle aurait existé, en fabrique-t-on encore?

Mon frère, s'il n'avait pas pris le large depuis longtemps, m'aurait sûrement guidé dans mes recherches. Tant que nous avions vécu ensemble, lui et moi avions toujours eu les mêmes buts et les mêmes motivations. Lui aussi s'escrima des années durant à anéantir l'humidité. Et, ne pouvant supporter l'ampleur écrasante de son échec, il décida un jour de passer l'éponge sur notre commune enfance et notre

lutte commune, et disparut loin de tout souvenir. Il me laissa un mot touchant mais sans bavures. Moins tenace que moi, le frérot. Mais je l'aimais énormément. Un homme vraiment admirable que je préfère encore aujourd'hui à ma femme et mes gosses réunis. Menu, alerte, un pinceau toujours à la main, il s'ingéniait à badigeonner notre vie pour lui donner des couleurs supportables.

Avec les années je finis évidemment par comprendre la décision de mon frère. Non, il n'était pas défaitiste. De tout mon entourage c'est même lui qui tint le plus longtemps. Il était aussi le seul à avoir entrepris une lutte suivie et méthodique. Mais on ne peut pas toujours se mesurer aux puissances de la nature. Alors inclinons-nous et rendons hommage à l'humidité! C'est, du moins, ce que firent les autres. Moi, je ne dépose pas les armes pour si peu. La première personne à avoir décelé — il y a de cela bien longtemps – l'ampleur de ma ténacité fut mon père – que Dieu refuse son âme, si jamais l'âme existe. Je le détestais malgré l'admiration sans bornes qu'il témoignait pour mon opiniâtreté. Ce n'est qu'avec une volonté pareille qu'on arrive à quelque chose dans la vie, aimait-il à répéter. Car il se souciait de mon avenir, et son vœu le plus cher était que j'arrive à quitter la campagne et ses besognes harassantes et que je me fasse une situation à la ville. La ville, j'y fus finalement admis. Mais dans quel état et pour quel séjour!

La première fois où mon père eut le loisir d'apprécier ma ténacité à sa juste valeur, j'avais huit ans. Le pays traversait une époque très dure – la guerre, la disette et le tourisme ascendant. C'était l'heure du déjeuner. J'attendis que mon frère eut le dos tourné et je lui chipai son bol de lait de chamelle que j'ingurgitai en une seconde et sa part de dattes que je cachai dans un lieu très sûr. L'affaire étant portée devant mon père, je niai avoir pris quoi que ce soit. Et comme l'évidence de mon acte fut facilement établie et qu'il n'y manquait que ma propre déposition, on me lia pieds et poignets avec une cordelette d'alfa, et mon père

muni d'une sorte de knout me zébra généreusement les cuisses et les côtes. Vu que je niais toujours, le paternel me jeta dans un réduit qui avait servi d'étable à trois chèvres. Je restai deux journées entières coupé du reste du monde et, au bout du troisième jour, mon père vint triomphalement recueillir mes aveux. Mais sa question posée à travers les interstices de la porte du réduit fut accueillie par l'affirmation véhémente de mon innocence.

Le vieux, sidéré par tant de ténacité, me libéra sur le champ, m'acheta une gandoura neuve (geste tout à fait sublime en des temps si durs) et cessa de m'emmerder pour tout le restant de ma jeunesse.

Tenace, oui, je le suis, Je suis aussi tenace qu'un prophète. Ah, notre Prophète, quel homme multiple et efficace! Soldat, légiste et reproducteur. Le Christ à côté n'est qu'un fakir. Comme je connais parfaitement les différentes péripéties de la vie du Prophète, je le prends souvent comme modèle dans tout ce que j'entreprends. Je me l'imagine au moins deux fois par jour sillonnant sur sa chamelle préférée le désert immense de l'Arabie. Le soleil s'écoule en cataractes du firmament grésillant, mais le Prophète habillé de blanc et monté sur une chamelle blanche poursuit son périple historique. Dussiez-vous mettre le soleil à ma droite et la lune à ma gauche, je ne me départirai pas de ma mission, dit-il un jour à ses détracteurs.

Ce qui est singulier, c'est que le Prophète se présente toujours tout seul à mon imagination. Sans même la compagnie de ses amis les plus intimes. C'est sans doute son génie qui le condamne à une telle solitude. Lorsque j'étais encore jeune homme, je vis un jour une photographie toute jaunie qui représentait Ghar Hira – la grotte où le Prophète allait s'isoler pour méditer sur le devenir du monde, loin des intrigues tribales et des calculs des chameliers. Une immense toile d'araignée voilait l'entrée de la grotte. La seule vue de la photo me fit entrer dans des transes violentes. J'eus, en une

seconde, une vision déterminante pour le restant de mes jours. Je vis très nettement et je sentis dans mon corps tout le poids de la solitude et des messages transformateurs.

J'ai oublié de préciser que le Prophète est venu s'offrir presque de lui-même à mon attention. Jamais je ne serais allé le chercher dans sa lointaine Arabie. Lorsque j'étais encore tout gosse, une curiosité alimentait les discussions et l'imagination de la gente mâle (les femmes aussi s'y intéressaient-elles ? Elles n'osaient le manifester) de mon village : c'était un immense rocher plat qui portait à son éminence une empreinte en forme de sabot. Une empreinte laissée jadis par la jument du prophète. nous disaient les vieux détenteurs des mystères sacrés que, chose tout à fait étrange, nous surprenions souvent dans des actions très peu honorifiques. (Le Prophète possédait donc une jument et une chamelle – son goût pour les femelles était sans doute marqué, ne pus-je m'empêcher de constater.)

On m'avait longtemps interdit d'aller voir ce rocher qui se trouvait à quelques bons kilomètres du village; tous les dangers furent invoqués : une forêt impénétrable d'où l'on ne ressort jamais, un serpent démesuré aussi méchant que celui qui fourvoya Eve et que le Messager de Dieu a laissé là il y a quatorze siècles. Mais ma croyance était déjà fervente; de tels dangers me paraissaient tout désignés pour tester l'ampleur de ma foi. Un jour, profitant de l'assoupissement du maître d'école coranique, je plaquai là en son beau milieu la reproduction calligraphique de la Sourate de la Vache et partis tâter des preuves autrement plus tangibles du passage en ces contrées de l'Etre le plus aimé de Dieu.

Le rocher était beaucoup plus accidenté qu'il ne le paraissait de loin. Arriver à son éminence n'était pas de toute facilité. J'y parvins cependant après de multiples tentatives. L'empreinte du sabot était là, assez difforme en vérité, mais large et profonde comme si la roche n'était

faite que de simple boue lorsque la jument sacrée y apposa les pattes.

Il s'est trouvé par la suite beaucoup de gens pour m'affirmer que le Prophète n'avait jamais mis le pied dans le pays des Berbères et que ma prétendue empreinte de sabot n'était qu'une fantaisie géologique comme il s'en trouve beaucoup. Je demeurai longtemps imperméable à de tels dénigrements jusqu'au jour où, rompu à l'exégèse des textes sacrés, je dus admettre avec amertume que le Prophète ne nous avait, hélas, jamais gratifiés de sa visite. En effet, l'Elu de Dieu a bien parlé dans ses textes des Arabes, des Juifs, des Sumériens, des Pharaons. Mais jamais un mot sur les Berbères.

★

L'humidité à elle seule ne m'aurait peut-être pas réellement encombré. Mais elle ne faisait que s'ajouter à la proximité désobligeante des rats et à leur prolifération affolante. Les rats sont mes ennemis irréductibles; ils me traquent jusque dans mes rêves les plus furtifs. Dieu a créé les rats pour rendre la vie impossible à ses autres créatures – les hommes au premier chef. Un qui ne portait pas lui non plus les rats dans son cœur c'est Akembri, un ami de ma jeunesse dévoyée. Il possédait à l'époque une cave désaffectée où des punaises nonchalantes et sereines défilaient sur les murs et entre les capsules de bouteilles de bière. Dans cette piaule où la nuit nous rassemblait souvent, Akembri, Ferhat et moi-même imaginions les jeux les plus saugrenus et parfois les plus cruels.

Un soir nous dégotâmes une grande jarre en terre cuite et décidâmes d'un commun accord qu'il fallait la remplir de vin. Ceci fait, nous nous assîmes par terre et commençâmes à boire. Les rats et les punaises gambadaient entre les capsules de bière. L'un des ignobles rongeurs commençant à devenir par trop empressé, nous lui donnâmes la chasse. Mais il s'éclipsa sans peine, et nous nous remîmes à boire.

Tout à coup Akembri, qui avait déjà trois litrons de rouge dans la gueule avant même qu'on ait commencé à attaquer la jarre, fit un bond de côté et agrippa par la queue le rat perturbateur. De l'autre main, il étrangla méthodiquement la bête puis la fourra dans la jarre de vin. Ferhat et moi demeurâmes pantois.

«Buvons à la santé du rat, intima Akembri.

— On va boire à ton cul, rétorquai-je.

— Mais t'es cinglé! lui dit Ferhat.»

Et pour nous montrer qu'il n'était nullement dans son intention de blaguer, Akembri prit la jarre à deux mains et s'offrit une bonne rasade pendant que Ferhat et moi dégueulions nos tripes. Puis Akembri sortit plié en deux comme sous l'effet d'une douleur insupportable. Nous l'entendions vomir bruyamment avec des râles prolongés en plaintes aiguës. La tempête couvrait parfois sa voix de chien aboyant à la mort. Au bout de deux bonnes heures, ne le voyant pas revenir, nous sortîmes le chercher. Akembri avait roulé dans son dégueulis et dans la boue. Il était étendu de tout son long, inerte; et tout son être dégoulinait de pluie. Ses dents serraient un bout de tuile que nos efforts à lui arracher sans dommage s'avérèrent vains. Le rentrer à la maison n'était pas une mince affaire. Il n'y avait aucune parcelle touchable dans ses vêtements enduits de vomissure et de boue.

«Il est peut-être mort, s'inquiéta Ferhat.

— Laisse-le, lui dis-je; il est heureux. Il s'est offert une vraie cuite.»

Une autre fois nous étions dans un bar. Nous buvions de la bière, quand Akembri nous quitta pour aller aux toilettes. Comme il y resta pratiquement une heure, je partis partagé entre l'étonnement et l'inquiétude, voir ce qu'il devenait. Je le trouvai dans la posture du fameux bonhomme de la fontaine de Bruxelles. Il regardait le plafond en sif-

flotant, trois doigts appliqués à maintenir son «garde champêtre» en position de vidange.

«Que fais-tu ici, bougre de zèbre?

— Tu vois bien je pisse. On n'a même pas le droit de faire ça tranquillement maintenant?

— Depuis tout à l'heure?... Mais bougre d'imbécile ce n'est pas toi qui pisses, c'est le robinet des toilettes qui coule.»

Akembri s'excusa bien humblement et nous rejoignîmes ensemble notre table.

Ça, c'était au bon vieux temps. Avant que le paternel, effrayé par mes dévoiements, ne décidât de m'attacher à une femme, croyant parvenir de cette manière à me sédentariser dans le rectum pourri d'une ville.

Mes gosses, de vrais charmes! Surtout lorsqu'ils étaient encore bébés.

Je n'aime pas parler de mes gosses – mais ce n'est nullement par une quelconque rancune. Car je ne peux pas dire que mes gosses m'ont vraiment largué. C'est plutôt moi qui n'ai jamais eu besoin d'eux. Qu'avais-je à faire d'une progéniture que la seule vue de l'humidité mettait en déroute? Ils tiennent tous de leur mère qui a gâché notre vie conjugale par des jérémiades continuelles et son idée fixe d'une maison aérée sur les hauteurs de la ville. L'humidité – qui passe parfois dans mon camp – m'a vengé d'elle un jour en pratiquant deux petits trous coquets, l'un circulaire et l'autre trapézoïdal, dans ses tympans.

Le seul de mes gosses que je regrette sincèrement c'est le plus jeune – ma fierté: il écrivait des poèmes nostalgiques dont l'un a obtenu il y a neuf ans une distinction lors d'un concours littéraire. Le génie, la solitude – je m'incline devant Mon gosse aurait peut-être fait une carrière glorieuse si l'humidité n'avait apposé sur ses yeux une cécité sans recours.

Je suis le seul dont cette salope de flotte impure n'ait pas encore disloqué les sens ou l'ossature. Je suis trop coriace pour elle.

Parfois, en pleine nuit, une odeur vaguement alimentaire mais qui n'avait rien d'agréable m'arrachait brutalement au sommeil. Réveillé, je m'apercevais que c'était mon propre corps entamé par des gouttelettes sournoises qui dégageait cette odeur de viande fraîchement salée – *achedlouh* comme disent les hommes de cette race parcellaire et migratrice dont je suis issu.

Non, ce ne sont pas toujours les rats qui me réveillent en pleine nuit.

*

Le soleil tapait comme un marteau de forge. Et les gens qui virent les premiers restèrent pantois et horrifiés. Bientôt un attroupement conséquent se constitua.

Le vieux ne regardait personne. Ses yeux éteints, pareils à deux trous obstrués de cendre, étaient accaparés par le morceau de chair saignante où ses dents mordaient hargneusement. Le rat était déjà plus qu'à moitié dévoré, et les mains du vieux ne tenaient qu'une sorte de peau flasque et ensanglantée. Des poils gris étaient collés à ses lèvres, à son menton.

La tête du vieux était immobile, comme non concernée par l'opération. C'est la main tremblante et fébrile qui manipulait le tronçon de chair crue et lui faisait faire la trajectoire vers la bouche baveuse et sanguinolente où il s'abîmait, restait quelques secondes puis s'éloignait lentement pour aller se suspendre à mi-chemin entre la tête et les genoux.

Ce n'était pas seulement ce repas immonde et carnassier qui horrifiait les passants. Le vieux à lui seul était un spectacle insoutenable. Ses vêtements haillonneux, flasques avaient perdu toute teinte de sorte qu'il était impossible de dire si le vieux portait un habit fait d'une ou de plusieurs pièces. La

tête, démesurément grosse comme si la peau en était gonflée par une multitude de piqûres d'insectes, avait quelque chose de monstrueux et d'effrayant avec ses oreilles trop larges.

L'attroupement se scinda tout à coup en deux pour laisser le passage à un agent de police que quelqu'un était allé chercher en toute hâte. Le policier tomba en arrêt, comme un chien de chasse, devant ce spectacle inattendu. Ses yeux brutalement agressés se mirent à clignoter à toute vitesse pour protester contre une telle crudité. Instinctivement sa main droite se porta vers la matraque qu'il brandit soudain comme pour faire face à un ennemi subitement éclos dans son esprit. Voulant à tout prix cogner pour exorciser ce cauchemar il saisit comme prétexte le chahut que les badauds faisaient derrière lui et tout autour de lui pour se retourner et gueuler tel un forcené :

« Foutez le camp, bande de désœuvrés ! Vous n'avez jamais aperçu un débile dans votre sale vie ? »

Les gens reculèrent en tous sens et la lourde vague de badauds subit une série d'ondulations désordonnées.

Lorsque le policier s'approcha de lui, le vieux brandit son morceau de chair saignant avec une profonde menace dans les yeux. L'agent de l'ordre recula.

« Je crains qu'il me salisse la tenue avec tout ce sang, dit-il, maintenant presque conciliant et familier, aux gens qui l'entouraient, pour ne pas perdre la face. »

★

Il y a une sorte de butte devant mon cagibi. La ville à cet endroit est un vaste terrain bosselé qui hisse sur son corps une multitude d'habitations écloses comme des verrues. Le bois, le zinc et la terre glaise se soutiennent pour faire face à la violence des intempéries et aux humeurs du terrain. Pourtant, malgré la solidité des matériaux conjugués, la terre parfois secouait son ventre glaireux et de nombreuses

habitations disparaissaient dans son estomac incommensurable.

L'enlisement des baraques ne se remarquait pas toujours du premier coup. Les voisins les plus immédiats ne divulguaient presque jamais la nouvelle, car ils craignaient d'avoir de la concurrence dans la recherche de planches, de plaques de zinc ou de couvertures rapiécées. Mais, quand les rats se mettaient à circuler en plein jour, le poil luisant et le ventre bondé de bonne chair, nous savions que des cadavres humains pourrissaient quelque part, enlisés au plus profond de la terre perfide.

Cette terre goulue, toutes les personnes qu'il m'a été donné de rencontrer lui en veulent à mort et la fustigent chaque matin de malédictions et de crachats. Elles évoquent non seulement son inconstance et son ingratitude, mais aussi sa stérilité de femme indigne et inutile. Elles lui prodiguent alors des insultes sexuelles outrageuses. Mais je ne me suis jamais mêlé personnellement à ces hommes aux méninges atrophiées, ces hommes accoudés sur le cauchemar.

Moi j'aime cette terre et ses buttes mouvantes ! Elle ressemble d'une manière étonnante à mon village natal. Ce village où je ne suis pas retourné depuis maintenant quarante-huit ans, je le connais pourtant bosse par bosse, pierre par pierre (peut-on parler de maisons ?). Un vaste accident de terrain qui dévale comme une crue d'oued : c'est là tout le village. Avec ses vieillards, ses brebis et ses sauterelles. Les hommes de ma race bâtissent leurs gourbis sur des excroissances de terrain pour obéir à leur instinct de peuple traqué et pour surveiller leur lopin de terre.

Ah ! les sauterelles ! Je les adorais. Je connais en berbère vingt-trois noms de sauterelles. Je n'avais jamais eu besoin de regarder ces sacrées bestioles pour les reconnaître. Je n'avais qu'à écouter le bruit de leurs ailes au vol pour en identifier l'espèce. Je leur donnais la chasse durant d'inter-

minables et brûlants après-midis d'été. Je les rôtissais à même le sable et leurs ailes calcinées s'effritaient dans ma bouche.

C'est la ville qui m'a appris à haïr mes semblables. Leur nombre affolant m'a toujours induit en horreur. La première chose qui frappa mes yeux et mon esprit le jour où je débarquai dans la ville avec mes espoirs éborgnés, ce fut le grouillement de ces larves humaines qui meurtrissaient le paysage. Celui-ci aurait pu être vraiment très beau si les hommes avaient su exploiter la couleur irisée de la mer et sa surface immense de hammada. Mais la mer ici est une insulte de beauté face à la ville cagneuse jalonnée de soubresauts. Le ciel a la même lumière que dans mon pays; et les mêmes couleurs arachnides. Ici cependant des paquets inimaginables de fumée partent souvent à l'assaut du ciel. Le soleil heureusement finit toujours par tout disperser et par imposer son œil farouche à la vastitude de la voûte.

La ville n'a jamais réussi à me phagociter. Mon organisme étranger à ses calculs et à ses prévisions n'est pas ingérable par ses sucs. Un corpus coriace et refoulé.

J'ai grandi dans la ville, mais j'ai continué à marcher tout seul dans les rues obscures avec un poids de choses tues. Les filles m'étaient pratiquement interdites. Quand les crépuscules diaprés d'été charriaient des relents trop insinuants, je m'arrêtais devant les paliers et j'écoutais les vieilles femmes se massacrer de politesses et de tendresses simulées.

Ville trépidante et chavirée par le plaisir sans frein, j'étais fasciné par tes quincailleries et autres magasins de bric-à-brac. L'épice et le parfum y devenaient remèdes à l'angoisse. Mais l'envie vous prend parfois de fuir, de vous enfouir hors des tentations du ventre et des narines.

La mer est partout dans la ville. Elle clapote dans les jupes, sur les toits et dans les cohues – avec ses tranches de toile bleue et son reflux indéviable.

J'ai sillonné en tous sens la ville où les riches bâtissent des rêves sur pilotis, hors d'atteinte de toute main prolétaire. Ferhat et Akembri étaient comme moi deux corps ballottés par la houle et par la faim. Nous devînmes vite amis dans une communion de bière tiède.

La vue des autres citadins m'agresse et m'écœure. Dans le trolleybus j'ai appris à connaître leur hargne et leur odeur – en tous points semblables aux miennes. Pourtant ce n'était pas là que je les attendais. Lorsque je débarquai dans la ville, le mot trolley (*troli*) vite adopté suscita au contraire en moi toute une aventure bourrée d'agréments et d'imprévus. Toute une vie de voyages et de paysages derrière des vitres protectrices. Mais je ne tardai pas à découvrir la vraie nature du trolley et à le haïr de toute mon âme. Mon rêve le plus obsédant devint dès lors d'entrer en possession d'un véhicule – un gros camion de préférence où je resterais bien barricadé. Ce qui m'aurait non seulement délivré de la proximité désobligeante de mes pairs, mais permis également d'éliminer toute personne qui s'interposerait entre la route et moi.

Je l'aurais fait sans vergogne. Car ils sont d'une vilénie insoutenable. Comme les punaises et comme les rats.

LES RETS DE L'OISELEUR

... ciel /

Une césure emprisonne la mer tassée à l'horizon. Et une brassée de mouettes. Les bateaux se profilent comme de bribes incertaines d'un rêve fuyant... puis un sillage de vapeur danse, suspendu, à l'emplacement des bâtiments évanouis. Turgescence nimbée du rivage sous la poussée cavalcadante des vagues. Leur clapotis n'est que deviné entre les écueils blancs de mousse. Et une violence résorbée. Les goélands, compagnons résurgents des bateaux, refusent d'augurer l'arrivée. L'enfant regarde pour se consoler les prouesses des poissons volants. Et comme par miracle se meut /

un déclic de soleil rature sa mémoire.

Puis, l'été.

«*Je t'aime, soleil, avec une inflammation légèrement voluptueuse des viscères. Jamais dieu ne m'a paru si probant, si digne d'adoration. Et j'ai vu, dans les temples consacrés à ta louange, des faces prosternées, hagardes, contre terre. Je comprends d'ailleurs – o sagittaire – que ton arc tendu sur le monde l'ait jeté à genoux. Je mesure d'ici l'infaillibilité de tes dards. Gare à qui enfreindrait ta loi !*»

L'azur nimbé disparaît, et des gouttelettes se mettent à pleuvoir entre les doigts de l'enfant. Son cahier d'écolier est tout barbouillé. Les grives enraient un ciel de plomb.

«mais tout autre est le royaume – ô combien doux – de la brume. Je ne mourrai pas avant d'avoir composé un hymne à la brume. Je dirai mon cœur perdu dans l'opacité et qui cherche à s'accrocher – dans un échec répété – aux arbres toujours fuyants qui déclament à l'unisson l'hymne funéraire de leur dépouillement. Je dirai les choses égarées se balançant, indécises, dans un arrêt interminable du monde... et je marche dans la brume, et je fouis la brume».

entre les terres de labour (paysans. blouses gonflées et pieds terreux, chantant levain, grives et soleil vrillant l'horizon)

je viendrai.

L'enfant, couché sous les agaves, chiffrait ainsi les saisons. Il voulait savoir quelle saison amenait avec elle l'oiseleur. Parfois l'oiseleur mettait si longtemps à revenir que les gens les plus sensés se surprenaient à douter même de son existence; ils se demandaient alors s'ils n'avaient pas tout simplement rêvé. Pourtant l'oiseleur laissait sur son passage d'indéniables preuves: obus rouillés, murs transformés soudain en un amas de plâtre. fils barbelés incrustés entre les fleurs des lauriers-roses. coqs égorgés. ânons couchés dans des flaques de sang... et souvent. dispersées entre les buissons du maquis. les entrailles de quelque bergère imprudente qui tenait à cueillir une sauge minée.

et pourtant derrière les montagnes se profile comme une sorte de monde heureux où le sommeil des gens n'est dérangé par les rets d'aucun oiseleur

L'enfant voulait à tout prix quitter son village – une cuvette où ne chantait qu'une rivière étriquée. Sa mère. sans se soucier vraiment de l'oiseleur. passait tout son temps derrière un métier à tisser et glorifiait les saints tutélaires. Il ne toucha jamais un mot à sa mère sur ce projet d'escapade. Mais le jour où il compta mettre son idée à exécution. elle surprit ses préparatifs. Elle s'y opposa violemment. avec force larmes, gifles et supplications. Elle évoqua l'oiseleur.

j'ai frappé ma mère
et je suis allé de l'autre côté du fleuve.

Au moment même où je touchai l'autre berge, j'entendis des éboulis de plâtras, quelques explosions de mines (une bergère tendait vainement les doigts pour retenir ses entrailles fuyantes) et les lamentations des gens implorant les saints tutélaires. L'oiseleur descendait sur la ville. L'enfant vit en imagination les sbires de l'oiseleur plaquant les paysans à terre et leur rongeant la moëlle épinière. Le mont Gouraya ne fit même pas un geste pour protéger ses soubassements. Il se contenta de lisser son bec sur les arbres qui le chevauchaient.



Les villages étaient partout les mêmes. Les femmes aussi étaient traitées de la même manière. « Qu'est-ce que tu fous à mon horizon? Ramasse ta chiée, tes tripes, tes nippes, ta merde et débine-toi. »

Relents d'entrailles dans les carrières d'argile à ciel ouvert. Boîtes en fer-blanc dans les champs de bruyère. Excréments (féminins, affirmaient les gosses) sillonnés de filets rouges. Les enfants bandaient en résorbant des violences calcaires. L'œil vrillait, avide et fureteur, les amas de détritus : les soldats jetaient souvent des boîtes de sardines sans même les ouvrir.

Un chat crevait à l'orée des cactus. Sa peau recouverte de cendre et d'excréments saillait sous la poussée des os. Les enfants s'en approchèrent, lui piétinèrent la queue à tour de rôle, puis l'ensevelirent sous un amas de cailloux. Cette nuit, chez le vieillard qui l'hébergea, l'enfant rêvait qu'il était déchiqueté par une horde affamée de chats étriqués et poisseux.

Le vieillard était vêtu de charpie; il n'avait aucune honte de sa misère et montrait ses testicules noirâtres à toute personne l'abordant. (« A quoi bon essayer de sauver

la face alors que sur les contreforts de l'Atlas nos filles apprennent dès l'âge de 13 ans – sexe/scalpel à débusquer points sensibles et extrêmement blessants de la chair enfantine jusqu'à cri difficilement articulable coït (= mutilation) / revanche – toutes les prouesses honteuses et les blessures incurables qu'il faut endurer pour satisfaire le touriste avenant.

Cependant, en aucune circonstance ne fut démentie son hospitalité.

Le matin, le vieillard offrit à l'enfant un petit déjeuner et, au lieu de la formule rituelle de bénédiction, il chanta :

Le couic

les dévôts ne viendront même pas prier sur ma tombe
je ne suis qu'un b$^{a}_{e}$rb$^{a}_{\grave{e}}$re
peut-être voudront-ils encore de mon sexe
virilité d'Afrique dressée en plein soleil

Quand l'enfant se leva pour le remercier, le vieillard lui posa quelques questions.

—« Je cherche le repaire de l'oiseleur », répondit-il.

Il partit.

★

Dieu s'ébrouait dans d'étranges débauches (Il créchait encore à l'orée des sanctuaires). Et durant ce temps, les sbires de l'oiseleur s'armaient, s'entraînaient et préparaient leur descente sur la ville.

★

Les feuilles jaunissaient. L'enfant reprit son cartable avec – enfouie dans son cœur – la peur de l'oiseleur. Tout en faisant semblant de fixer le tableau noir il surveillait par une fenêtre le village qui somnolait sur le qui-vive.

Il repensait encore au ciel/l'oiseleur lâchant – formant ornière puis brisure dans le bleu indolent – ses obus qui

limaient d'abord et déchiquetaient à grands battements les nuages puis libéraient sifflement et fumée qui abattaient – transis et recroquevillés – lapins, pigeons et écolières au tablier bleu pâmées sur leurs cartables.

La première journée où passa l'oiseleur, une chèvre regardant avec des yeux primaires la lumière du jour et le remugle des feuilles mortes fut clouée à son piquet.



L'enfant sillonna des champs de labours. Des paysans attachés à leur araire fuyaient toute question. La bruyère remplaçait le blé. Dieu, humilié dans sa souveraineté et son amour-propre, évitait les implorations paysannes, puis décida sciemment d'abandonner le Temple et prit le maquis. Il savait que dans ces contrées les gens n'étaient pas heureux. La première nuit de noces, ils disaient des grossièretés à leurs femmes puis, l'insulte au bout du sexe, leur ouvraient le ventre avec violence. Les couples s'aimaient la nuit comme des voleurs. Les femmes avortaient de petits rats visqueux. Elles les enterraient, pleuraient durant quelques nuits, puis laissaient se cicatriser leur sexe et leur mémoire, et reprenaient la mouture de blé dur. Durant les quelques rares messes que se permettait encore le village, le Bon Dieu se faufilait en pleurant et en tremblant pour sa renommée entre les jambes du clergé. Il savait que tout le monde avait pris conscience de son inutilité et de sa supercherie (on le tolérait par habitude) et qu'il ne lui restait guère longtemps à régner.

1. et il savait que là/
tout près grives cachées dans les buissons il pleuvait infiniment et cœur de bruyère écoutant pourtant tout près non pas ramages langoureux et lascifs mais déjà habituées – les grives – au passage inéluctable de l'oiseleur et souvent ramassées – les grives – toutes transies de froid et de peur il pleuvait interminablement et les rets cinglants de l'oiseleur les enfants en prenaient pitié – des grives – refusaient de les manger essayaient plutôt de les réchauffer dans leurs

blouses pourtant toutes froides de verglas et retournaient en classe hantés par cette présence invisible entre leurs pupitres de petites plumes ensanglantées – les griffes de l'oiseleur – et inutiles.

2. il est

derrière les fils de fer barbelés / des nuées entières d'oiseaux vagabonds chassés à jamais de leur repaire par la peur de l'oiseleur ils sillonnaient de grandes étendues de vallées où le trèfle succédait au blé et rencontraient souvent des paysans hardes sur les épaules et ânes chargés d'ustensiles ménagers fuyant également vers quelque grotte abritée ou quelque ville salutaire.

3. ce jour-là il pleuvait un peu plus que d'habitude il avait enfin terminé son service il attendait tout heureux et les montagnes de son enfance qui se profilaient bleues et majestueuses et la petite ferme le convoi qui tardait un peu trop tout à coup fut soulevé de terre rafale vrilla le brouillard et lui n'eut même pas le temps de proférer un cri eut juste la vision du toit de la ferme qui s'éclipsait on le fouilla papiers d'identité carnet militaire pistolet vide répertoire contenant des adresses et une photo représentant sa femme montée sur une motocyclette sa boîte crânienne vidée fut longtemps exposée sur un tertre où aimaient se poser les alouettes.

Il est vrai que les alouettes elles ne comprenaient rien aux orbites évidées d'une tête de mort pas plus qu'elles ne comprenaient quelque chose au feu qui veille le sommeil d'une maison qui veille de peur que l'être cher qui doit inéluctablement revenir – car autrement, dites-moi s'il vous plaît, à quoi servent le bon dieu et les saints tutélaires et les vœux ardents qui accompagnent chaque prière – ne le surprenne endormi car il n'aime pas beaucoup qu'on lui fasse de surprise – le feu qui veille le foyer – il préfère plutôt regarder au loin Mohammed (Jean, Mamadou, Abraham) qui revient déchiffrer sur son visage ce mélange de joie et

d'impatience compter doucement les minutes qui le séparent encore de la maison.

il est vrai que les alouettes elles ne comprenaient pas les rides qui chaque jour plus nombreuses couturent le visage jamais résigné de la mère et de l'épouse qui ont pourtant attendu longtemps.

c'est pour cela que les alouettes déféquaient sans remords sur le crâne bulbeux (il avait beaucoup plu ces jours-là il avait plu un peu plus que de coutume) abandonné sur un tertre.

★

Quand la ville ne fut plus que plâtras. l'oiseleur se mit à tournoyer des journées durant dans un ciel taciturne. Un jour. las de ne rien trouver à détruire il s'abattit avec fracas sur les ruines.

Restait – intacte – la rivière.

L'enfant. sans prendre son élan. enjamba les arbres qui bordaient la rivière et se mit à cueillir comme des marguerites les barques de pêche qu'il dépouillait soigneusement de leurs voiles avant de les mettre dans sa poche.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Certaines nouvelles des *Rets de l'Oiseleur* ont déjà paru en revue:

— *Canicule*. dans «Alif» (Tunis). n° 3. de novembre 1973;

— *Royaume*. dans «L'Afrique littéraire et artistique» (Paris). n° 33. d'octobre 1974;

— *Retranchement*. dans «Liberté» (Montréal). n° 99. de mai-juin 1975;

— *Les Rets de l'Oiseleur*. dans «Liberté» (Montréal). n° 103. de janvier-février 1976;

— *Soleil-Traquenard*. dans «El-Moudjahid Culturel» (Alger). n° 195. du 2 avril 1976;

— *Mer arable*. dans «El-Moudjahid Culturel» (Alger). n° 243. du 25 mai 1977.

Les autres textes sont inédits.

TABLE DES MATIERES